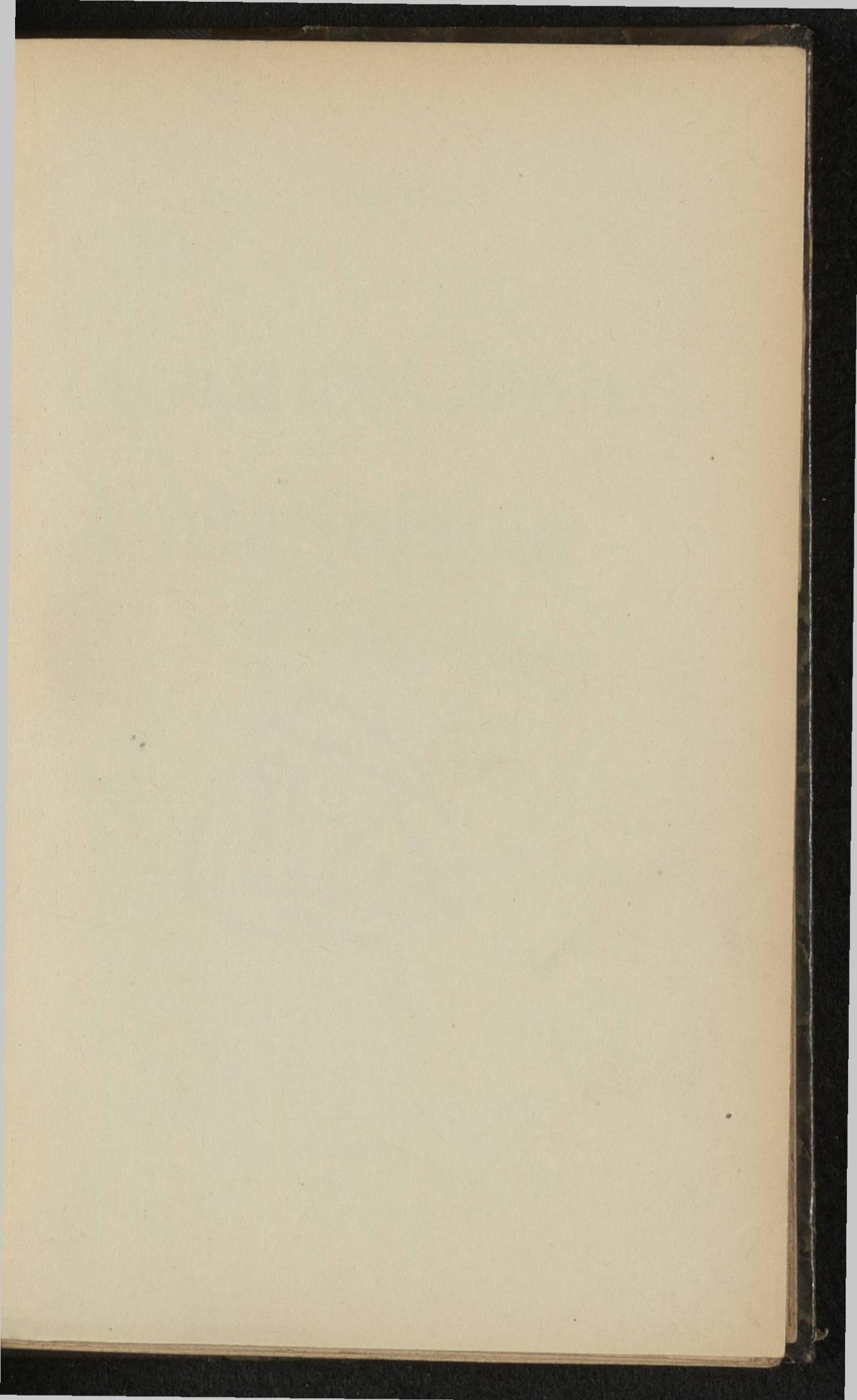


RES

E





George GARNIR

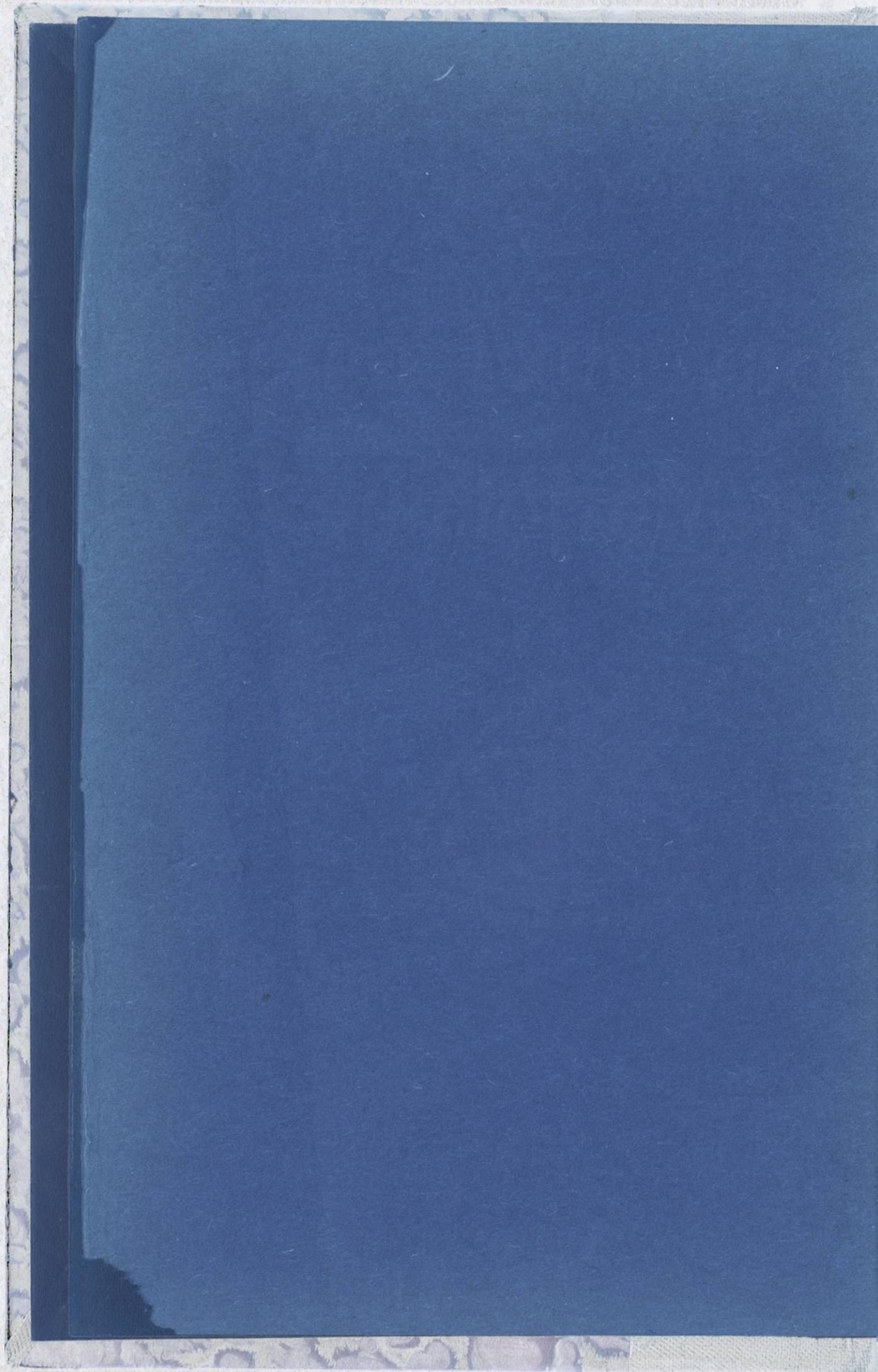
Nouveaux Contes
à Marjolaine



PARIS
FÉLIX JUVEN, ÉDITEUR

122, RUE RÉAUMUR, 122

1904



NOUVEAUX CONTES

A MARJOLAINE

DU MEME AUTEUR :

Les Charneux, roman (Lacomblez, éditeur).

Contes à Marjolaine, un volume de nouvelles (Lacomblez, éditeur).

La Ferme aux Grives, roman, 2e édition (chez Paul Ollendorf, à Paris).

La Défense du Bonheur, un acte en vers (chez Paul Ollendorf, Paris).

Pour paraître prochainement :

La Chanson de la Rivière, roman.

George GARNIR

Nouveaux Contes
à Marjolaine



FS-VN
XVIII
474

PARIS
FÉLIX JUVEN, ÉDITEUR

122, RUE RÉAUMUR, 122

1904

Il y a des sentiments si délicats et si pudiques
qu'ils meurent de froid ou de honte aussitôt qu'ils
sortent du cœur autrement que pour entrer dans
un autre cœur qui les cache et les réchauffe.

A. KARR.

J'ai revu, hier, l'ancestrale maison : devant
la porte, le berceau de coudriers et de clématites,
ce berceau où j'ai tant rêvé à Marjolaine ; les
poiriers en espaliers de la façade, aux feuilles
vernissées de soleil ; la marche usée du seuil ; le
vestibule large, blanchi à la chaux ; les chambres
à coucher de l'étage, étroites, fleurant la lavande
— et la vaste salle commune du rez-de-chaus-
sée avec sa table « à rallonges » où, pendant
des années, tant de rires sonnèrent, où, parmi
le désordre des ouvrages de main éparpillés, des
jouets désarticulés, des livres dix fois relus, des
partitions cent fois feuilletées, s'entendirent

tant de cris d'enfants, de querelles de gamins, de chuchottements d'adolescents, de tendres remontrances...

J'ai revu hier la maison condruzienne, si vide, si vide aujourd'hui — vide comme un nid où l'épervier a passé — mais si parlante encore, à mon cœur, si chère toujours!

Ce n'est point la douce vision de Marjolaine, glissant, active et discrète, par les chambres de la maison ou bien fleurissant ses cheveux, dans les haies du jardin, de liserons ou d'aubépines, qui m'a hanté au cours de ce pèlerinage ; c'est d'une autre émotion que je me suis senti pénétré : c'est la figure de l'Aïeul qui domina, de son fort et doux prestige, la multitude de mes souvenirs, soudain dressés plus nombreux et plus drus que les blés d'un champ qui pousse.

Salut, ombre sacrée du patriarche, aux cheveux blancs, à la barbe blanche! Quand j'arrivai hier près de la maison, il me sembla que tu te tenais sur le seuil et que tu me disais : — « Je ne suis plus qu'un fantôme ; mais il fallait que, fantôme, je fusse là pour te recevoir, comme, vivant, je t'accueillais — les jours où, te souvenant de nous, tu accourais pour nous embrasser,

en haletant de joie. Je ne te quitterai pas dans la pieuse visite que tu viens faire aujourd'hui à la maison natale. Je jetterai les fleurs du printemps dans le verre que tu boiras ; je te renseignerai, pour que ta chasse soit abondante et pour que je te voie heureux, des ronciers où des lièvres ont leur gîte et des sentes, que je sais, où le chevreuil s'accoutume ; je te dirai des histoires du pays et comment le rossignol, pour ne point s'endormir pendant les nuits où le bon Dieu veut qu'il chante sans répit, repose sur la pointe d'une aiguille d'épines son petit gosier gonflé de trilles sonores. Roule, tout à l'heure, sur la terrasse, à côté de ta chaise, le fauteuil que j'aimais et où tu t'endormis tant de fois, comme bien d'autres de mes petits-enfants, blotti sur ma vieille poitrine ; mon ombre viendra prendre place dans le fauteuil que tu auras préparé : pendant que tu méditeras, je regarderai tes yeux un peu las et ton front où déjà des rides se marquent. Je les contemplerai avec la tendre inquiétude que je t'ai vue souvent à toi-même, quand, à chacun de tes retours, toujours trop espacés, tu étudiais le creusement plus profond de mes tempes, le dessèchement de mes

joues, le voûtement plus accentué de mon dos. Je te ferai, comme alors, de lents et vains reproches ; je te parlerai de la santé des hommes et des choses d'ici ; je te donnerai des leçons de simplicité, je t'enseignerai la bonne tendresse ; comme autrefois, tu m'approuveras, et tout en m'approuvant, tu m'écouteras mal et tu sentiras que tu ne pourras m'obéir. Mais il n'importe, ô mon enfant : quand la leçon sera donnée, ma main d'ombre te prendra par la main et nous irons ensemble goûter le clair-obscur et le silence des bois familiers ; nous irons revoir le ruisseau couler ; nous retrouverons sur le chambranle des portes les encoches au canif qui, pendant des années, témoignèrent de ta croissance ; nous visiterons le moulin, sonore du gémissement de la roue, tout vibrant des trépidations qui le secouent et des tic-tacs qui rythment sa vie ; nous interpellons, dans la grand'rue du village, déjà prise par la pénombre, les varlets qui reviennent du hersage et, quand la nuit sera faite, pour bercer tes souvenirs, je te chanterai les vieux airs que tu aimais à m'entendre chanter ».

— « O grand-père ! ô générateur d'une lignée

d'hommes en qui revit, à de certaines heures, un peu de ton âme, nous gardons ton culte, car c'est de toi que nous est venu ce que nous connûmes de meilleur. C'est par ta tendresse que nous apprîmes à aimer les seuls êtres et les seules choses qui valent qu'on les aime ; tu impressionnas si fortement nos cœurs et nos cerveaux d'enfants qu'ils ont gardé le don des enthousiasmes ingénus et des émotions sincères, le don du rire et le don des pleurs. Toute l'âme de la douce et vaillante Wallonie était en toi : ta bouche malicieuse, si finement plissée aux commissures, exprimait notre esprit de raillerie et notre gaieté ; on suivait dans tes yeux l'attendrissement qui gonfle, à toute secousse émotionnelle, nos cœurs faciles à toucher ; de ta voix, façonnée aux inflexions chantantes du parler de la vallée mosane, tu nous disais, en mots retrouvés, tout ce que la tradition familiale comporte de noblesse simple et d'affections sûres. Et celle qui fut ton irréprochable compagne, mère au cœur d'énergie et d'abnégation, se joignait à toi pour insuffler aux générations issues d'elle la notion du Devoir, la souffrance légère et charmante de la Mélancolie, afin qu'elles compris-

sent mieux le sens de la vie et qu'elles en connussent mieux la fin.

» Nous t'aimions avec du respect fervent, de la tendresse craintive, une piété attendrie et délicate — et il nous sembla que quelque chose de notre âme originelle se détachait de nous pour retourner à son principe, vers ton âme en allée, quand, par ce triste matin de printemps, nous te vîmes couché, environné de cierges, dans un linceul moins blanc que tes cheveux et ta barbe, avec ta calme figure que la souffrance n'avait pu altérer, tes deux mains d'octogénaire croisées sur le drap — ces deux pauvres mains sèches et noueuses, ces mains qui furent si dures au travail, si molles aux fronts de tes enfants et de tes petits-enfants.

» Des hommes qui ne connaissent pas notre Condroz m'ont dit, en levant les épaules, que les gens « de ce pays-là » ne sont pas meilleurs que ceux d'ailleurs, qu'ils n'ont ni moins de vices ni plus de vertu. C'est qu'ils ne t'ont point connu, grand-père ; c'est qu'ils n'avaient pu apprendre à t'aimer, et, avec toi, la chère maison, le cher pays. Car pourquoi, si toi, la maison et le pays n'étiez pas différents des autres hommes, des

autres maisons, des autres pays, pourquoi éprouverais-je un pincement au cœur rien qu'à songer à vous? Pourquoi ton image, grand-père, toi qui fus courageux et fraternel, simple et doux avec ton air d'ami, coexisterait-elle ainsi avec moi, à travers la vie bonne et mauvaise? Pourquoi les seuls noms de nos villages m'émouvraient-ils de fierté nostalgique? Pourquoi le souvenir de tel arbre du verger, de tel coin de la ferme familiale me pénétrerait-il ainsi d'une sensation bienfaisante?

» Ah ! qu'il est profond et qu'il est ennoblissant le culte de la terre natale! Qu'elle est fraîche et qu'elle est pure la source où la bouche des aïeux allait boire à longs traits! Qu'il est réconfortant, cet amour de la tradition patriale, pour les cœurs fatigués, pour les cerveaux désenchantés que nous sommes, nous autres « déracinés » !...

» J'ai pensé à toutes ces choses, l'autre matin, en suivant ton cercueil. J'ai pensé aussi que Marjolaine et moi, reconnaissants et pieux, te devions l'humble et vain hommage d'un livre où je raconte du mieux que je peux des histoires de notre pays — à toi qui, croyant à la vigueur de

la Conscience, abrité par notre vieux clocher, vécus heureux de ta terre et de ton soleil ; à toi, dont l'existence exempte de complications prêcha la résistance au malheur, la santé morale enviable, ce bien-être souriant qui naît de l'équilibre, cette communicative joie de vivre qui rend aimable la médiocrité ; à toi qui me fis souvent penser à une plante robuste, à une plante qui penserait avec sagesse et agirait avec honnêteté... »



La Leçon.

A Philippe Dubois.

Par l'après-midi caniculaire où commence cette histoire véridique, le voyageur qui se serait trouvé sur la route de Biesmes à Durbuy — pour parler comme les romanciers d'il y a trente ans — aurait vu venir à lui, dans la fine poussière blanche, une charrette attelée d'un chien, sous la conduite d'un homme que tous les gens du pays lui auraient dit être le boucher Lambert, de Térouanne.

La charrette revient à vide, le boucher ayant vendu, dans les villages de la Famenne, la « demi-bête » qu'il a tuée la veille chez lui. Lambert a cinquante ans au plus ; il est sec comme un sarment, les épaules un peu rondes et voû-

tées sous le ballonnement du sarreau.

Le métier veut que Lambert soit saouïl tous les jeudis. Ce jour-là, étant empli de genièvre et de « saison », quand il quitte Biesmes, il se dégrise entre Biesmes et Durbuy, au grand air du plateau. A Durbuy, il s'arrête encore, mais c'est pour se remettre tout à fait ; il ne boit plus que de l'eau claire — car rentrer chez lui pochard, se montrer à sa femme avec le « jeune homme » professionnel, voilà à quoi Lambert — ah ! fichtre non ! — n'ira pas se risquer !

Il est « soigné » aujourd'hui, Lambert, il est même très « soigné ». Il a posé les deux mains sur la planche qui, par derrière, ferme la charrette, et, de temps en temps, quand, en titubant, il s'y accroche, le chien s'arrête et retourne la tête ; il ne repart pas avant d'avoir regardé son maître en face d'un air de lui dire : « Saprستي, tu ne peux donc pas marcher à côté de moi, au lieu de m'enrayer là, derrière ! »

*
* *

C'est un chien petit, ardent, maigre et noir : il en faudrait deux comme lui, côte à côte, pour

emplir l'intervalle des brancards ; il flotte dans son harnachement de courroies serrées pourtant jusqu'au dernier cran — et quand Lambert fait basculer la charrette en pesant trop fort, la sous-ventrière enlève le chien, qui bat l'air de ses quatre pattes en se faisant lourd pour reprendre le terrain.

L'équipage arrive ainsi à la descente de Durbuy. Si Lambert était moins ivre et si le chien n'était pas ennuyé comme il l'est par Lambert, ils admireraient sans doute tous les deux le paysage soudainement apparu : Durbuy, à cent mètres sous eux, étalant, dans son puisard, ses maisons en pierres grises, si jolies à l'œil, si fines de ton par ce grand soleil, parmi les frondaisons des noyers et des ormes ; un massif château trop riche, trop neuf, importun, mal « ressemblant » dans cet agreste site : l'Ourthe, claire comme un fer d'épée, courant au milieu des prairies qu'elle fertilise ; le barrage écumant du bief du vieux moulin ; les têtes de roches qui affleurent dans le lit de la rivière avec, autour d'elles, le bouillonnement cristallin des courants éternellement et vainement acharnés à l'assaut. Ce n'est plus le même pays ; là-haut, c'était la

fagne aride ; voici, sans transition, le pays de rivière : là-bas, reculés par l'éperon d'une énorme masse rocheuse, dans l'élargissement de la vallée, les blés balancent leurs têtes déjà lourdes ; ce n'est plus à travers les noirs sapins, c'est à travers des boqueteaux de hêtres et des coupes de bouleaux cuirassés d'argent neuf, que la route dégringole, en zigzaguant, du plateau dans la vallée.

Voici Lambert, sa charrette et son chien : la rue du village — pardon, de la ville... si un Durbutois m'entendait !... — rit dans la gaie lumière ; les façades de quelques maisons crépies à la chaux apparaissent d'une blancheur éclatante et crue ; les feuilles des pommiers qui débordent les murs des potagers sont comme vernissées sous une poussière impalpable ; le clocher, parmi les lierres en guipure, semble avoir été nettoyé du matin, remis à neuf par un grand coup de plumeau du bon Dieu.

Pas un paysan dans le village, car le temps est à souhait pour la fenaison. Mais, dans les jardins de l'hôtel X..., quantité de citadins en villégiature : les uns sont allongés sur les chaises ; les autres roulés comme des lézards

sur un coin de pelouse, assoupis par la grosse chaleur, dans le cercle d'ombre tracé par les acacias et les ormes ; quelques jeunes filles lisent, dans le berceau du fond, d'un air distrait, en sautant des pages.

*
* * *

Mais Lambert ne s'inquiète guère de cela. Au seuil du cabaret de l'Aigle Blanc, près du pont de pierre, ne voilà-t-il pas qu'il aperçoit, pour la perdition du pauvre monde, le commis-voyageur de la maison Riguelle frères et sœurs, de Herstal.

« V'là qu'vous passez sans entrer, Lambert ! C'est pas faire honnêteté... »

Lambert connaît l'homme de Riguelle comme s'il l'avait fait : quand on bamboche avec lui, on sait bien quand ça commence...

Pourtant, la salle basse du cabaret de l'Aigle Blanc est invitante : la porte ouverte creuse un trou d'ombre dans la blancheur de la façade surchauffée ; il doit régner là-dedans une fraîcheur délicieuse : les volets clos font au soleil défense d'entrer ; seul un rais de lumière plonge

par une coupure en biseau du volet, droit dans la pénombre, raide comme une perche obliquement fichée dans la rivière, et ce rais lumineux est plein de poussières giroyantes, de valse éperdues de vibrions. En titubant un peu, Lambert s'avance vers le seuil du cabaret, de l'air supérieur d'un homme plein de volonté, qui s'arrête quand il veut sur le chemin de la cuite :

« Je ne bois pas, vous savez ; je suis dans les affaires, et quand on est dans les affaires... Faut que je rentre à Téroouanne. »

Allons donc ! l'homme de Riguelle le pousse dans le cabaret sans entendre et, à l'aubergiste :

« Deux chopos, s'iv plaît, noss' Dame ! »

Puis, à Lambert :

« J'attends la malle-poste qui va passer dans dix minutes. Il faut bien boire que'qu' chose quand on rencontre des amis.

— Du moment que vous prenez la malle-poste ! »

Pourquoi, pourquoi, « Bin amée » Sainte Vierge, fallait-il justement que le voyageur de Riguelle attendît la malle-poste ?

La porte se referme sur les deux hommes et le chien, resté seul, lamentable grillade, à la

merci du soleil, regarde avec inquiétude et pense : « Ça y est ! Tout à l'heure, « nous » serons vraiment saouûl !... »

*
* * *

Pour sûr qu'il sera saouûl, Lambert ! Maintenant il « fera » tous les cabarets de Durbuy ! L'homme de Riguelle embarqué dans la malle-poste, Lambert paye chez Ougardy trois gouttes au cantonnier, puis il traverse avec lui la rue, entre en face, chez Harzée, où le cantonnier l'abandonne après deux nouvelles chopes. Alors, tout seul, zigzaguant, buttant aux marches, s'affalant aux comptoirs, il va boire chez Flagottier, il va boire au café de l'« Amitié » où les deux belles filles du débitant rient de le voir avec un pareil « jeune homme » et lui font des farces ; il entre de même chez Chavanne avec lequel il est brouillé depuis des mois ; des tournées copieuses de « plats-cous » arrosent la réconciliation inattendue et, vers six heures, ils échouent, Chavanne et lui, chez le burrelier, un nouveau venu à Durbuy, un qui provient, dit Chavanne, du côté de Grimonster. On boit à la

prospérité du commerce du bourrelier — et c'est, cette fois, la saoûlerie anarchiste.

Le chien, dont Lambert ne s'inquiète plus, traîne la charrette au seuil des successives chapelles, cherche des coins d'ombre, se couche en rond entre les larges brancards, sommeille, les pattes allongées, surveillant de temps à autre le patron d'un œil philosophe qu'il referme aussitôt avec résignation. Et il essaie de se remettre à sommeiller et de se donner l'air de ne pas avoir vu, car il commence à rudement être honteux, ce chien, d'être le chien d'un boucher qui donne un pareil scandale !... Et il songe à autre chose aussi : c'est que tout à l'heure, à la sortie de Durbuy, il lui faudra grimper, sans que Lambert lui vienne en aide, le raidillon de Térouanne, une montée de trois kilomètres, dont le milieu est si abrupt que même les chevaux de la malle-poste sont régulièrement mis au repos avant de l'attaquer !

Et le chien pense : « Ce n'est pas que ce soit un méchant homme, seulement quand on a le vice qu'il a... ! »

*
* * *

Elle fut terrible, la montée ! Quand Lambert

fut définitivement incapable de se tenir sur ses jambes, le bourrelier et Chavanne le jetèrent dans la charrette — tandis que des femmes l'insultaient et que des touristes protestaient indignés. Mais Lambert ne pouvait plus répondre. Il essaya à plusieurs reprises de claquer de la langue pour donner au chien le signal de prendre le chemin de Térouanne. Vainement. Le chien finit par partir tout seul, en courant, pressé de soustraire le patron à la compassion, aux lazzi ou à la colère des assistants. Il fila d'un trait, au grand trot, jusqu'au tiers de la pente. Là, déjà, il tirait un pied de langue. Il faisait très chaud encore. Lambert, pesant de tout son poids sur l'avant, lui écrasait les reins. Un calvaire. L'œil injecté, hagard, les pattes grattant, tricotant, raides et obstinées, sur le macadam de la route, le petit chien « s'enrageait », étourdi de l'effort, le gosier en feu — car vous aurez remarqué qu'on avait tout à fait oublié de le faire boire. Par moments, il piétinait sur place, ne démarrait plus qu'en obliquant à droite ou à gauche, puis reprenait le milieu de la route, bandant tous ses muscles dans une tension désespérée.

*
* *

Vous croyez peut-être qu'il mourut de fatigue sur le chemin et que Lambert, dégrisé quelques heures après, le trouva, en se réveillant, mort d'épuisement au sommet du raidillon ? Que non pas ! Si cela était arrivé, nous n'eussions pas écrit cette histoire, car, d'abord, elle eût été trop triste et, ensuite, nous eussions eu l'air d'avoir voulu apporter notre contribution à l'œuvre de propagande antialcoolique par le récit et par l'image — cette œuvre si méritoire qui fait de si inutile besogne. Non, le chien gagna Térouanne sans catastrophe ; il arriva rendu, fourbu, exénué, mais il arriva ! Lambert fut ramassé dans la charrette, ivre-mort, par les mains, plutôt brutales, d'une épouse justement courroucée. On le fourra dans la grange sur de la vieille paille hachée, tandis que le chien s'installa dans sa niche, sur de la paille fraîche.

Lambert s'éveilla le lendemain, à l'aube ; il fut bien des minutes à reconstituer son après-midi de la veille. Quand ce fut fait, et comme il avait l'esprit juste et le sentiment de la gratitude, il s'en fut tout de suite à la niche où le

chien, étendu sur le dos, le ventre au soleil, les quatre pattes en l'air, étirait ses membres, encore endoloris de l'effort. Quand le chien le vit venir, il prit une position plus décente, en chien qui sait se conduire. Et lorsque Lambert, s'approchant avec la mine d'un homme qui va faire des excuses, voulut le caresser, le chien se recula d'un air digne, et — ceci, vous êtes libre de ne pas le croire, mais moi je ne le mets pas en doute, tant fut grande la sincérité avec laquelle Lambert me l'affirma vingt fois depuis — le chien, oui, Monsieur et Madame, le chien prit la parole et dit à Lambert ces mots lapidaires : « Mon vieux, je t'avertis que la première fois que ça t'arrivera encore, je te laisse à Durbuy! »



Le Justicier.

A Sam Wiener.

Quand l'instituteur Rocheguelle enleva, à Godelaine, la femme de son collègue Bernimolin, cela fit, dans le Condroz, un affreux scandale.

Ce fut le bourgmestre qui, le premier, sut la chose. Bernimolin alla le trouver chez lui, vers les 7 heures du matin, tandis qu'il déjeunait. Bernimolin le fit se lever de table et l'entraîna à la maison communale, comme s'il se fût agi d'une déclaration de baptême ou de décès.

De tout le parcours, Bernimolin ne prononça pas un mot. Il marchait très vite ; le bourgmestre trottait derrière lui, son petit ventre rond secoué comme un tonnelet. Sur le perron de la maison communale, il s'effaça, fit passer le magistrat,

le poussa dans la grand' salle, derrière la table des séances et, debout, prononça :

— Monsieur le Bourgmestre, ma femme est partie cette nuit avec mon collègue Rocheguelle.

Le bourgmestre ouvrit la bouche, mais aucun son n'en sortit : surpris, les yeux arrondis, il regarda longtemps Bernimolin. Il articula enfin :

— Qu'est-ce que vous allez faire ?

Bernimolin répondit, après un nouveau silence :

— Je n'en sais rien.

Et il se mit à pleurer.

Bernimolin adorait sa femme. C'était une personne de la ville, jolie, potelée, très blonde, avec des mèches dorées qui lui coulaient dans le cou. Pendant dix ans, elle avait été l'orgueil de Bernimolin, sa joie sans cesse recommençante, une joie compliquée, profonde comme les « goffes » de l'Alvère, légère et enveloppante comme le vent parfumé.

Maintenant, Bernimolin, hébété et douloureux, avait la sensation d'être un pauvre chien achevant de crever de misère, au coin d'un bois, sous la pluie, dans les ténèbres accrues.

Le bourgmestre interrogea :

— Eh bien! et les enfants?

Alors, mais seulement alors, Bernimolin songea à Jeanne, à Pierre et à Casimir, les trois enfants que sa femme lui avait donnés, et un sanglot de peur, de honte, d'irréparable désespoir creva dans sa gorge.

— Les enfants? dit-il. ils dormaient quand je suis venu vous trouver. Je m'en vais; je vas les habiller...

Le bourgmestre le laissa partir; il le vit descendre le perron, s'essuyer les yeux en y enfonçant les poings, s'affermir dans un redressement du torse, puis s'en aller par la grand'rue du village, d'un pas pesant.

Et une grande colère contre le ravisseur transporta le bourgmestre.

Il sortit à cent mètres derrière Bernimolin, la tête toute bourdonnante de l'évènement, au point qu'il ne songea pas à se demander pourquoi Bernimolin l'avait fait venir à la Maison communale.

Passant devant la ferme de Monvalet, dont la porte charretière était grande ouverte, il vit le censier qui faisait sortir son poulain et l'aborda d'un air furieux.

— Cochon de Roheguelle, cochon de Roheguelle!

L'autre ôta sa pipe, se demandant si le bourgmestre était ivre déjà, à cette heure.

— Qu'est-ce qu'il a fait, Roheguelle?

— Il a fait... il a fait qu'il est parti avec la femme de Bernimolin!

Monvalet leva les bras au ciel.

— Ça devait arriver, dit-il, il y a trois mois au moins que ma femme m'a prévenu. Entrez, mayeur.

Dans la cuisine, la censière Monvalet s'expliqua : Roheguelle, elle le savait par une messagère de Barvaux, avait fait récemment un héritage, ce dont il s'était caché à tous : dix mille francs au moins. Et, dès lors, il n'avait plus eu qu'une idée : enlever Clémence, la femme de son collègue, lâcher délibérément la carrière d'instituteur pour laquelle il était d'ailleurs fort peu doué, et se refaire une vie à Bruxelles — après la préalable noce de circonstance — avec Clémence et les 10,000 francs.

On ne sait comment la nouvelle de l'enlèvement, courant de maison en maison, alla « saisir » chacun, jusqu'aux confins du spacieux village,

mais, une demi-heure après la déclaration de Bernimolin, la ferme Monvalet était pleine, les uns se pressant, dans la cuisine, autour du bourgmestre, les autres discutant dans la cour, jusque sur le fumier.

On s'accordait à plaindre Bernimolin, un bon homme ; on invectivait Rocheguelle, un sournois, un gaillard qui affectait de se moquer de tout, de traiter les paysans comme des êtres inférieurs, qui avait des idées à lui sur toutes choses, des idées contraires à la bonne conduite, à l'existence humble et honnête des braves gens.

L'abandon des enfants surtout exaspérait tout le monde : une indignation sincère, tumultueuse, venue du profond des âmes, bouillonnait en remous, crevait en phrases de menaces. Le bon renom du village était atteint : des hommes s'emportaient ; on se solidarisait avec Bernimolin ; chacun prenait sa part de l'affront.

— Nom di Djo ! jura tout à coup le censier d'Olnyette, si j'étais de Bernimolin, je commencerais par courir après ce saligaud-là et je je vous lui flanquerais une peignée dont il se souviendrait longtemps.

— Oh ! toi, tu prends tout de suite ce qu'il y

a de plus fort, répondit le garde-champêtre, qui était de tempérament pacifique. Si Bernimolin avait une tête de plus et des poings sérieux, je dirais : t'as raison ; mais, mal fichu comme il est, Roheguelle, qui est solide, l'assommerait au premier coup.

Un gémissement général, puis un silence apitoyé approuvèrent le garde-champêtre.

— Il savait bien ça d'avance, Roheguelle ! dit une commère. Quand un homme n'est pas bon pour défendre sa crapaude, le galant en profite.

— Qu'on vienne un peu chercher la mienne ! cria le bourrelier Simon, en étalant à bout de bras ses formidables paumes aux doigts de corne et de fer.

Le sacristain, un homme blême et chétif, eut une idée.

— Eh bien ! cours après, toi, bourrelier : t'as tout ce qui faut. Tu flanqueras ça à Roheguelle au nom du village : ça sera pain bénit !

Il y eut une rumeur d'encouragement. Mais le bourrelier refusa ; le rôle de justicier ne le tentait pas :

— Je ne peux pas, dit-il, me faire du tort ; chacun étend ses pieds selon ses draps, chacun

a ses affaires. J'ai les miennes ; je ne m'occupe pas de celles de Rocheguette.

Quelqu'un dit alors :

— Eh bien ! je m'en occuperai, moi !

Sur le seuil de la cuisine, c'était le bourgmestre Colette qui venait de prononcer ces paroles, d'une voix pleine, sonore, décidée, mais non déclamatoire. L'effet qu'il produisit l'enhardit, lui fit faire un beau geste :

— Aussi vrai que je suis ici, c'est moi qui lui réglerai son compte. Je pars pour Bruxelles par le train de 12 h. 08.

Et il se frappa sur la poitrine, développant son torse, son petit ventre en avant.

Il y eut une explosion de cris et de bravos. Madame Colette elle-même, d'abord ahurie, dut céder au sentiment général :

— Ce sera bien fait !

Elle prit son homme par le bras et l'emmena vers le logis, très crâne, très fière et très émue.

Tandis que Colette passait sous la porte charretière, on lui fit une ovation.

Tout le village fut à la gare, pour le voir, à 12 h. 08, monter dans le train. Et on le réovationna.

*
* *

Le mayeur Colette n'avait plus vu Bruxelles depuis vingt ans. Sa femme, qui tenait la bourse, lui remit, pour la première fois depuis leur mariage, la grosse somme, tant cette idée que son homme allait exécuter le suborneur l'enthousiasmait.

Dès l'arrivée, le beau mangeur qu'il était fut comblé d'aise : un repas de table d'hôte, avec des mets décorés de noms inconnus — nageant dans des sauces aux ingrédients rares et compliqués que son palais ne reconnaissait pas — le mit de belle humeur. Une indication du menu : « œufs pochés », le rappela à la réalité des choses. Oui, pochés : comme le seraient les yeux de Rocheguelle, tout à l'heure, ce soir, demain, dès que le hasard mettrait la face moustachue de ce gremlin à la portée de son bras. Il mangea ses œufs avec délices.

Il se sentait un frémissement de joie à l'idée de broyer sur le nez de Rocheguelle le binocle d'or arboré comme une parure.

En attendant l'heure de la justice, le bien-

être le reprit : son robuste estomac, en se dilatant par l'afflux des nourritures, le gonfla de la béatitude de la digestion. Après le café, il se leva, un peu alourdi ; il se mit à battre les rues, avec l'espoir irraisonné, la quasi-certitude qu'il allait rencontrer Rocheguette sur quelque trottoir. Il le voyait, il marchait droit sur lui :

— J'ai mission de vous dire au nom de tous les honnêtes gens de ma commune que vous êtes un misérable. Je vais vous traiter comme on traite les coquins de votre sorte.

Et v'li, v'lan, de sa paume, sur le pince-nez...

Tel un traqueur battant les buissons sans en laisser aucun, afin de faire sortir le dernier des lapins blotti dans quelque nœud de racines, il fouillait du regard les cafés devant lesquels il passait ; il s'arrêtait une seconde devant les vestibules dont les portes bâillaient ; il plongeait les yeux dans les tramways qui se succédaient, uniformes ; les sourcils hauts, il enfilait, à chaque carrefour, avec un air de pilote étudiant les bouées, la perspective des rues fuyantes ; il était grave, muet, tranquille, décidé, sans colère : venu pour châtier, il entendait châtier avec dignité, avec correction, avec autorité.

Tout en cherchant à découvrir Rocheguelle, il regardait les femmes qui passaient. Celles dont les toilettes excentriques et les allures libres disaient les habitudes, l'intéressaient malgré lui. La vision timide et confuse d'une aventure, souvent rêvée au village après lecture des romans, lui occupait l'esprit, quoiqu'il en eût : de se sentir le gousset bien garni, le corps vigoureux, l'esprit allègre, il songeait qu'il aurait pu être, lui aussi, un de ces citadins dont la vie facile, aimable est si différente de l'ordinaire rural. Il alla ainsi jusqu'à se dire que ce serait dommage de passer à côté d'une occasion comme celle qui s'offrait d'une façon inattendue ; certains appétits, tout à coup, se surexcitaient.

Mais il s'indigna brusquement de laisser couler son esprit sur la pente de la polissonnerie. Comme il se faisait tard, et qu'il ne découvrait toujours pas Rocheguelle, il alla se coucher dans un hôtel tranquille ; il prit une chambre non équivoque, une chambre honnête, comme il convient à un justicier.

Et il dormit d'un sommeil fort agité.

*
* *

Le lendemain matin, il se rendit au commis-

sariat de police. Au moment de dire qui il était, il n'osa pas : l'idée qu'on pouvait le questionner l'emplit soudainement de trouble ; il lui vint pour la première fois à l'esprit que ce qu'il allait faire le rendrait passible des tribunaux, personne n'ayant le droit de se faire justice à soi-même, encore moins de se faire justicier pour autrui.

Du reste, on ne lui demanda pas son nom : un employé se contenta de feuilleter les dernières pages d'un registre et lui dit que le nom de Rocheguelle ne s'y trouvait pas. Il s'en doutait bien.

Il respira plus à l'aise quand il fut dans la rue ; la brigade des agents qui sommeillaient dans le corps de garde sonore ou jouaient aux cartes, leurs sabres pendus à la muraille, l'avait mal impressionné.

Comme il passait devant un cabaret de la rue de la Violette, il entendit une voix qui s'exclama :

— Elle est forte, celle-là : c'est le mayer !

Il reconnut, sur le seuil du cabaret, le grand Théophile Culot, la moustache rousse en crocs, la barbiche longue et blonde, anguleux, les jambes hautes, les épaules larges, les yeux bleus très ouverts, le chapeau de paille légèrement

incliné sur l'oreille, avec un air de blague et un brin de crapulerie dans la démarche et dans la physionomie.

Ce Théophile Culot était né à Godelaine; il revenait de temps en temps au pays pour embrasser ses vieux et serrer la main aux anciens amis. Il était flûtiste; c'était un instrumentiste excellent, disait-on; il avait fait partie d'un grand nombre d'orchestres en Belgique, en France et ailleurs; très insouciant, très bohème, toujours sûr de gagner sa vie avec le petit morceau de bois percé de trous dans lequel il soufflait, il avait l'esprit frondeur; il était bon garçon, goguenard, fort gai. Il avait eu des aventures de femmes qui avaient défrayé d'autant plus les conversations à Godelaine qu'on les connaissait plus mal.

Le mayeur fut enchanté de la rencontre. Il pénétra dans l'arrière-salle du café, où Culot affirma qu'il était chez lui, et fit venir de la bière.

— Quel plaisir de vous voir à Bruxelles, mayeur? interrogeait Culot.

Le mayeur répondit sans se presser :

— Je suis venu pour casser les reins à quelqu'un.

Culot le regarda avec des yeux de chouette. Et Colette, ravi de son effet, se carra, alluma sa pipe d'un air tranquille et fort et commença, après avoir tiré quatre bouffées imposantes :

— As-tu connu, toi, Roheguelle, l'instituteur ?

Culot se récria :

— C'est un bien gentil garçon ! Je crois bien que je l'ai connu ! La dernière fois que je suis allé à Godelaine, nous en avons bu une ou deux ! Quelle noce ! En voilà un qui n'est pas fait pour rester au village ! Je lui ai dit : Roheguelle, mon ami, quand vous voudrez tâter de la ville, si je puis vous être bon à quelque chose, venez à Bruxelles, je vous trouverai de quoi...

Le mayeur, un instant décontenancé, répondit :

— Eh bien, tu t'es joliment trompé sur son compte : figure-toi que, pas plus tard qu'avant-hier, il a enlevé la femme à Bernimolin.

Il attendit l'effet de sa révélation. Culot fit : « Ah ! » ; puis, réfléchissant, il cracha par terre un long filet de salive, but un coup et déclara, les sourcils relevés :

— Eh bien ! il a eu bon goût ; je le reconnais bien là : il a pris tout de suite ce qu'il y a de

meilleur ; c'est un beau brin de fille : encore une qui n'était pas faite pour rester à Godelaine.

— Mais elle a trois enfants, cria Colette.

— Ah ! tant pis ! dit Culot, sérieux.

Il ajouta :

— Bernimolin n'avait pas besoin de les faire, ces enfants. C'est sa faute aussi... Voyons, mayer, est-ce qu'une femme comme celle-là est faite pour avoir des enfants ! Mais je ne l'avais pas regardée cinq minutes, à Godelaine, que je m'étais dit : « Toi, la petite, tu es trop coquette et trop bien fichue... » Je m'en doutais qu'elle avait des histoires. C'est des choses qui arrivent. C'est la vie du monde ! Nous autres, au théâtre, nous voyons ça tous les jours. Maintenant, tu sais, mayer, au théâtre, nous avons tous un petit coup de marteau ; sans ça nous n'y serions pas...

Puis, tout à coup, changeant de ton :

— Mais, avec tout ça, tu ne m'as pas encore dit à qui tu venais casser les reins ?

— Comment à qui ? Mais à Roheguelle ! grinça Colette.

Culot fut abasourdi :

— Est-ce qu'il te doit de l'argent ?

— Puisque je te dis qu'il a enlevé la femme de Bernimolin...

— Qu'est-ce que ça peut te faire ?

Puis, son esprit rapide formulant la conclusion d'une pensée qui venait de le traverser :

— J'y suis!... Mais tu n'es pas raisonnable : si Rocheguelle t'a soufflé la petite, à toi aussi, c'est pas une raison, en tapant sur lui, de faire savoir à tout le monde que vous avez couché ensemble.

Du coup, le mayeur bégaya :

— Que nous avons couché ensemble, moi et la femme de Bernimolin ?

— Alors, pourquoi veux-tu assommer Rocheguelle ? cria Culot qui, tout de bon, ne comprenait plus.

— Parce que, dans un moment d'emballement, j'ai promis à tout le village de faire justice de la saleté de Rocheguelle, en vengeant moi-même Bernimolin.

Culot dit encore : « Ah ! » — un « ah » modulé, un « ah » de flûtiste. Et il dit sa pensée :

— Eh bien ! tu en as, des emballements ! Moi, vois-tu, j'aurais laissé faire la justice et les gendarmes. Mais, enfin, chacun est bien libre de

penser comme il l'entend et de s'arranger comme il veut...

Maintenant, revenu de sa surprise, « la » trouvant « bonne », il regardait le mayeur d'un air si goguenard, si farce, que Colette se sentit mal à l'aise. Mais, comme Culot considérait les poings du mayeur, il fit mentalement un rapprochement avec ceux de Rocheguelle et sa figure redevint sérieuse.

— Cristi, dit-il tout haut, en voilà une paire que j'aimerais mieux voir sur le nez d'un bœuf que sur celui d'un ami !

Et il se promit, à part lui, d'avertir l'intéressé, s'il le pouvait.

Il se disposait à partir lorsqu'entra une petite femme boulotte, fraîche, toute rose sous un clair chapeau de paille, toute odorante dans son corsage de satin dégageant bien le cou et moulant une poitrine avantageuse.

Culot présenta, sans une gêne :

— Ma femme !

Et comme le mayeur, qui connaissait la légitime épouse, ouvrait de grands yeux :

— Au théâtre, vois-tu, on change...

Colette répondit complaisamment, avec un

gros rire :

— Tiens donc, quand on gagne à changer!...

Il la trouva charmante ; elle avait l'air d'adorer Théophile Culot, qui, d'ailleurs, ne s'était jamais montré plus drôle, meilleur enfant. On but et l'on rebut ; le mayeur, quoi qu'il fît, avait toujours les yeux fixés sur l'échancrure du corsage de la jeune femme ; il s'échauffait en buvant ; il s'échauffait aussi à frôler des genoux dont une robe collante faisait apprécier les formes recommandables ; il humait longuement l'odeur qui venait de sa voisine. On plaisanta, on raconta des histoires du village et surtout des histoires de théâtre qui continuèrent à allumer Colette.

Tout à coup, Culot dit à « sa femme » :

— Regarde-moi les poings du mayeur. Eh bien ! tantôt, c'est moi qui vais les attraper sur la figure.

— Pourquoi ça ? demanda-t-elle, ahurie.

— Parce que c'est son idée : quand il rencontre un ami avec une femme qui n'est pas à cet ami, il le démolit.

Le mayeur, gêné, lui envoya une bourrade amicale.

— Sacré Théophile, dit-il en feignant de s'esclaffer, il a toujours le mot pour rire !

Ils déjeunèrent ensemble, dans un bon restaurant ; le mayer s'amollit au dessert, pénétré de bien-être. En sortant, il pensa voir, dans la rue, passer Rocheguelle. Il eut un haut-le-corps, puis, tout de suite, se sentit heureux de s'être trompé. Il s'avoua que, pour le moment, il n'était pas en train et que, si c'eût été Rocheguelle, il lui eût été fort désagréable de devoir « travailler »...

Le soir, après un dîner aussi copieux que le déjeuner, Théophile Culot dit, regardant la pendule :

— Mes enfants, il faut que j'aïlle à l'orchestre. Si tu veux venir avec ma femme au théâtre, ajouta-t-il en s'adressant à Colette, je te présenterai au contrôleur et je vous aurai deux fauteuils.

Le mayer n'osa pas protester, même pour la forme ; il accepta délibérément. Et une demi-heure après, il faisait son entrée dans la salle du théâtre, la petite au bras, plastronnant, mais rouge jusqu'aux oreilles, à la fois si fier et si confus qu'on ne pourrait dire combien.

Le spectacle acheva de lui mettre du feu dans

le sang. On donnait une féerie et comme, à cette époque de l'année, la direction avait tenu à faire peu de frais, les costumes des ballerines étaient d'une simplicité extraordinairement suggestive pour un mayor de campagne. Devant ses yeux dansait une sarabande de cuisses maillotées et grasses, d'épaules rondes et blanches qui lui donnait des idées galantes et brutales, lui séchait la salive dans la bouche, lui mettait des démangeaisons aux lèvres et aux doigts.

Il montra l'une des danseuses du premier quadrille à sa voisine :

— Quelle belle fille ! dit-il, tout secoué.

— Je la connais. C'est une amie, répondit la femme à Culot. Si vous voulez, après le spectacle, je lui dirai de venir nous rejoindre au café, avec Théophile.

Il resta d'abord muet de saisissement, puis il dit « merci » — et son cœur se mit à battre à grands coups.

Quand le rideau fut tombé, la femme à Culot lui indiqua un café où l'on se rejoindrait, s'en fut quérir la danseuse et revint, au bout d'un quart d'heure, avec elle et Théophile. La danseuse avait des cheveux châains, lissés en ban-

deaux sur les tempes, la bouche sensuelle et très rouge, les sourcils d'une netteté rare et le teint savamment rafraîchi par les fards. Elle serra la main au mayeur, le regarda d'un air gai et souriant, semblant heureuse de vivre. Il la désira violemment ; elle avait, en parlant, une façon qui l'émoustillait de poser sa petite main nue sur l'avant-bras de Culot, d'un air de confiance et d'intimité, il sentait sur lui la caresse de cette main légère, fine et douce ; quand, familièrement, elle appelait l'autre Théophile, il eût donné gros pour qu'elle l'appelât, lui aussi, par son petit nom. Il était plein de trouble et aussi de regrets, car il sentait bien que jamais il n'aurait le courage de lui demander de l'accompagner, dès que Théophile et sa femme se seraient levés de table. Il fut tout à fait mécontent — contre Théophile et contre lui-même — quand Théophile jeta entre deux phrases :

— Hein, mon vieux mayeur, toi qui étais venu pour rendre la justice, tout de même...

Il ne sut que répondre, craignit que la danseuse lui demandât une explication, prétexta brusquement une grande fatigue et s'en fut le premier, après avoir pris rendez-vous pour déjeu-

ner le lendemain.

Quand il partit, Culot, rigolant, lui glissa dans l'oreille :

— Allons, avoue tout de même que Bernimolin a une tête à ça !

Il répondit :

— Evidemment, mais ce n'est pas une raison pour que Rocheguelle...

Il dormit plus mal encore que la veille. Toute la nuit, il se posa cette question :

— Si demain je rencontrais Rocheguelle, qu'est-ce que je ferais ?

Il s'imaginait maintenant l'algarade ; il la voyait sous un jour imprévu, qui le faisait réfléchir : Rocheguelle, solide après tout, lui abîmait la figure avant qu'il eût le temps d'exécuter le vli-vlan sur le pince-nez en or ; la police intervenait ; on les conduisait tous deux au poste ; il n'avait plus, lui, mayeur, sa belle carrure de justicier ; le commissaire le regardait avec le même air goguenard que Culot et donnait ordre de l'écroquer : Rocheguelle, beau parleur, narquois et sympathique, triomphait bruyamment ; lui, les mots lui manquant, la conscience lourde d'ailleurs, racontait en bégayant l'emploi de ses deux

jours de Bruxelles. Et puis c'était le retour à Godelaine, sa femme éclatant en cruautés furieuses, la joie maligne de ses administrés se traduisant en quolibets méprisants, en mauvaises farces qui ne finissaient plus ; des mots couraient le pays ; le commissaire d'arrondissement faisait son rapport au ministre ; on le suspendait de ses fonctions de maire... Ah ! il en avait eu une, d'idée, de vouloir rendre la justice !

D'autre part, s'il rencontrait Roheguelle, s'il se trouvait face à face avec lui et qu'il ne lui sautât pas dessus, que penserait-on, au village, après ses splendides menaces, après sa déclaration ennoblissante et son geste si beau ? Vis-à-vis de lui-même, il imagina soudain une excuse admirable : Culot ne s'était-il pas imaginé, tout d'abord, que s'il voulait gifler Roheguelle, c'était parce qu'il avait été lui, mayor, l'amant de Madame Bernimolin ? Il sourit complaisamment après avoir trouvé ça : vrai, il n'avait pas le droit d'accabler cette femme, devant le public, par ce soupçon injuste ; et puis il y allait de sa considération à lui, de celle de sa femme, de celle du village tout entier. Alors, il conclut logiquement qu'il n'avait qu'une chose à faire :

éviter à tout prix de rencontrer Rocheguelle ; il fallait reprendre le train le lendemain matin. Cette décision lui parut si nécessaire, si indispensable et si juste, qu'il l'arrêta inébranlablement. Ce fut seulement alors qu'il se rappela avoir invité Culot et sa femme à déjeuner ; il se promit d'y aller, d'invoquer une dépêche le rappelant chez lui et de filer tout de suite après sur Godelaine.

*
* *
*

Le lendemain, quand, vers midi, ils se rencontrèrent à quatre au restaurant, — à quatre, car Culot, certain de faire plaisir au mayer, avait amené la danseuse, — Culot, l'air grave, la figure désolée, le prit tout de suite à part :

— J'ai fait une gaffe, lui dit-il sans préambule. J'ai rencontré Rocheguelle avec Madame Bernimolin, il y a une heure. Comme je suis toujours pour qu'on s'entende bien, je lui ai dit que tu étais venu pour lui donner des gifles au nom de toute la population de Godelaine et je lui ai conseillé de ne pas se montrer aussi longtemps que tu resterais à Bruxelles. Tu comprends : je

croyais bien faire.

Le mayeur dit, vaguement inquiet :

— Eh bien?

Culot avala avec peine sa salive.

— Eh bien! ça n'a pas pris du tout. Il aurait fallu voir ça : il est entré dans une colère épouvantable ; Madame Bernimolin était encore plus enragée que lui ; ils ont dit que vous étiez un tas de brutes vous mêlant de ce qui ne vous regardait pas et que, pour t'apprendre à le faire à la vertu et à vouloir lui faire du mal, c'était lui qui allait te « la » casser — et dans les grands prix. Je ne te dirai pas tous les noms que la Bernimolin t'a donnés : elle en a un chapelet! Elle m'a montré ses ongles et m'a dit qu'elle te ferait faire connaissance avec. Tu vois, conclut Culot, on croit faire pour un mieux et on n'attrape que des embêtements.

Le mayeur réfléchissait ; il se soulagea d'abord, directement :

— Faut être enragé d'être bête comme toi! dit-il.

Il avait à peine prononcé ces mots que Rocheguelle et la Bernimolin entrèrent en coup de vent.

Culot, très embêté, se jeta entre eux et le mayeur, très pâle.

Mais déjà Rocheguella criait, dans le nez du mayeur :

— C'est donc vous, espèce de vieille perruque de village, qui avez annoncé à Godelaine que vous veniez à Bruxelles pour me flanquer des gifles?

Derrière lui, la Bernimolin trépignait; la femme de Culot, ayant le cœur sensible, éclatait en larmes inutiles, tandis que la danseuse, s'étant assise sur un coin de la table, un pli de joie attentive au coin des lèvres, regardait avec des yeux goguenards :

— T'avais donc rien à faire chez toi que tu vas fourrer ton sale museau dans les affaires des autres! hurlait la Bernimolin.

Le patron intervint :

— Messieurs, dit-il, si vous vous disputez, je serai obligé d'appeler la police.

— Eh bien! c'est ça, dit Rocheguella, s'efforçant de se calmer, faites-la venir : ce paroissien-là ira s'expliquer avec nous, au poste, sur ce qu'il est venu faire à Bruxelles.

Alors Culot intervint efficacement :

— Ne faisons pas de scandale, dit-il, asseyons-

nous et causons.

Le mayeur, épouvanté de l'algarade, effaré surtout à l'idée de l'interrogatoire devant le commissaire avec, pour témoins, la femme à Culot et la danseuse, acquiesça en bégayant :

— C'est ça, asseyons-nous et causons.

Voulant donner l'exemple, il passa devant Rocheguëlle afin de gagner la table où la femme à Culot continuait à pleurer et la danseuse à rire.

Mais comme il se présentait de dos, un instant, à Rocheguëlle, celui-ci, tout à coup frémissant, ne put se contenir : une large gifle tomba sur l'oreille et la joue du mayeur.

A peine le mayeur s'était-il retourné que déjà Culot avait sauté sur lui et le prenait à bras le corps, tandis que Rocheguëlle, se reculant, se mettait en garde pour le recevoir.

— Lâchez-moi, criait le mayeur en se débattant dans les bras de Culot : faut que je lui mange un poumon !

Mais, conscient de la situation, il ne se débattait que pour la frime — si nous osons ainsi nous exprimer. Il cherchait simplement à paraître avoir les honneurs de la retraite. Et, quand

le patron vint aider Culot, il se laissa « sortir » avec des semblants de protestation, des haut-le-corps inoffensifs et terribles, des coups de pied formidables dans le vide, des clameurs vaines et forcenées.

Dès qu'ils furent à trois dans la rue, nu-tête, Culot rentra en courant dans le café, en revint aussi vite avec son chapeau et celui du maire, héla un fiacre et y fit monter le maire qui cessa, du coup, de déjeter son grand corps, d'agiter ses grands bras et de hurler. Il craignait deux choses : le retour de Rocheguelle et l'arrivée de la police. Ah ! sans la police...

Culot jeta au cocher l'adresse de l'hôtel.

— A tantôt ! dit-il au maire.

Mais celui-ci le regarda avec un œil de haine et, d'une voix blanche :

— Je vous le conseille, imbécile !

Et, le poing tendu, il proféra :

— Je vous « raurai », vous ; vous ne perdrez rien pour attendre !

Culot en demeura stupide.

Et le fiacre s'éloigna, tandis que la danseuse, debout sur le seuil du restaurant, les deux paumes en conque devant la bouche, lançait un

cri dont le mayeur perçut, sinon le sens, au moins l'intonation injurieuse et farce : « Zo-ot ! »

*
* * *

Dans le wagon qui le ramena à Godelaine, Colette se remit et réfléchit. Et comme il était madré, d'esprit avisé et qu'il connaissait bien les gens de Godelaine, il eut une inspiration pour se sauver du ridicule, autant que faire se pouvait : il décida qu'à chacun des gens le questionnant sur son voyage, il raconterait différemment la façon dont il avait « exécuté » Rocheguelle.

Il narra ainsi vingt histoires complètement dissemblables, mais également inouïes, effarantes et merveilleuses, en ayant l'air de se moquer du monde.

Quelques jours après son retour, à l'issue d'une séance du Conseil communal, comme les édiles s'attardaient en parlottes et qu'il racontait une nouvelle et myrifique version de la manière dont il avait rempli sa charge de justicier, l'un des échevins demanda carrément :

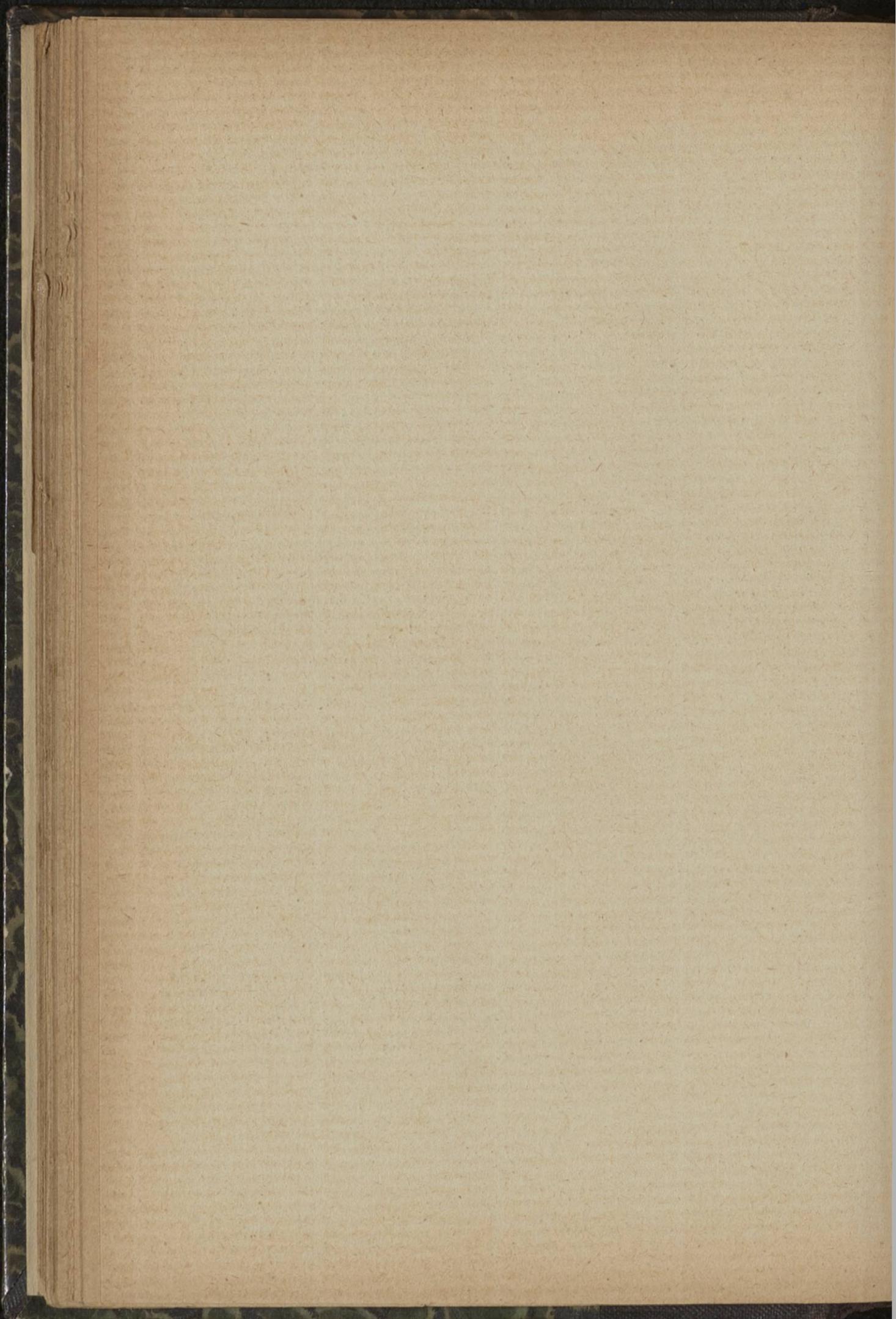
— Dites donc, mayeur, vous nous avez raconté

de tant de façons différentes votre histoire avec Roheguelle ; est-ce qu'aujourd'hui vous ne pourriez pas nous dire la vraie ?

Alors il répondit, tranquille :

— Ma vraie histoire avec Roheguelle est tellement terrible que je ne la raconte à personne.





Conte Blanc.

A Madame Guillaume Guidé.

Mi-juillet. Huit heures du matin. Une grand'-route ombragée d'ormes d'un vert ardent, vernissé par la rosée de la nuit. Un calme souriant, une sérénité simple s'élargissent et s'épandent sur la campagne parfumée ; les façades blanches des maisons ont l'air d'être peintes avec de la lumière éclatante et renvoient, comme des miroirs, le soleil qui commence à brûler, déjà haut sur l'horizon. Sur la droite de la route, à une distance d'une demi-lieue, un chalet semble avoir grimpé au plus haut d'une colline et, installé en sentinelle, surveiller, avec les yeux de ses huit fenêtres, la plaine circulaire où les blés mûrissent, agités de grands remous.

Entre la route et la colline, un village montre, sous des bouquets d'arbres bleuâtres, des métairies, des fermes et des chaumières dont les détails s'accusent et les couleurs s'harmonisent à la façon dont se combinent et se fondent les tonalités savantes d'un décor. Des maisons se carrent, accroupies, basses et larges, ramassées sur leur ventre; d'autres s'enfoncent dans un repli de terrain, ne montrant plus que les cheminées de leur toit; d'autres encore semblent se hausser sur leur base, et leur couverture de chaume ou de tuiles roses apparaît parmi de flexibles peupliers dont les têtes s'inclinent et se relèvent dans une salutation balancée. Sur tout cela, de la lumière en fête, du soleil, la joie naïve de l'enfant qui s'éveille et sourit de vivre.

La route est déserte. Sur ses deux bords, des villas cossues, auxquelles des jardins en fleurs, défendus par des grilles, ménagent des entrées aristocratiques. Au vent léger du matin, une impalpable poussière blanche fume à ras du sol, comme s'évapore, un peu après l'aurore, la diaphane buée d'une eau courante.

Trois enfants, — une petite fille de sept ans et deux garçons de huit, — sortent d'une mai-

son de journalier et se mettent tout de suite à rire en voyant le beau soleil, la route si gaie, si blanche et si « bonne ». Et ils s'en vont en parlant beaucoup, s'amusant déjà, sautant sur un pied et se donnant la main ; la petite fille est au milieu ; ses grands yeux noirs rient dans l'ébouriffement de ses cheveux. Elle a croisé sur ses épaules le cordon de la « mallette » qui contient ses livres d'école ; puis, soudain, laissant là ses deux compagnons, elle la saisit, la balance et la fait tourner à son poing, lancée à la chasse d'un papillon imprudent qu'elle poursuit avec des cris aigus. Mais aussitôt le papillon s'est réfugié dans un champ de trèfles, dont les fleurs de velours rouge saignent parmi la verdure. Les trois enfants s'arrêtent au bord du lopin, hésitants, — puis ils s'en vont, car il est défendu d'entrer dans les cultures.

« Nous allons passer chez le vannier, voir si le petit garçon ne revient pas encore à l'école », déclare alors la petite fille, qui parle en maîtresse, — et voilà les trois enfants qui se reprennent par la main et repartent en chantant.

Le petit garçon du vannier, dont la maison se trouve un peu en retrait de la route, est leur

compagnon de classe ; depuis deux mois, il ne quitte plus son lit, secoué par une toux atroce qui le déchire.

Tous les matins, depuis deux mois, les enfants passent pour prendre leur camarade et l'emmener à l'école et, tous les matins, la femme du vannier répond avec un pauvre sourire : « Demain... », tandis que l'homme, disposant les souples osiers, travaille au pied du lit et ne s'arrête, farouche et muet, que pour regarder agoniser son petit.

D'habitude, la porte est ouverte et les trois enfants entrent sans s'annoncer. Mais aujourd'hui, arrivés devant la maison, ils s'arrêtent tous trois et cessent leurs chansons ; à regarder la porte fermée et les volets clos, ils restent immobiles. Aucun d'eux n'ose frapper pour s'informer. Enfin, la petite fille se décide et, tout de suite, arrive la femme du vannier. Elle a les yeux rouges et la figure si pâle, si défaite, qu'elle semble avoir vieilli de dix ans. Alors, un des petits garçons se gratte dans les cheveux et demande : « Est-ce que Pierre va venir à l'école aujourd'hui? »

La femme se met à pleurer et embrasse la pe-

tite fille, puis elle dit : « Il est mort » .

Les trois enfants se sont regardés, surpris. « Il est mort ? » Ils ne savent pas bien ce que c'est, être mort. La petite fille réfléchit dans les bras de la femme, et quand celle-ci l'a laissée aller, elle demande : « On va le mettre dans un trou ? » Et l'un des petits garçons : « Madame, est-ce que nous pouvons voir comment il est, maintenant ? »

La femme dit oui et les fait entrer : dans un étroit cercueil posé sur la chaise basse du vannier, au milieu de la cuisine, le petit cadavre est couché, si maigre, si réduit, si jaune et si crispé, qu'il semblerait un nouveau-né, n'étaient les cheveux qui tombent en boucles longues sur ses joues. Les trois enfants sont entrés sur la pointe du pied, les deux gamins ont laissé leurs sabots sur le seuil et tiré leur casquette ; et, comme ils voient pleurer le vannier, ils ont l'envie de pleurer aussi. Ils ne bougent plus, gênés, sages et contraints, la bouche ouverte et l'index dans le nez. Un tel silence règne qu'aucun n'ose parler : il leur semble qu'ils soient à l'église et ils ont un peu peur. De temps à autre, on entend le vannier pousser un sanglot, qu'il étouffe en

pressant sa manche sur sa bouche. Alors, les enfants songent qu'ils sont là depuis bien, bien longtemps, et ils rêvent à l'école, au soleil, aux baies qui mûrissent dans les haies le long de la route. Fatigués de contempler le mort, leurs yeux s'arrêtent curieusement sur les deux bougies qui, à droite et à gauche du cercueil, brûlent à côté de deux gros bouquets de lys fraîchement coupés. La petite fille, qui s'ennuie et décidément voudrait bien s'en aller, demande : « Est-ce que nous pouvons bien lui apporter des fleurs ? » Le vannier sanglote encore, puis il les embrasse et ils sortent très tristes et tout remués, sans bien savoir pourquoi.

A la porte, la petite fille répète aux deux autres en les regardant avec ses yeux noirs, où vacille une interrogation inquiète : « Il est mort ? » Et l'un des petits garçons : « Est-ce qu'il ne bougera plus jamais ? » — « Si, dit l'autre, quand il se réveillera ».

La petite fille réfléchit un instant et déclare : « Moi, je ne vais pas à l'école, je vais aller lui couper des fleurs, gros comme ça, pour mettre autour de lui ». Les deux autres se décident tout de suite : ils n'iront pas à l'école non plus.

« Je sais, dit un des garçons, où il y un jardin tout plein, tout plein de roses ».

Alors ils se mettent à courir et leurs « mallettes » leur sautent sur le dos, secouées au trot de leur allure. Les papillons ont beau voler devant eux, agiter leurs ailes dans la lumière et les framboisiers des haies tendre leurs épines chargées de fruits comme pour les accrocher au passage, ils vont droit au jardin sans regarder derrière eux.

Dès qu'ils l'aperçoivent, tous les trois s'arrêtent. « Si le chien est détaché, dit la petite, qui, décidément, mène l'expédition, nous ne pourrons pas voler les fleurs, car il nous mordrait. » Heureusement, la grille est entre-bâillée et le chien, attaché à sa niche, hurle, dès qu'il les voit arriver, en ouvrant une gueule rose où luisent des dents terribles. Les enfants ont bien un peu peur, mais il y a des fleurs partout, à en recouvrir mille cercueils comme celui du petit mort, des fleurs par brassées, des parterres entiers où elles poussent serrées et drues comme les épis dans un champ de seigle. A cent mètres, on en perçoit le parfum sucré, pâmé dans l'air brûlant, et l'on entend le ronflement des abeilles,

saoûles d'avoir bu à tous les calices et déjà lourdes de miel. Il y a, d'abord, de longues rangées de rosiers à tête, semblables à des bouquets merveilleux fichés sur des bâtons alignés et serrés en bataillon carré. Ils sont plantés là en rideau pour dérober aux regards toutes les fleurs qui s'épanouissent dans leur quadrilatère. Toutes les nuances du rose s'y rencontrent, depuis le rose lie de vin, qu'on dirait trempé de sang noir et caillé, jusqu'au rose pâle, un soupçon de rose sur du blanc, une caresse de couleur imperceptible et discrète. Mais les enfants ne veulent que des roses blanches, pareilles, là-bas, à un vol de papillons aux ailes de neige et de satin qui serait venu s'abattre sur les rosiers grimpants, pareilles encore à une tombée lente et moelleuse de pétales immaculés, secouée du haut du ciel par l'invisible main d'une Fée. Déjà la petite fille s'est glissée par la grille entr'ouverte et les deux petits garçons l'ont suivie. Ils disparaissent derrière les rosiers, et les voilà à la cueillette, s'égratignant aux épines, occupés aussi à surveiller le chien qui hurle de rage et tend sa chaîne avec de telles secousses que, chaque fois qu'il s'élançe, on en entend grincer

les anneaux.

Mais brusquement quelque chose les attire qui leur fait abandonner les rosiers : ce sont, entre eux et la niche, épanouis sur leurs tiges fuselées, des lys énormes et superbes, d'un blanc de lait, plus beaux que toutes les fleurs du monde. Et d'un bond, tous trois, sans lâcher les roses déjà cueillies, se jettent sur les lys et en cassent les tiges élancées, à ras du sol, presque sous la gueule du chien. Celui-ci s'étrangle maintenant à aboyer et ses yeux furieux semblent rougis de sang.

...Mais quel beau massif de fleurs ils feront, les mêmes, au cercueil du camarade, avec cet amoncellement de calices luisants de pureté et dont le cœur seul est teinté de l'éclaboussement d'or des pistils ! Sans rien dire, sans autre inquiétude que de tenir le chien à l'œil, ils se pressent de rassembler et de serrer dans leurs mains les tiges coupées ; de temps en temps, ils se regardent furtivement, avec des sourires de complices et une joie malicieuse de maraudeurs...

Tout à coup, l'un des petits garçons, à genoux dans le parterre, jette un cri terrifié : des doigts

nerveux et durs, de gros doigts d'homme, pareils à des pinces de corne, viennent de le saisir au cou, par derrière, tandis qu'une autre main, l'empoignant aux épaules, le met violemment sur pied. Les deux autres, aussi effrayés que leur camarade, se relèvent d'un bond et, sans lâcher leur brassée de fleurs, se précipitent vers la grille. Mais, tout de suite, ils s'arrêtent ; la grille a été poussée : ils sont enfermés, à la merci de l'homme et du chien qui, maintenant, hurle de joie. Alors, ils reviennent près du petit garçon pour voir ce que le « monsieur » va lui faire. Il ne crie pas, le petit garçon, et, pourtant, l'homme lui a rabattu la culotte et on entend la claque sonore qui, chaque fois que le bras s'abaisse, atteint la chair et la meurtrit. Les deux autres tirent le monsieur par la manche et pleurent ; mais l'homme répond, sans s'arrêter de besogner : « Tout à l'heure, quand j'aurai « fini » celui-ci, ce sera à vous ! » Alors, ils sèchent leurs larmes et attendent, muets, d'y passer à leur tour.

La première exécution terminée, l'homme prend la petite fille et la correction recommence, identique, scandée des mêmes coups appliqués

au même endroit. L'homme frappe sans colère et sans emportement, en justicier dont le seul but est d'enlever une bonne fois à la marmaille audacieuse l'envie de saccager ses plates-bandes. Et quand il a lâché la petite fille, le troisième gamin, résigné, incliné devant la justice du sort, présente à son tour son derrière à la main vengeresse. Puis le monsieur, les ayant « finis » tous trois, leur adresse, plantés en ligne et l'air déconfit, l'allocution d'usage et les menaces de circonstance. Il termine par une phrase nette et claire : « ...Et le jour où je vous y reprendrai, je tremperai des verges dans du vinaigre pour mieux vous corriger. »

Un vieux jardinier a, de loin, assisté au châtiement, en témoin qui approuve. Le « monsieur » l'appelle et lui dit de ramasser les fleurs coupées : « Vous les mettrez dans les vases de la salle à manger ». Du coup, la petite fille s'est mise à pleurer pour de bon, et, tandis que le jardinier rassemble les roses et les lys épars, les deux petits garçons, loin de s'en aller, la poussent dans le dos pour qu'elle parle au monsieur. Alors, courageusement : « Donnez-nous les fleurs, c'est pour le petit du vannier... » Et

les deux autres ensemble, enhardis : « ...qui est mort ce matin. »

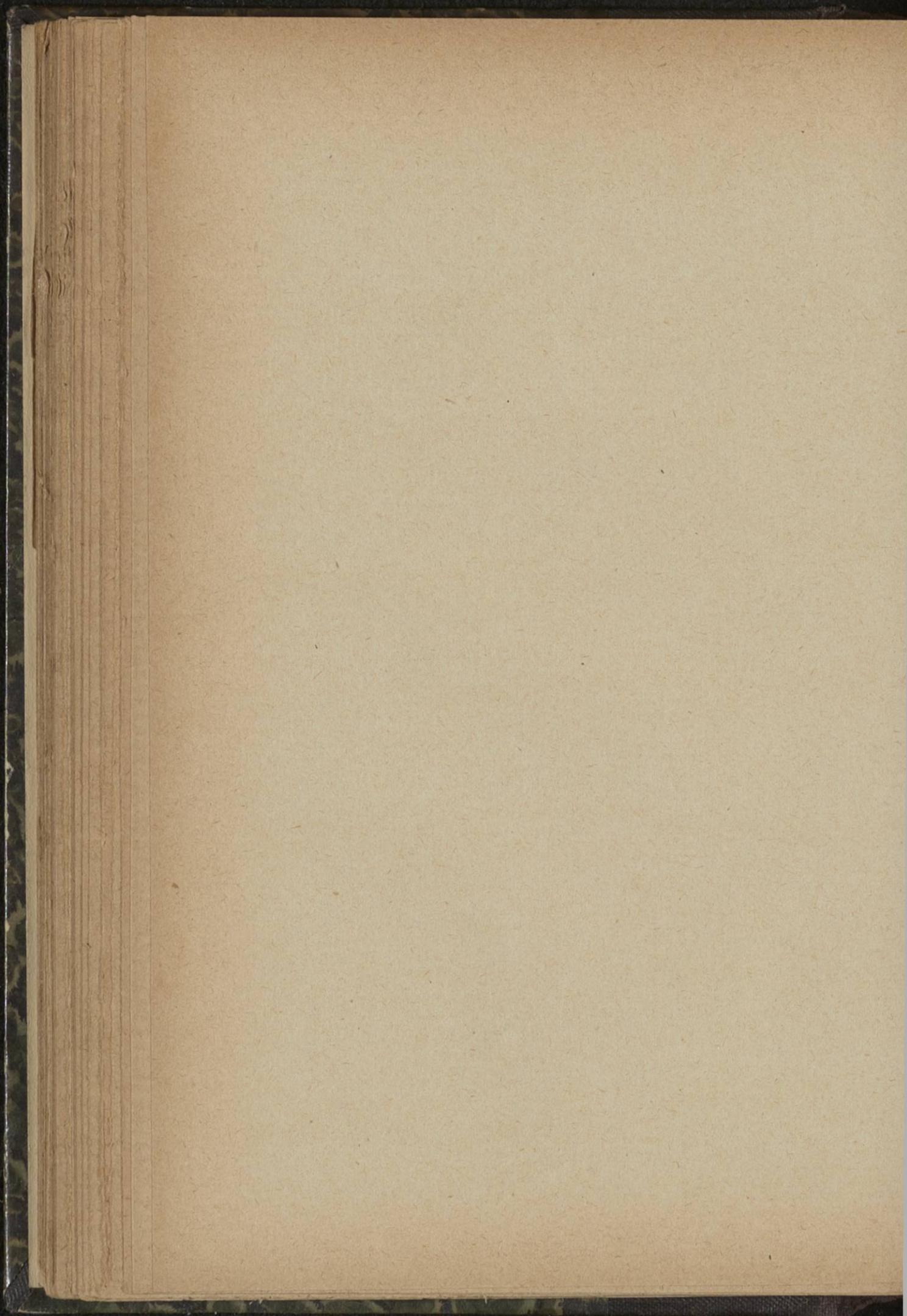
Les deux hommes, remués, se regardent et le « monsieur », radouci, mais défiant, interroge : « C'est bien vrai ? » Puis il songe que des enfants ne peuvent avoir de ces imaginations ni de ces supercheries. Il consent d'un signe de tête et, pendant que la petite fille emplît ses bras de la bottée de lys qu'elle serre sur sa poitrine, les garçons ramassent les roses et tous les trois repassent la grille, enfin ouverte.

Les deux hommes, sur le pas de la porte, les regardent s'éloigner, la petite fille au milieu, aveuglée par les tiges plus hautes qu'elle et guidée par ses deux camarades, qui, de leur poing libre, agitent leur bouquet. Tout à fait consolés de la fessée, malgré qu'elle leur cuise encore les chairs, ils courent avec des gambades de chèvres folles vers la maison du vannier, sans regarder en arrière, pressés seulement d'arriver.

Et, brusquement, à les voir tout petits sur le grand chemin, pleins de gaieté et de joie ingénue, chantant victoire, claquant des sabots, ravis et fiers de leur conquête parfumée, le « monsieur »

sent monter de sa poitrine un de ces attendrissements souriants, puéils et spontanés qui égratignent tendrement notre cœur comme le vent ride la surface de l'eau, — un de ces frissons d'émotion superficielle, nerveuse et très douce, dont il est toujours de bon ton, pour un homme « sérieux », de ne pas convenir.





A Vehaines.

A Léon Osterrieth.

Les trois gardes quittèrent leurs baraques qu'il faisait encore nuit noire. Ils marchèrent une heure à travers bois et cultures et, lorsqu'ils arrivèrent à la haie où, la veille, ils avaient aperçu des bricoles, le petit jour venait à peine. Cette haie, de houx, d'églantiers et de coudriers, était déjà dorée et roussie par l'automne : elle coupait une prairie qui s'étendait entre un petit bois de bouleaux et un ruisseau en contre-bas. C'était l'époque du grand passage des grives ; un chemin de lacets était frayé presque à la lisière et les bricoles que les gardes avaient découvertes étaient placées de telle façon qu'en allant à la tenderie on pouvait, sans craindre de

se laisser surprendre, surveiller parfaitement la haie. Cette particularité avait tout de suite frappé les gardes et la certitude était entrée en eux que l'homme qui tendait aux grives était aussi l'homme qui bricolait les lièvres. Or — c'était ici que la chose se corsait, — la tenderie, sise sur les terres dont ils avaient la surveillance, était concédée gracieusement au curé de Véhaines...

Le nez à l'air comme des chiens qui quêtent, joyeux, muets et féroces, les trois gardes-chasse s'étaient regardés dans le blanc des yeux en se frottant les mains à s'arracher les paumes, et le plan de campagne du lendemain avait été arrêté sur-le-champ. Rentrés chez eux, ils n'avaient pu dormir de la nuit, excités au plus haut point par le désir de pincer un curé braconnier. Et voici qu'en arrivant le matin pour prendre leurs positions, la première chose qu'ils aperçurent dans la haie fut un lièvre, un « trois-quarts » râblé, étranglé dans la bricole. Leur joie fut telle qu'ils faillirent s'exclamer, eux qui ne parlaient guère d'habitude, enfermés dans le silence têtue propre aux gens qui vivent dans les bois ou sur la mer : maintenant l'affaire était

certaine : le bricoleur viendrait ramasser sa prise!

Il fut convenu que Michel, l'aîné des gardes, celui qui menait l'expédition, se coucherait dans les oseraies, sur le bord du ruisseau. Dieudonné et Pierre se blottiraient dans les gros buissons de l'orée du bois de bouleaux. On laisserait le curé s'avancer sans défiance, prendre le lièvre et défaire la bricole. Et seulement alors, quand le délit serait flagrant, Michel donnerait, par un coup de sifflet, le signal de se montrer...

Ils prirent leurs places et attendirent, invisibles dans leur embuscade.

Une petite pluie fine, muette et pénétrante, se mit à tomber dès qu'ils furent installés, et de voir le rideau qu'elle tendait du ciel au ras de l'horizon, ils jugèrent qu'elle serait persistante et entêtée. Le village de Véhaines, bâti à dix portées de fusil à la droite des gardes, sur un raidillon tourmenté, égouttait ses toits de chaume dans le fumier qui baignait les seuils. De temps en temps, une porte s'ouvrait ; un homme sortait, se montrait un instant sur la chaussée, inspectait le ciel livide et rentrait chez lui en claquant les battants ; sans doute il se recou-

chait, résigné devant cette pluie qui retardait les travaux de saison. Un paysan cependant attela sa charrette pour vaquer à des besognes qu'on ne devinait pas ; il s'assit sur le timon, fouetta son cheval, gravit le raidillon, et s'en alla, par la campagne déserte, pour une destination inconnue ; on le vit décroître à l'horizon, si rapetissé que le cheval, jouant des quatre pattes, avait l'air d'une mouche sauteuse, et tout à coup il se perdit dans une descente : un pli de terrain sembla avoir englouti l'homme, la bête et le véhicule. On ne les revit plus ; il ne resta rien de vivant sous le ciel, pareil à une grise calotte de plomb. Des brins d'herbes frissonnaient au revers des talus. La pluie continuait à tomber en traînées sans fin, d'une tristesse lente et grise qui refroidissait le cœur.

Mais les gardes, eux, ne s'inquiétaient guère de l'ondée. L'œil fixé sur le presbytère qui avoisine l'église, ils attendaient que le prêtre sortît.

Pourtant Michel déclara :

— *Ils* ne mettent jamais le nez au vent quand il pleut comme ça ; ça salit trop leurs robes.

Pas un autre mot ne fut prononcé.

Vers six heures, la cloche de l'église se mit

à tinter à petits coups légers, dilués dans l'humidité de l'air. La soutane du curé apparut un instant dans le jardin, puis entra dans l'église. Quelques femmes et quelques paysans s'y glissèrent derrière lui et la messe matinale dut commencer.

— Quand il aura dit tous ses *oremus*, il viendra voir, dit encore Michel.

L'office terminé, les paroissiens sortirent, causèrent un moment sous le porche, puis chacun s'en fut chez soi, tête basse sous la pluie. Quelques minutes après, le curé, débarrassé de son surplis, se montra à son tour et rentra au presbytère.

Les gardes se blottirent mieux dans leur embuscade : il leur semblait sûr que le curé, son déjeuner expédié, viendrait visiter les bricoles. Une demi-heure ne s'était pas écoulée que la soutane, en effet, reparut sur la route, abritée sous un grand parapluie. Mais, inspection faite du ciel menaçant et grigneux, elle recula frileusement : soutane et parapluie rentrèrent encore une fois au presbytère.

Les gardes n'eurent pas une protestation. Ils étaient là pour attendre et, résignés, ils atten-

draient. Les épaules bien protégées par un sac de grosse toile, ils s'accroupirent sur leurs talons, bourrèrent leur pipe et fumèrent en silence. Rien ne s'entendait que le clapotement doux de la pluie dans les sentes où les égouttements des arbres avaient fait de petites rigoles qui couraient murmurantes au ruisseau en contre-bas. Vers huit heures, des enfants se montrèrent, sortant de presque toutes les maisons, la « mallette » sur l'épaule et l'ardoise au poing, gravirent la route vers la maison d'école plantée au haut du raidillon. Des cheminées s'étaient mises à fumer, d'une haleine lourde et grosse que la pluie empêchait de monter et que des coups de vent rabattaient par larges pans opaques.

Puis des machines à battre ronflèrent à différents endroits : un cheval tournait dans un manège au milieu d'une cour de ferme, pour actionner le mécanisme. Un petit garçon suivait le cheval d'un pas morne et résigné ; un sac jeté sur la tête de l'enfant le préservait de la pluie ; il battait de temps à autre les cuisses du cheval d'un coup de baguette. Jusque midi, la campagne serait restée déserte si le facteur qui desservait le

village n'était apparu un instant, dégringolant la pente, chaussé de bottes boueuses, tenant d'une main un parapluie ruisselant et de l'autre son sac qu'il collait sur sa poitrine pour le protéger mieux.

Quand l'*Angelus* tinta dans le clocher, Dieu-donné fut envoyé à Bihonges, d'où il rapporta de l'eau-de-vie, du pain, de la viande froide et du tabac. Les gardes mangèrent et burent, toujours accroupis et muets.

*
* *
*

Ce fut vers 3 heures seulement que le curé se décida. Il y eut, auparavant, un petit manège qui intrigua les gardes : la servante sortit du presbytère, et s'en fut chez les Collet, des métayers dont la maison se voyait quatre cents pas plus loin. Sans doute elle était commissionnée par le prêtre, car lorsqu'elle retourna au presbytère, l'aîné des fils Collet la suivait, portant au bras un panier dont le couvercle fermé cachait le contenu. Il attendit quelques instants sur le pas de la porte ; le curé le rejoignit et ils s'en furent tous deux par la route, droit vers le petit

bois de bouleaux. Un coup de vent avait balayé le ciel ; une lueur élargissait vers l'Occident comme un sourire après des larmes essuyées, et il ne tombait plus qu'une brume légère, une poussière d'eau éparpillée en perles impalpables.

— Ils viennent, attention ! prononça Michel très bas, comme s'il avait peur que le curé l'entendît.

Les trois gardes eurent le petit frémissement du chat qui se pelotonne en ronronnant dans son poil électrisé lorsque la souris s'aventure à portée, et ils s'aplatirent davantage, immobiles et comme morts. Le curé approchait sans défiance, le bréviaire à la main, et le gamin, l'anse du panier au bras, les mains enfoncées dans les poches de sa veste, sifflotait d'un air dégagé et indifférent.

Habitué à se défier, ils eurent soin de faire un détour et d'aller prendre le bois par un crochet. Le curé se mit à descendre vers le ruisseau en suivant le chemin de lacets d'où il pouvait inspecter les bricoles. Et le gamin resta au coin du bois, assis sur son panier, prêt à accourir. Le prêtre fit cent pas sans rien voir ; il tenait de la main droite son bréviaire ouvert

et ses yeux, par-dessus le livre, fouillaient tous les trous de la haie. Tout à coup, il aperçut le lièvre et fut frappé d'une telle secousse de joie qu'il cria très haut :

— Un lièvre... il est pris !

Le gamin entendit et, perdant toute prudence, aussi enfiévré que le prêtre, dévala le sentier. Tous deux s'accroupirent auprès de la bête morte, la palpant de leurs doigts qui tremblaient.

Et les gardes, dont les yeux étaient allumés comme des braises, virent une chose édifiante : le curé, avec un tour de main digne d'un vieux braconnier, enleva prestement la bricole, dégagea le lièvre et le fourra dans le panier. Rien n'est difficile comme de défaire le nœud coulant que le lièvre, en se débattant, a, pour ainsi dire, fait pénétrer dans sa peau, et, pour n'y employer que le temps qu'il mit, il fallait que le curé eût l'habitude.

La bricole dégagée, il s'efforça de la détendre sur son genou, puis, voyant qu'elle ne pouvait plus servir, ouvrit sa soutane et la cacha dans sa poitrine.

Et seulement alors, Michel, le flagrant délit

dûment constaté, siffla. Ce coup de sifflet sembla traverser comme un coup de couteau la chair du bricoleur. Il devint instantanément plus blême qu'un mort ; on eût dit que tout son corps s'était brusquement vidé de sang. Ses mains tâtonnèrent dans le vide, ses jambes fléchirent, comme si l'on eût coupé le tendon des genoux ; devant ses yeux aux paupières battantes dansèrent tout à coup les silhouettes de trois grands diables, surgis du sol, gogue-nards sous leurs airs respectueux.

Ils restèrent tous les quatre un bon moment à se dévisager ; aucun d'eux ne se décidait à parler. Les gardes jouissaient de leur prise, différant avec délices le moment où, pareils à des bêtes qui guettent, ils allongeraient la patte, doucement, précieusement, et, avec une lenteur frissonnante, la poseraient sur la victime.

— Voilà, monsieur le curé, dit enfin Michel, vous posez des bricoles et vous prenez des lièvres...

L'effarement du prêtre creva en paroles bégayées :

— Moi ! moi ! des bricoles... vous voulez rire... Je suis le curé de Véhaines... C'est un

guet-apens... Ça ne finira... pas comme ça...
je vous en réponds !

Sa mâchoire longue claquait dans sa face
terreuse.

— Alors, comme ça, vous niez, monsieur le
curé ? fit Pierre.

— Certainement que je nie, cria-t-il en se
frappant la poitrine à coups de poing indignés.

Michel haussa les épaules.

— Tenez, dit-il tranquillement en désignant
la poitrine du prêtre, vous avez mis la bricole
là...

— Ne me touchez pas ! Je vous le défends...

— On ne vous touchera pas, monsieur le
curé, il suffit que nous ayons le lièvre...

— C'est donc un lièvre que j'aurais pris. Eh
bien, où est-il ce lièvre ? cria le curé.

Tout d'un coup, Dieudonné comprit, se
retourna et jura : le gamin, profitant de l'inat-
tention des gardes, avait pris prestement son
parti et se sauvait à travers les cultures avec
la pièce à conviction, le panier dansant à son
bras.

Il allait un train d'enfer, sachant bien qu'une
fois arrivé chez lui, le lièvre serait en sûreté,

puisque les gardes ne pourraient franchir sa porte... Ses longues jambes maigres semblaient chaussées des bottes de l'ogre. Mais Dieudonné aussi avait les cuisses solides. Les dents serrées, il s'était lancé comme un chien de meute et piquait droit devant lui, bondissant. Il avait plus de jarret que l'autre et il fut visible qu'il gagnait du terrain. Mais la distance n'était pas longue et le gamin, de seconde en seconde, se rapprochait de son domicile. Le curé, Pierre et Michel suivaient avec des yeux ardents cette course chanceuse. Ils doublaient, dans une mimique inconsciente et expressive, tous les mouvements des coureurs. On eût dit qu'ils voulaient les aider et leur donner des forces; ils ahaïaient, comme eux, d'un souffle court, fort et pressé, poussaient le torse en avant, tendaient les muscles des jambes; leur corps tout entier frissonnait.

Le gamin eut l'imprudence de faire un crochet pour éviter de passer dans un labouré et, dès lors, il sembla à Pierre et à Michel qu'il était perdu. Dieudonné, sans hésiter, traversait le champ par la diagonale, fonçait sur lui comme la foudre... Il n'était plus à cinq mètres du

gamin quand tous deux disparurent derrière un rideau de peupliers.

Persuadé au contraire que le gamin, derrière ces arbres, qui cachait la scène, parvenait à se sauver, le curé, ragaillardi, paya d'audace et se remit à menacer les gardes. Mais, comme Michel et Pierre ne répondaient pas, le curé se tut; tous trois attendirent, muets, la fin de l'aventure, agités d'espérances contraires. Une joie insolente détendait la mâchoire du prêtre; les deux gardes commençaient à allonger le nez, tremblants d'une colère montante, aussi exaspérés contre eux-mêmes que contre le curé. Trois grandes minutes s'écoulèrent; ils tendaient le cou, les semelles enracinées au sol; ils regardaient toujours les peupliers, comme si leurs yeux obstinés et aigus devaient parvenir à percer le mur opaque.

Et tout à coup, Dieudonné parut, sortant d'entre les arbres, tirant derrière lui le gamin qu'il avait pris par l'épaule et qui marchait tête basse, n'essayant pas de résister. Il aperçut le groupe à la lisière du bois et, tirant le lièvre du panier que le gamin n'avait pas lâché, il l'exhiba à bout de bras, l'agitant dans son poing comme

un trophée de guerre.

Le curé, devenu blême, se sentit, cette fois, bien perdu. Et d'une voix blanche, avec un regard de haine, il répéta aux gardes triomphants :

— Ça ne finira pas comme ça... c'est un guet-apens!



La Servante.

A Victor Ackermans.

Madame Géroux, lorsqu'elle se trouva veuve, à trente-cinq ans, quitta la ville de province où son mari avait été commissaire d'arrondissement et se fixa à Bruxelles, dans un garni modeste, car sa pension était maigre. Femme de ménage économe et avisée, elle vécut sans luxe et sans privations avec son fils unique, un grand garçon doux et fort, d'une intelligence moyenne, qui allait aujourd'hui atteindre ses dix-neuf ans. Elle lui faisait suivre les cours préparatoires à l'Ecole militaire dans un établissement d'instruction spécial, et le jeune homme se montrait appliqué, soumis et travailleur, ayant, comme sa mère, la patience sage et l'obstination labo-

rieuse de la petite bourgeoise tâcheronne. Elevé dans l'intimité de cette femme de principes sévères, de sourire indulgent et modeste, il avait des sens apaisés et tranquilles, des ambitions honnêtes et médiocres d'homme rangé.

M^{me} Géroux lui avait enseigné à « tenir son rang », c'est-à-dire à marcher convenablement dans la rue, à porter des habits simples et très souvent brossés, à saluer différemment, suivant leur importance, les personnes rencontrées, à ne fréquenter que certains cafés bien tenus, à ne causer qu'avec tact et réflexion. Il jouait du piano et disait des chansonnettes choisies qui lui valaient des succès. C'était un jeune homme bien élevé et « très agréable en société ». Il s'appelait Alfred.

M^{me} Géroux devenait vieille, usée trop vite malgré sa vie sans secousse, car elle avait beaucoup travaillé. Elle s'était fait de tout temps un point d'honneur de ne pas loger de domestique chez elle ; une « femme à journée » qui, le samedi, nettoyait dans tous les coins les quatre pièces de son appartement, lui suffisait pour tenir un ménage irréprochable ; mais maintenant des lassitudes lui venaient devant les

besognes coutumières et lui cassaient bras et jambes avant qu'elle les eût commencées ; elle dut, après beaucoup d'hésitations, se décider à prendre une servante à demeure.

Elle se montra prudente et difficile dans son choix. Elle ne voulait pas de ces filles effrontées qui courent les bureaux de placement, ne s'attachent pas à leurs maîtres, bâclent leur besogne et ont, dans les carabiniers ou les gendarmes, des « connaissances » qui les mettent à mal, le dimanche, au fond de l'arrière-boutique des cabarets louches ; elle ne voulait pas non plus d'une cuisinière coûteuse qui viendrait bouleverser par des inventions de l'autre monde l'honnête et bourgeois ordinaire de sa table. Ce qu'elle demandait, c'était une brave fille de campagne qu'elle initierait avec des soins nombreux, qu'elle accoutumerait à elle, qu'elle façonnerait à son usage comme ces meubles dont on change la destination et qui finissent par s'incorporer à nos habitudes, presque à notre vie. Elle la voulait jeune afin que la servante lui restât bien longtemps et qu'elle eût sur elle l'autorité de l'âge ; elle la voulait honnête parce qu'il lui semblait qu'entrant dans sa mai-

son, cette servante ferait un peu partie de sa famille ; elle la voulait d'esprit neuf et plutôt naïf pour que ses leçons fissent dans un cerveau malléable une impression durable et forte.

Elle chercha longtemps et fixa enfin son choix, non sans trembler quelque peu. La servante arriva un matin, du fond des Ardennes, d'un pays perdu, non entamé. Elle était gauche et lourde, taillée à la hache ; elle avait des mains énormes, calleuses, déformées et rouges d'avoir peiné dans les sillons et dans l'étable. Habillée en dépit du bon sens et coiffée d'un bonnet à fleurs, elle patoisait un jargon incompréhensible, mangeait la viande avec ses doigts, croyant la fourchette réservée à l'usage exclusif des maîtres, et buvait sa soupe à même l'assiette.

Telle, fruste et pataude, elle plut à M^{me} Géroux. Ce lui fut une joie tranquille d'entreprendre le dégrossissement de ce corps informe, l'éducation de ce cerveau de paysanne atrophié par le long servage de plusieurs générations recluses en des villages perdus.

Joséphine — c'était son nom — pleura beaucoup les premiers jours, et M^{me} Géroux n'entreprit pas de la consoler, disant que c'était très

naturel, que « ça devait passer ». Elle feignait de ne rien voir et la servante se cachait pour verser ses larmes. Sa figure noireude, hâlée et piquée de taches de rousseur, apparaissait le matin avec des yeux gonflés par les pleurs de la nuit et rougis par l'insomnie ; madame l'aperçut plus d'une fois, en regardant par le trou de la serrure, qui prenait entre ses mains son front bas et étroit, sur lequel ses cheveux, décolorés par l'usage de l'eau de gouttière, se partageaient en deux bandeaux — et sanglotait, les coudes sur la table de la cuisine, à tout petit bruit, de peur d'être entendue.

La nourriture meilleure, la besogne moins pénible et le couchage d'un confort inconnu ne la touchèrent pas dès l'abord ; elle regrettait sa paillasse, ses pommes de terre assaisonnées de choux, les besognes de la plaine et du bois, avec leurs longues et rudes fatigues qui cassent les reins et les ploient en charnières dans le craquement des muscles et des os. Des choses qu'elle n'aurait pu définir dans la nuit de son cerveau lui manquaient désespérément : c'était l'air vif des plateaux, les odeurs ammoniacales et chaudes des étables, le patois du pays, les

visages familiers, le train paisible et laborieux de la vie accoutumée.

Petit à petit, elle apprit à apprécier sa situation nouvelle ; elle s'initia lentement, commença à goûter les viandes et les sauces, impressionnée d'abord par ce côté matériel et direct de la satisfaction de l'estomac ; puis elle apprit à aimer le repos mêlé d'un peu de paresse qu'elle n'avait jamais soupçonné dans le pauvre et dur pays où elle était née. Les gens et les choses lui avaient d'abord semblé d'un ordre inconnu, si compliqué et si hors de portée que jamais elle ne s'y ferait. Maintenant, à les mieux examiner, ils lui causèrent moins de peur et d'étonnement ; elle ne s'effara plus des changements de couverts, des longues veilles studieuses d'Alfred devant le tableau noir criblé de signes mystérieux, de croquis impénétrables. Elle soupçonna le boucher beau parleur de n'être au fond qu'un commerçant intéressé, hypocrite et rusé comme les marchands de son village ; elle comprit que les hommes correctement habillés et les femmes richement vêtues qui disaient des mots rares dont le sens lui échappait étaient, en somme, de la même humanité qu'elle et que leurs plai-

sirs, leurs habitudes et leurs peines étaient simplement transposés, et non d'essence différente.

En elle, le dernier instinct qui s'éveilla fut celui de la coquetterie. Sa jupe de laine verte, pareille à un sac ouvert des deux côtés et mal attaché aux hanches, son « caraco » de village et son bonnet extravagant lui firent honte un beau matin ; elle eut dès lors souci de ses tabliers immaculés, de sa robe seyante et propre ; l'influence de Madame Géroux agit ainsi d'une façon lente et sûre.

Cependant, ces idées nouvelles ne la pénétrèrent que confusément et sans qu'elle s'en rendît bien compte ; elle resta humble de cœur et de tenue ; la boutique de l'épicier bornait son horizon et, comme elle se sentait perdue et mal à l'aise aussitôt qu'elle risquait ses pas dans des rues inabordées, elle confina sa vie et son avenir dans l'appartement de sa maîtresse. C'était en même temps le port et le monde. Quelquefois elle songeait encore à son pays ; mais c'était si loin, derrière tant de villes, de rivières et de montagnes, que le sentiment qu'elle ne le reverrait plus jamais était entré lentement en elle, sans protestation, comme une chose acceptée.

*
* *

Elle aimait beaucoup Madame Géroix, d'une affection sans phrases, entêtée, bornée et jalouse. Tout ce qu'elle trouvait à présent de bon dans la vie ne lui venait-il pas de sa maîtresse? Cette idée occupait souvent sa pensée, et elle sentait alors une reconnaissance passionnée, totale, absolue, la transporter et l'emplir d'un grand élan venu de son cœur. En peu de temps, attentive et perspicace, elle connut les habitudes, les petits plaisirs, les distractions favorites de la « Dame ». Les ressources du ménage, les projets d'avenir pour Alfred, tout cela lui devint familier, fit partie de sa propre existence. Façonnée à ce milieu bonhomme dont les allures simples plaisaient à son cerveau dépourvu d'ambitions, elle ne comprit plus d'autre intérêt que celui de ses maîtres, partagea leurs espoirs, leurs chagrins, leurs satisfactions. Sa personnalité disparut, absorbée par le milieu. Elle s'habitua à dire : « notre Dame » et « notre Monsieur », comme elle disait « notre maison, notre dîner, notre concierge ».

Elle aima les gens que Madame et Monsieur aimaient, détesta avec eux le professeur qui tourmentait Alfred, le marchand de sable qui battait son chien dans la rue et l'agent de police grincheux toujours à l'affût des contraventions domestiques ; elle entendait par les oreilles de ses maîtres, voyait par leurs yeux, jugeait les choses avec un cerveau conforme à leur cerveau.

*
* *
*

A cette heure, une seule préoccupation travaillait le ménage : Alfred allait présenter son examen d'entrée ; réussirait-il, échouerait-il ? Madame Géroux ne dormait plus ; elle l'écoutait s'escrimer jusqu'au milieu de la nuit devant son tableau noir, user sa craie sur la planche sans cesse effacée et aussitôt remplie de chiffres. Dans le silence de la maison endormie, le piétinement du jeune homme devant le mur, le bruit sec du bout de craie lancé contre le sol avec un geste de dépit, les feuillets du livre tournés et froissés, le bâillement à pleine bouche dans la détente des muscles et des tendons, le

heurt d'une chaise repoussée d'un pied impatient, le claquement d'une porte d'armoire, tout cela servait à Madame Géroux, énervée par l'insomnie, à reconstituer par l'esprit les gestes de son fils, à suivre les phases d'un travail acharné et fiévreux. Joséphine non plus ne reposait pas ; elle aurait voulu aider le jeune homme, et, dans le tourment de son impuissance, elle avait pour lui des soins touchants et puérils. Jamais la chambre d'études n'avait été aussi propre, jamais les habits aussi bien brossés, le café noir des veilles aussi soigneusement préparé. Quand elle maniait, pour les ranger, les livres de « Monsieur », cette vague peur lui venait qui nous prend devant l'inaccessible. Les choses savantes que devaient contenir ces papiers épars lui mettaient l'esprit mal à l'aise ; elle était mécontente et soupçonneuse, pareille à tous les gens de campagne qui se défient de l'érudition de leur curé plus qu'ils ne s'en émerveillent. Les jours où Alfred, excédé de chiffres, montrait un visage fatigué et se plaignait du surmenage, elle en voulait aux faiseurs de livres et maudissait toutes ces inventions qui ne sont bonnes qu'à tuer le monde.

Dès qu'Alfred quittait la maison, elle écoutait les interminables confidences de Madame Gérour. Les deux femmes commençaient par s'apitoyer sur la mauvaise mine de Monsieur, sur ses veilles, sur ses fatigues : Joséphine avait-elle remarqué que ses yeux étaient cernés ce matin? — « Ah! Madame! si je l'ai remarqué! » s'exclamait la servante. — Puis Madame déclarait qu'elle-même était à bout de forces, qu'elle ne résisterait plus longtemps à de pareilles inquiétudes. Et la servante, sans dire qu'elle aussi connaissait maintenant les longues insomnies travaillées par l'idée fixe, s'enfiévrant avec la « Dame », sans mesure. On vivait pour un même but irréductible, hypnotisant ; la force du désir commun, pareil à un fluide, soutenait le jeune homme ; car si des crises d'abattement et de défiance alternaient chez elles avec les périodes d'enthousiaste certitude, les deux femmes ne lui laissaient jamais deviner que leurs espoirs. Que l'on surmontât ce passage difficile et la vie, semblait-il, n'offrirait, après cela, plus d'obstacles et de heurts. M^{mo} Gérour, ceci posé, s'exaltait en escomptant l'avenir et exaltait Joséphine avec elle : Alfred entrait dans

l'armée, officier accompli, plein de mérite et de prestige ; il conquérait rapidement ses grades, obtenait la croix, connaissait tous les honneurs... Une admiration un peu craintive immobilisait alors les deux femmes devant l'officier entrevu en rêve, chamarré de dorures et de galons. La servante ouvrait des yeux d'extase, étonnés et vacillants ; des tendresses passaient sur le visage souriant de la mère.

Aussi le jour où Alfred rentra chez lui, ivre de joie et de vin, criant la bonne nouvelle du succès avec une voix à réveiller les morts, il fut du coup sacré grand homme, et, si la mère se trouva fière, la servante resta pétrifiée d'admiration et de respect.

Il était tombé dans les bras de M^{me} Géroux, qui le mangeait de baisers, et Joséphine restait derrière, humble et heureuse, attendant peut-être vaguement, dans sa surprise et son trouble, que le jeune homme lui témoignât sa joie et daignât la remarquer. Il la vit, effacée et tremblante, et, comme il était plein d'élan et pas fier dans sa victoire, il la prit par les épaules sans qu'elle pût se dégager et appliqua deux gros baisers sur ses joues rousses.

Elle devint pâle, si faible et si anéantie tout à coup qu'elle dut s'asseoir pour ne pas tomber. M^{me} Géroux et son fils, tout entiers à leur bonheur, ne remarquèrent rien.

*
* *

Alors commença une vie nouvelle pour la servante. Ce baiser, entré dans ses moelles, brûlait son sang et dévorait sa chair. Des étourdissements lui venaient quand, le matin, pénétrant dans la chambre d'Alfred, elle respirait l'air qu'il avait respiré. Des moiteurs lui mouillaient la face, ses mains tremblaient en rangeant le linge de la nuit, en maniant l'oreiller dans lequel le poids de la tête d'Alfred avait fait une empreinte. Elle n'apportait plus aux besognes coutumières du ménage le bel entrain, la vaillance paisible d'autrefois ; elle avait des distractions, des oublis singuliers et continuels. Parfois, elle s'accoudait sur la table de sa cuisine, non pour y pleurer en silence comme dans les premiers temps, mais pour demeurer immobile, les yeux perdus, avec des sourires navrés et las, allant, par de là les choses, rêver à des visions vagues et

secrètes. Un coup de timbre résonnant dans la pièce voisine la tirait de sa contemplation comme d'un profond sommeil ; elle se levait d'un sursaut, mécontente et colère contre elle-même, bousculant sa chaise, battant les portes, se hâtant à l'appel. M^{me} Géroux voyait, avec une attention distraite, ces changements inexplicables et remarquait, sans faire de reproches, les manques de mémoire et les négligences. Elle lui demanda plus d'une fois avec indulgence :

— « Qu'est-ce que tu as, ma fille ? » Alors Joséphine rougissait et répondait :

— « Rien, Madame ».

Et assurément elle n'eût pu définir « ce qu'elle avait » : elle ne pouvait et ne voulait pas se l'avouer.

...Alfred était entré à l'Ecole militaire et les deux femmes vivaient maintenant dans l'attente du dimanche et du mercredi qui leur amenaient l'aspirant officier : l'une affichant sa joie, l'autre ne convenant pas de son attente fiévreuse, même dans le secret de sa pensée et de son cœur. Quand Alfred était consigné, la maison semblait en deuil ; on évitait de parler de lui pour ne pas augmenter la tristesse et l'on

marchait sans bruit, sur la pointe du pied, comme dans la chambre d'un malade. Mais les jours où il arrivait, bruyant et empressé, avec quelle explosion de joie M^{me} Géroux l'accueillait ! Le cœur muet et douloureux de Joséphine se contractait et sa langue balbutiait, embarrassée. Elle accrochait avec des gestes tremblants au porte-manteau de l'antichambre le sabre et le képi dont le jeune homme s'était débarrassé au plus vite sur quelque meuble de l'appartement et, enfermée dans sa cuisine, elle tendait l'oreille, l'écoutait, à travers la porte, raconter à sa mère des choses dont, ensuite, toute la semaine, son esprit était travaillé. Quand Alfred parlait à la servante, c'était toujours avec douceur, en garçon bien élevé et sérieux. Il mettait dans ses phrases l'intérêt qu'il pouvait raisonnablement lui montrer ; il laissait volontiers percer sa reconnaissance pour les soins dévoués dont elle entourait sa mère. Il la traitait non pas comme le chien favori que l'on caresse pour ses flatteries fidèles et sa gaîté joueuse, mais comme un meuble utile et familier que l'on aime distraitemment et que l'on apprécie seulement en songeant que, s'il disparaissait de la maison, il

laisserait un vide pénible, un trou difficile à boucher.

*
* *

Ce fut l'oreille collée à la serrure de la porte de la cuisine qu'elle apprit, un dimanche soir, au cours d'une conversation de M^{me} Géroux et de son fils, que celui-ci songeait à se marier. Elle ne connaissait pas la jeune fille. Elle sut seulement qu'elle était blonde et grande. Alfred l'avait rencontrée dans le monde et conquise tout de suite par ses épaulettes et ses chansonnettes comiques. Cela lui parut impossible d'abord ; elle en resta étourdie de surprise ; jamais elle ne s'était imaginé cette chose si simple : qu'Alfred pouvait prendre femme un jour.

Dès le lendemain, M^{me} Géroux, qui lui faisait toutes ses confidences, lui parla du projet du jeune homme. La vieille dame hésitait, saisie par ce doute angoissé et égoïste qui prend toutes les mères à l'idée d'introduire dans l'intimité de leur vie une étrangère avec qui, désormais, seront partagés les caresses de leur enfant et le soin

de s'occuper de lui. Alors Joséphine dit ses raisons, âprement, avec fièvre, comme si elle eût voulu, d'un grand effort, étrangler cette invraisemblable passion qui dévorait son cœur. Certainement M. Alfred devait se marier et la « Dame » pouvait être tranquille : ce garçon-là était trop sérieux pour que l'on eût à discuter la femme qu'il choisirait.

Et désormais ce mariage fut la préoccupation et la douleur de tous ses instants. Cédant enfin à l'irréremédiable vérité, elle s'avoua tout, elle convint vis-à-vis d'elle-même de son inapaisable amour. Eh bien ! oui, elle l'aimait, cet homme qui ne pouvait le soupçonner ; elle l'aimait d'un amour inguérissable, insensé, hors de toutes proportions et de toute convenance !

Elle était pleine de honte et de tourment, comme si elle eût commis, en éprouvant cela, une action basse, inavouable et défendue. Quand Alfred maintenant venait voir sa mère, elle s'échappait de la maison, battait les rues au hasard pour ne pas le rencontrer. Au retour, M^{me} Géroux, avec son éternel sourire indulgent, lui parlait interminablement du mariage à peu près décidé et elle restait, debout, sans faiblir,

avec tous ces couteaux enfoncés dans sa poitrine.

Elle vécut quelque temps isolée dans sa détresse, pleurant silencieusement dans les coins, gémissant des nuits entières, sans secousses, d'une façon continue. Elle était pareille à une bête qui se plaint avec un cri uniforme et entêté, abandonnée et perdue au fond d'un piège dans la campagne déserte. Sa pensée fuyait ; il lui arrivait de s'endormir pendant le jour sur le bord d'une chaise, d'un sommeil pareil à la mort. Ceux qui l'entouraient, souriants, tout entiers à l'événement prochain qui mettrait une joie nouvelle dans leur vie, ne devinaient pas son cœur brisé, ne voyaient pas sa chair défaillante, ses yeux élargis, sa bouche qui frémissait.

*
* *
*

Joséphine disparut le jour où la fiancée, blonde et grande, entra dans la maison de M^{me} Géroux. Elle l'avait regardée un instant, elle emporta son image inoubliable et torturante.

Jamais M^{me} Géroux ne revit sa servante. Sans

doute elle était retournée là-bas, dans le hameau natal, perdu derrière tant de villes, de montagnes et de rivières.



L'Hôtel de la Misère.

A Louis Boël.

A cette veillée de chasse, chaque convive, sauf le médecin Lechant, avait dit « la sienne ». Tandis qu'on avait pressé les autres chasseurs pour leur en faire raconter une, personne n'avait sollicité le docteur. On le gardait pour la bonne bouche, parce qu'il s'expliquait bien, lui, et qu'il en savait de curieuses, souvent véridiques.

« Celle que je vais vous dire est si extraordinaire que j'ai peut-être tort de vous la raconter, commença-t-il ; il se fait tard et comme nous irons nous coucher là-dessus, cela pourrait vous empêcher de dormir ».

De partout on s'exclama, en riant.

« Va donc ! n'aie pas peur ! sors-la !

— En tout cas, dit le docteur, elle m'a valu des nuits blanches à moi... à moi que le métier a beaucoup blasé, à moi qui en ai connu les acteurs et la sais vraie.

La plupart d'entre vous se rappellent une bicoque que l'on appelait, dans le pays, l'« Hôtel de la Misère » : une chaumière dépendant du hameau de Jusaine, à quatre lieues d'ici, sur la route de Marlagne. L'« Hôtel de la Misère » était situé à l'écart du village, dans une gorge assez étroite, plantée de sapins, formée par l'Alvère, un ruisseau à truites, qui a fourni, pendant des années et des années, à la famille Badet, laquelle occupait la bicoque, le plus clair de ses ressources. Le vieux Badet mourut dans cette cahute il y a trois ans, vers la mi-octobre ; il y était né, il y avait passé toute sa vie. Le toit de paille moussue de l'Hôtel de la Misère se soutenait sur deux murs de pierres sèches et sur deux murs de solives couvertes de torchis. La mesure ne possédait qu'une chambre et qu'une fenêtre. A l'intérieur, sur la terre battue, il y avait un banc, deux chaises, une table, une armoire et, rangées contre le mur le plus solide, deux paillasses qui, étendues sur une sorte de

châssis long et bas, servaient de lit. Sur l'une couchait le vieux Badet ; sur l'autre, son fils Jules. Longtemps, les deux fils de Badet, Jules et Pierre, avaient partagé le second grabat ; mais, voilà cinq ans, Pierre avait disparu du pays. Il s'était fait chemineau, préférant l'aventure à la vie très misérable que son frère et son père menaient dans la chaumière. Et il exerçait toutes sortes de métier : il s'employait quelquefois dans les fosses, mendiait souvent sur les routes, braconnait avec des pièges primitifs, volait dans les basses-cours. Il fut, pendant tout un été, embauché dans une troupe de saltimbanques qui courait le pays : il levait des faux poids et tournait sur la barre d'un trapèze. De temps en temps, le vieux Badet et Jules avaient de ses nouvelles par un roulier ou par un coureur de grand'route qui venait demander gîte ; deux ou trois fois, le maître d'école apporta au cabaret un journal où on pouvait lire que Pierre s'était fait condamner à des peines de prison pour vol ou pour vagabondage. Le vieux Badet et Jules haussaient les épaules ; au fond, ils n'étaient point mécontents : ils n'avaient qu'une crainte, c'était de voir revenir Pierre.

Au reste, ils étaient tous trois de la même race de charpardeurs et de sacripants. Jamais ils n'avaient voulu travailler. Du temps où la femme Badet vivait, c'était elle qui bêchait le carré de jardin. Le vieux la faisait peiner dur et buvait au cabaret, avec ses deux pendants de fils, le produit de ses chasses et de ses pêches nocturnes. Quand la vieille fut morte, le carré resta en friche : Badet mendia et Jules continua de braconner. On les redoutait fort dans le pays, car ils étaient audacieux et sans scrupules ; de plus, quand ils avaient bu, ils devenaient batailleurs et méchants.

Le vieux Badet fut donc porté en terre par une pluvieuse matinée d'automne, un de ces temps grigneux à ciel bas, où l'air gris et gras semble amener déjà toute la tristesse lourde, toute la monotonie de l'hiver proche.

Quatre hommes portèrent le cercueil à l'église : le curé, Jules, quelques paysans que Badet fournissait de poisson et de gibier, deux vieilles femmes marmottant des prières et le mendiant Bazouk suivirent seuls le corps, sous l'égrouttement de la pluie. La messe des morts dite, le cercueil fut amené au cimetière, situé à deux

portées de fusil de l'Hôtel de la Misère. Après quoi, Jules paya la goutte aux assistants, dans un cabaret du village, et s'en revint vers la maison.

Il n'éprouvait guère de chagrin : depuis plus de quatre mois, le père était tout à fait impotent ; c'était une bouche inutile à nourrir et, comme le médecin avait assuré à deux reprises que, quand le malade quitterait son lit, ce serait pour faire à bras d'homme le dernier voyage, Jules avait plus d'une fois souhaité que la mort vînt vite et qu'on n'en parlât plus. Mais il était occupé d'autres pensées : il songeait qu'à présent il était propriétaire d'une maison et d'un champ. Triste maison et pauvre champ ! mais il y tenait par un instinct de rural et aussi à cause de l'exemple que son père lui avait donné toute sa vie. Cette propriété avait valu au vieux la considération de ses fils et, jadis, de sa femme. Quel que fût son dénûment, à de certaines heures, ou son désir de godaillies, il n'avait jamais voulu la vendre. Il aurait pu en tirer quelques pièces cependant, d'autant que, pour arriver à la bicoque, il fallait traverser une prairie appartenant à un fermier du village et

que ce fermier était disposé à acheter la chaumière et à la démolir afin de supprimer la servitude de son pré. Maintenant, Jules avait la maison : il en sentait de la fierté véritable, un contentement intérieur qui lui donnait envie de chanter.

Comme la pluie avait redoublé, depuis que le cercueil s'en était allé, Jules, pour rentrer chez lui, avait emprunté au cabaret un sac et l'avait jeté sur sa tête et sur ses épaules. Et il marchait le dos rond sous l'ondée, le front vers la terre, les deux mains dans les poches de son pantalon, sans regarder devant lui et sans entendre. C'est seulement en arrivant devant la maison qu'il remarqua que la porte était ouverte et qu'il vit dans la pénombre de la chambre se mouvoir quelqu'un.

Il fut stupéfait et crispé de colère quand il reconnut son frère Pierre, occupé à se tailler des miches dans un pain et mangeant à pleine bouche. Il l'interpella avec une voix éclatante.

« Qu'est-ce que tu fais là, vaurien ? Hors d'ici, si tu ne veux pas que je fasse venir les gendarmes ! »

L'autre ricana, sans hâte :

« Les gendarmes, je m'en moque! J'suis t'en règle avec eux... Mais toi, tu n'es pas en règle avec moi. J'suis comme toi l'fils du père, peut-être? Et tout ce qui est ici est la moitié à moi et la moitié à toi; d'abord le pain, puis tout, y compris la maison et le champ ».

Jules répondit :

« J'ai rien à partager avec qui qu'a tout quitté pour s'aller faire mettre en prison ».

L'autre mit les bouchées doubles.

« Laisse-moi tranquille, cadet. Est-ce que je suis dans mon droit ou pas dans mon droit? Si je suis dans mon droit, f... moi la paix. Si je suis pas dans mon droit, va chercher le garde-champêtre, pour voir.

— C'est toi qui va me f... la paix et pas plus tard que tout de suite! »

Pierre tapa sur ses cuisses, largement. A tout ce que lui dit Jules, il ne répondit que par un mot obstiné, toujours le même, avec une tranquillité assurée d'homme qui sait son droit.

Si bien que, tout à coup, Jules n'y tenant plus, le saisit par la nuque avec tant de sauvagerie et de force, que Pierre eut à peine le temps, avant d'être jeté dehors, de lui donner un grand

coup de poing qui, au moins, lui endommagea un œil.

Quand la porte fut fermée, Jules réfléchit, tout vibrant encore de son effort et de sa colère. C'était vrai pourtant que ce malfaiteur pouvait revendiquer la moitié, s'étendre sur le lit, s'asseoir à la table, fumer sa pipe en se balançant près du seuil sur une chaise, offrir le gîte aux chemineaux ; il était, lui aussi, propriétaire. Et une idée traversa tout à coup Jules, une idée si terrible qu'il en ressentit une secousse jusque dans les replis de son être : bien sûr, Pierre allait faire vendre la bicoque ! Cela apparaissait évident et clair. Or, Jules n'ayant rien pour reprendre la part de Pierre, le fermier rachèterait et jetterait la mesure à bas. Il se vit devant les ruines avec quelques écus dans les mains. Et, parce qu'il n'y avait au monde aucune chose à laquelle, en dehors de sa maison, il tint, il prit le parti de la partager avec son frère plutôt que de la perdre tout à fait.

Il rouvrit donc la porte, vit Pierre qui achevait son pain en s'abritant de la pluie dans l'encoignure et lui dit :

« Rentre ! »

L'autre franchit le seuil sans hâte et revint s'asseoir à la table, de son air d'insolence tranquille, — après avoir constaté d'un regard satisfait que l'œil du cadet enflait et se cernait d'un demi-cercle violacé.

Jules, tout de suite, dit sa crainte.

« Si c'est peut-être que tu as l'envie de faire vendre la maison et le champ, puisque tu dis que c'est à toi la moitié? »

Pierre haussa les épaules.

« Assez causé, cadet! Je suis revenu pour vivre tranquille, j'en ai assez de courir les chemins; j'ai envie de m'installer dans mon bien et de me la couler douce ».

Il regarda bien Jules dans les yeux.

« Et maintenant, t'es prévenu. Si tu m'em-bêtes, je fais vendre. V'la ton lit, v'là l'mien, et quant à la table, elle est pour nous deux. Suffit! »

Jamais plus, ils ne se parlèrent. Ils vécurent l'un à côté de l'autre, s'ignorant tout à fait, ne se menaçant point, ne s'aidant pas. Chacun avait dans l'armoire une planche sur laquelle il déposait ses provisions.

Pierre, avec sa désinvolture de soûlard et cette

pointe de mauvaiseté qui s'accommode d'une rigolade sournoise, trouvait cette existence-là très drôle et ricanait volontiers. Alors, la haine féroce que Jules lui avait vouée s'exaspérait comme un mal de la chair, un mal à faire crier ; il serrait les poings, ses yeux s'injectaient de sang dans son visage très pâle et sa gorge, que la rage contractait, respirait avec des sifflements. C'étaient de rares, mais de véritables plaisirs pour Pierre de surprendre la colère douloureuse du cadet pincé au piège, bête mauvaise réduite à l'impuissance.

Ils passèrent ainsi tout un hiver terrés dans leur trou, vivant de menues rapines et de mendicité, se chauffant autour d'un feu qu'alimentait une provision de fagots faite l'été précédent par le vieux Badet. Un matin, un chemineau que Pierre fêta comme un vieil ami passa par l'Hôtel de la Misère ; il y resta trois jours. Quand il s'en alla, il remit à Pierre de l'argent provenant sans doute de quelque expédition faite autrefois en commun. Dès lors, Pierre eut de la viande, du tabac et de l'eau-de-vie ; il fumait et buvait au coin du feu, tandis que Jules feignait de ne pas voir, de ne pas entendre, de

ne pas sentir. Et ce dut être pour lui une souffrance aiguë et violente, sans cesse renouvelée, s'attaquant à son être physique autant qu'à son être pensant, une de ces souffrances qui vous jettent hors de vous par grandes secousses et font rêver d'extermination.

Le mendiant Bazouk venait les voir quelquefois et se chauffer à leur feu. Vous connaissez Bazouk ; vos pères l'ont connu et peut-être vos grands-pères aussi ; il était vieux comme les pierres des chemins. Pour moi, qui touche à la cinquantaine, je me rappelle l'avoir vu dès ma petite enfance avec sa même barbe blanche, sa poitrine large, marmottant d'une voix de basse profonde la même prière au seuil des portes : « Petite pâtenôte blanche que Dieu fit, que Dieu mit en paradis... Vous n'avez pas vu le bon Dieu, si est ? Il est dans l'arbre de la croix, les pieds pendants, les mains clouants, un petit chapeau d'épine sur la tête. Qui la dira trois fois au soir, trois fois au matin, gagnera le Paradis à la fin. »

Bazouk a mené une existence plantureuse de mendiant ; on lui donnait beaucoup parce qu'on le craignait, vu qu'il jetait des sorts et savait

les mots qu'il faut dire pour guérir les éparvins et le muguet, sécher les abcès au trayon et délivrer les bergeries du piétin. Bazouk mangeait fort et buvait peu ; il ne riait jamais ; il disait des choses graves avec des phrases de curé. Il attendait sans crainte, par l'effet de sa prière salubre, récitée non pas trois fois le matin et trois fois le soir, mais trois cents fois tous les jours — que le moment vînt où il s'en irait tout droit en paradis, en quittant la terre qui lui fut bonne et les hommes qui lui furent secourables.

Quand il venait à l'Hôtel de la Misère, il prêchait « au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit » la concorde aux deux frères, — ce qui faisait pouffer de rire l'aîné et rendait plus pernicieuse et plus maligne la gangrène de la haine du cadet.

Le printemps vint, l'été passa. Jules et Pierre recommencèrent à courir la campagne, maraudant dans les bois et les champs cultivés au lieu de marauder dans les fermes. Et ce fut un grand soulagement pour Jules de ne plus sentir l'autre à ses côtés, lui soufflant dans le nez la fumée de sa pipe. Pourtant le soir ils se retrouvaient et souvent Pierre, qui, du temps où il

était chemineau, avait appris à se procurer de l'argent, rentrait ivre et gris, chantant à pleine voix une partie de la nuit en se retournant sur sa paille ; quand cela arrivait, Jules avait l'envie de s'échapper, d'aller s'étendre dehors sous les étoiles ; il y eut été bien, il eut dormi d'un sommeil tranquille et réconfortant, loin de cet ivrogne qu'il exécrait avec une force et une âpreté tous les jours nouvelles, avec une fureur sans cesse accrue. Mais, quittant la place, il aurait eu l'air de renoncer à ses droits, à sa moitié, de se laisser mettre à la porte... Alors, il s'allongeait mieux dans son lit, roulé dans sa couverture, obstiné, muet et fiévreux, les yeux ouverts, les dents serrées, voulant jouir de sa part.

Un soir de la fin d'automne — il y avait donc un an que la haine, cette haine folle, aveuglante, que j'ai essayé de vous faire comprendre, une haine grondante comme un coup de tonnerre qui ne discontinuerait pas, s'était exaspérée chez Jules, dans sa chair, dans son sang, dans ses muscles, dans ses os — Pierre rentra trempé par une averse, si pochard qu'il se laissa tomber sur sa paille et ronfla jus-

qu'au lendemain, avec des rauquements dans la gorge et des plaintes d'enfant malade. Au matin, il ne put se lever; il se mit à tousser effroyablement. Il eut l'idée, plusieurs fois, à cause de l'inquiétude croissante dont ce mal soudain l'emplissait, de faire quérir un médecin; mais il aurait fallu qu'il s'adressât à Jules, qu'il implorât le secours du cadet; ça, jamais; plutôt crever! Jules, sans avoir l'air de le savoir là, râlant et crachant, tournait dans la chambre et se frottait les mains d'aise. Et ce fut lui qui chanta — pour la première fois, depuis un an. Dévoré d'une soif ardente, Pierre se leva, vers le soir, puisa dans le pot à eau et se recoucha plus fiévreux, la tête brûlante, la bouche sèche. Et il trouva la force de ricaner, de chantonner, lui aussi, pour bien montrer à l'autre qu'il se moquait de lui, qu'il ne céderait pas. Puis, le mal augmentant, un feu terrible lui incendiant la poitrine, il se prit à souhaiter que le hasard amenât Bazouk, « au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit », pour que le médecin fût enfin prévenu. Jules s'était mis au lit et, au milieu des ténèbres de la nuit, il écouta le malade haleter, tousser, rejeter ses draps et

parler avec une volubilité affolante dans le délire commençant. Pierre criait, annonçait qu'il avait pris un lièvre rouge; puis, tout à coup, il pleurait comme un enfant, suppliait les gendarmes, commandait des verres au cabaret, se plaignait de la pluie qui transperce et du soleil qui calcine. A mesure que s'avança la nuit, le délire augmenta : ce furent des cris de bête qu'on égorge, des hurlements prolongés qui firent trembler la bicoque et que des passants attardés entendirent de la route, par de là le pré.

Jules, décidé de plus en plus à ne pas bouger, s'était assoupi à moitié, les poings sur les oreilles pour tâcher de ne plus entendre; il s'éveilla plein de terreur en voyant son frère debout, en chemise. Pierre parcourait la chambre en haletant; il renversa les chaises, culbuta la table, causa avec un être invisible, raconta devant la cheminée une histoire attendrissante qui lui était coutumière pour implorer la charité des passants, se mit à pleurer affreusement, puis se réfugia dans un coin en demandant grâce au garde-chasse dont il voyait le fusil le coucher en joue. Enfin, il eut le geste d'abattre quelqu'un d'un coup de couteau, cria qu'il était mort

et, d'un bond de fauve, sauta sur sa paille, se blottit sous ses draps comme un homme blessé. Brusquement, le vacarme tomba au silence, un long, un très pesant, un infini silence, un silence plein d'épouvante. Le jour vint. Jules n'avait pas bougé, mais le froid de la peur lui était entré sous la peau, hérissant ses poils. Il se leva, s'habilla sans regarder le lit, ouvrit l'armoire et se tailla une miche. Il ne put manger. Enfin, n'y tenant plus, il marcha vers le lit, sûr de ce qu'il allait y trouver. Ses dents claquaient : il étendit la main, il toucha de la chair glacée, de la chair morte et il flagéola sur ses jambes !

Mais dans son bouleversement, une idée dominait : c'est que l'être abominé, celui qui détenait la moitié et dont l'existence avait gâté sa vie, le frère mauvais et gênant était mort ! Une joie profonde montait du fond de lui : le débarras si souvent rêvé était arrivé, bien avant le terme qu'on pouvait raisonnablement espérer : il reprenait possession de sa demeure ; il était, sans partage, le maître de son bien !

Il alla au village et ramena le médecin, qui constata rapidement le décès et donna le permis

d'inhumer.

L'enterrement eut lieu le lendemain. Le curé, le mendiant Bazouk, grave et fort, les deux vieilles femmes qui avaient suivi déjà le corps du vieux Badet accompagnaient le cercueil. Jules resta dans la bicoque, élargissant les coudes et se vautrant sur les paillasses pour mieux jouir de la maison reconquise.

Après la cérémonie, Bazouk passa par l'Hôtel de la Misère ; il prononça des paroles graves qui descendaient, comme un prêche d'une chaire, le long de sa belle barbe de patriarche. Au nom du Père, du Fils, du Saint-Esprit, il sermona le cadet, qui n'avait pas assisté aux obsèques. A quoi Jules répondit simplement que son frère était une fripouille et qu'il était profondément heureux d'être débarrassé de lui.

Jules passa la meilleure journée qu'il eut passée depuis longtemps : il fuma le restant de tabac de Pierre, dormit un peu et soupa tranquillement, avec un appétit de bête satisfaite et bien portante.

Or, comme il finissait de souper — la nuit était tout à fait tombée — il fut réveillé par le bruit d'un bâton heurtant au seuil. Il ne reconnut

pas la voix qui l'interpellait de l'autre côté de la porte ; il ouvrit tout de même et fut stupéfait de voir entrer Bazouk. Le vieux mendiant parvenait à peine à parler : lui toujours si calme, bénisseur et sûr de son geste, tremblait affreusement ; son visage était décomposé par la peur. Il fallut un bon moment à Jules pour comprendre ce qu'il balbutiait ; mais, quand il eut compris, il fut aussi épouvanté que lui ! Bazouk disait ceci : « Il était allé réciter une prière sur la fosse de Pierre et il avait entendu Pierre remuer dans la terre, gémir et pleurer ! »

Alors, comme Jules, sans rien dire, regardait Bazouk avec des yeux agrandis par l'épouvante, celui-ci l'entraîna vers le cimetière, dans la nuit noire. Ils pouvaient à peine marcher ; leurs jambes se refusaient à les porter. A mesure qu'ils approchaient, ils avaient plus de peine à faire des pas, et l'on eût dit deux hommes ivres, se soutenant l'un l'autre dans leur démarche incertaine. Ils cherchaient à tâtons dans les ténèbres l'endroit où la fosse avait été creusée, et quand ils l'eurent trouvée, ils s'agenouillèrent, collèrent leur oreille contre le sol : la terreur, l'effroyable terreur, qui décompose l'âme et le

corps, les saisit. C'était vrai : Pierre remuait dans le sol ; par trois fois ils entendirent un râle horrible et ce râle les secouait, les crispait d'épouvante, retentissait aussi profondément en eux que s'il était né de leur propre chair.

A la troisième fois qu'ils entendirent le râle, Bazouk se releva, s'affermissant tout à coup sur ses jambes. Il dit : « Il faudrait une bêche... courons ! » Jules, hébété, répétait :

« Une bêche, une bêche, il faudrait une bêche ! »

Et savez-vous ce qui arriva ? Ceci : quand Bazouk eut pénétré dans la bicoque pour prendre la bêche, Jules, d'un coup furieux, ferma la porte sur le mendiant et, resté dehors, l'empêcha de ressortir.

Pendant des heures, au milieu des ténèbres, la voix de Bazouk jeta à travers les murailles, dans le bruit de la pluie qui cinglait et du vent qui hurlait, des prières, des menaces, des malédictions. Jules, raidi dans sa haine, plus forte que son épouvante, refusa d'entendre, ne bougea pas, ne parla pas. Il avait barricadé la fenêtre en plaçant en travers des volets une traverse solide — et vainement Bazouk, muré là-dedans

comme Pierre l'était dans sa fosse, essaya de faire céder fenêtre ou porte, frappant de ses poings, de sa bêche et de ses épaules, de sa tête, de tout son corps meurtri.

Quand, le matin, des paysans le délivrèrent, il courut sans mot dire au cimetière, suivi par eux. Jules, les yeux fous, était assis sur la fosse et chantait : on l'écarta ; il fut conduit dans un asile ; il y est encore.

Le cercueil fut déterré ; on trouva le corps de Pierre convulsé, tordu dans la mort terriblement, les ongles et le front gluants d'un sang encore frais. Et tout le pays fut secoué d'horreur.

On ne comprit pas au juste ce qu'il s'était passé : Bazouk refusait de parler, comme si la terreur sacrée de cet exécrationnel forfait eût épouvané son verbe et paralysé sa langue. Et le mystère ne serait pas éclairci, si Bazouk, dont cette nuit hâta la fin, ne m'avait raconté la vérité à son lit de mort ».

Le docteur ajouta : « Il se fait tard ; allons nous coucher ; tâchez de ne pas faire de mauvais rêves. Vous en savez maintenant autant que moi sur celui qui a entendu son frère remuer dans la terre et qui ne l'a pas secouru ».

Les « Quat' Blancs ».

A Edmond Patris.

Ils étaient nés dans une ferme que vous rencontrerez, en suivant le Hoyoux, à une lieue en amont du château de Modave. C'est une vieille terre que le propriétaire, César Gasparin, exploite lui-même avec ses trois fils, de robustes gailards qui ont, au travail, belle allure, et, le dimanche, fière mine, quand, à la sortie de l'église, ils regardent, le dos arrondi sous le sarreau, une rose à la bouche, défilér le troupeau des ouailles que vient de prêcher le curé.

Gasparin s'est fait une spécialité de l'élève des chevaux ; les « quat' blancs », nés dans sa ferme, étaient considérés dans le pays.

Pendant deux étés, les « quat' blancs » con-

nurent, dans le pré entouré de haies folles où ils s'emplissaient d'herbe tendre, la plénitude du bonheur de vivre; ils goûtaient ces joies avec la certitude que « ça durerait toujours ». Ils durent penser, à cette époque, que les chevaux sont faits pour toujours galoper sur des gazons, pour toujours faire des parties de barres dans le quadrilatère des clôtures, pour toujours s'ébrouer au soleil, tandis que la main de l'Homme bienveillant emplit l'abreuvoir d'eau fraîche, les râteliers de foin parfumé et les mangeoires d'avoine rousse.

Les « quat' blancs » ignoraient la Vie. Ils avaient acquis, dans leur insouciance, un caractère enjoué et farceur. Ils s'intéressaient aux blagues des trois fils et du père Gasparin — un quatuor dont la jovialité était — et est encore — la fable des riverains du Hoyoux.

*
* *

Or, un matin qu'il faisait un temps grigneux — symbolique de l'imminente et invisible catastrophe — les « quat' blancs », en ligne, regardaient, leurs quatre grosses têtes appuyées sur le

fil de fer de la clôture, la porte de la ferme d'où allait leur venir la pitance. Unis dans leur fraternelle attente, ils se frottaient l'un à l'autre avec placidité, quand la porte s'ouvrit : seulement, au lieu du palefrenier, ils virent sortir le fermier lui-même, accompagné d'un monsieur laid, gros et roux, qui les tâta de ses pattes lourdes, les toisa, les mesura, les fit galoper et trotter à coups de fouet et, finalement, les emmena vers des destinations inconnues, par la route détrempeée de pluie — cette route dont, jusqu'alors, ils avaient cru, les pauvres, qu'elle s'arrêtait à l'entrée du village...

Le lendemain, amenés à Bruxelles, ils pénétraient de compagnie dans une écurie sordide, où ils contemplaient, inquiets et effarés, d'autres chevaux si maigres, si efflanqués, si finis, qu'ils se demandaient quel tortionnaire avait bien pu les réduire ainsi.

Le sort des « quat' blancs » était réglé. Ils formèrent, dès ce jour, un des attelages de la Compagnie du tramway Gare Rogier-Bourse.

*
* *
*

La cavalerie de cette ligne, difficile à exploi-

ter à cause des accidents du terrain — on appelait le parcours : le calvaire des chevaux — eut, à Bruxelles, son heure de célébrité. Jamais haridelles plus lamentables ne furent collectionnées : Quand, après la dissolution de la Société créatrice, un autre groupe reprit l'affaire, il envoya la moitié des chevaux à l'équarisseur...

N'allez pas croire que les « quat' blancs » furent parmi la moitié équarissable.

Ne vous les représentez pas comme de malheureuses bêtes efflanquées et maigres à faire peur, non : au milieu de tous ces monstres aux ventres construits sur cerceaux, les « quat' blancs » n'ont jamais cessé d'être gras, luisants et satisfaits. Il y avait certainement entre eux une sorte de franc-maçonnerie ; sans doute l'un d'eux avait découvert ce moyen d'ouvrir, la nuit, le coffre à avoine et de se régaler, avec ses trois copains, en silence, pendant que les malheureux confrères et consœurs ronflaient le ventre vide.

Une seule chose égalait leur roublardise : c'était leur paresse crasse. Ces fricoteurs s'étaient durcis au fouet : sous leur cuirasse de graisse, ils ne le sentaient presque plus. Aux montées, le cocher avait beau s'exaspérer, les cingler d'une

« clache » vengeresse, les toucher de la mèche aux endroits qu'il croyait sensibles, les « quat' blancs » n'en tiraient pas un coup de plus. Quelquefois, l'un des blancs, de flèche, trouvant qu'on commençait à lui manquer d'egards, secouait la tête avec douceur et s'arrêtait : c'était un signal : les trois autres camarades s'immobilisaient sur-le-champ, regardant d'un œil tranquille le désespoir du postillon et du cocher.

Les « quat' blancs » ne manquaient jamais d'exécuter ce « numéro », connu sur la ligne sous le nom de « numéro de la Slaptitude », quand ils voyaient passer sur le trottoir un vieux monsieur qu'ils connaissaient fort bien, un membre de la Société protectrice des animaux. Ils savaient qu'ils pouvaient compter sur lui, que c'était un défenseur-né, un empêcheur de les fouetter en rond. Ces fois-là, ça devenait épique : leur façon de contempler le cocher était farce : ils rigolaient avec une douceur rosse. Ils avaient l'air de dire au conducteur :

— Allons donc ! clache un peu, pour voir si on va te coller un amour de procès-verbal !

La Compagnie dut prier le vieux monsieur de s'abstenir de circuler le long de la ligne.

Il y avait une sorte de contrat tacite entre les « quat' blancs » et les clients de la Compagnie. Quand un voyageur pressé, après avoir couru pendant quelque cent mètres pour rattraper le tram, s'apercevait, une fois installé dans la voiture, qu'elle était remorquée par les « quat' blancs », ce voyageur payait sa place, s'excusait poliment, descendait, prenait ses jambes et marchait avec, laissant bien vite les « quat' blancs » derrière lui.

Les habitués du tramway avaient fini par prendre en vive affection les quatre fricoteurs. Ils étaient avec eux contre l'autorité ; ils les défendaient contre les cochers ; ils rigolaient en dessous quand les « quat' blancs » s'entendaient pour jouer un bon tour : par exemple quand, sur une descente, ils refusaient d'arrêter, malgré les appels de timbre éplorés qu'à la requête d'une grosse dame courroucée, le receveur faisait entendre : plus souvent qu'ils allaient s'écorcher le cou et se laisser traîner sur le ventre, pour descendre une chipie en face du n° 17 ; est-ce qu'ils descendaient au 17, eux, les « quat' blancs » ? Et ils allaient d'un trait jusqu'à l'arrêt réglementaire, en secouant leurs

grosses têtes, avec cet air des gens qui ne veulent pas savoir.

Sales au point que, parfois, ils trompaient le voyageur, qui croyait que la Compagnie s'était enrichie de quatre nouveaux noirs, ils avaient du flair pour trouver des rogatons dans les bacs-à-ordures, quand ils étaient au stationnement. Ils attrapaient des desserts de croûtes de melons, des hors-d'œuvre, panachés céleri et ananas, toutes sortes de mets rares et bizarres, dont la seule nomenclature devait, le soir, à la veillée de l'écurie, mettre l'eau à la bouche à leurs compagnons de harnais, si souvent à jeun.

Ce sont les « quat' blancs » qui sont entrés trois fois au *Jeune Grenadier*, un petit cabaret de la rue des Sables. Chaque fois, leur façon de s'introduire à travers la fenêtre, voiture au cul, a fait une sensation profonde dans l'établissement, la devanture s'écroulant tout entière sous le coup de bélier du timon, dans un grand fracas de briques arrachées, de verres en miettes et de chaises en débris.

C'était leur suprême ressource quand, décidément, ils étaient dégoûtés du travail : ils se concertaient, la veille au soir, en revenant à l'écurie,

arrêtaient leur plan, étudiaient leur coup. Et le lendemain, avec l'air de rien, ils attaquaient gaillardement la montée — au grand étonnement du cocher sans méfiance. Arrivés à la hauteur du *Jeune Grenadier*, v'lan ! crochet brusque, exécuté avec ensemble. En moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire, les « quat' blancs » étaient installés dans le cabaret, culbutant dès l'entrée, se vautrant avec délices sur les dalles : il fallait les supplier pendant des heures pour qu'ils se décidassent à se relever.

*
* *

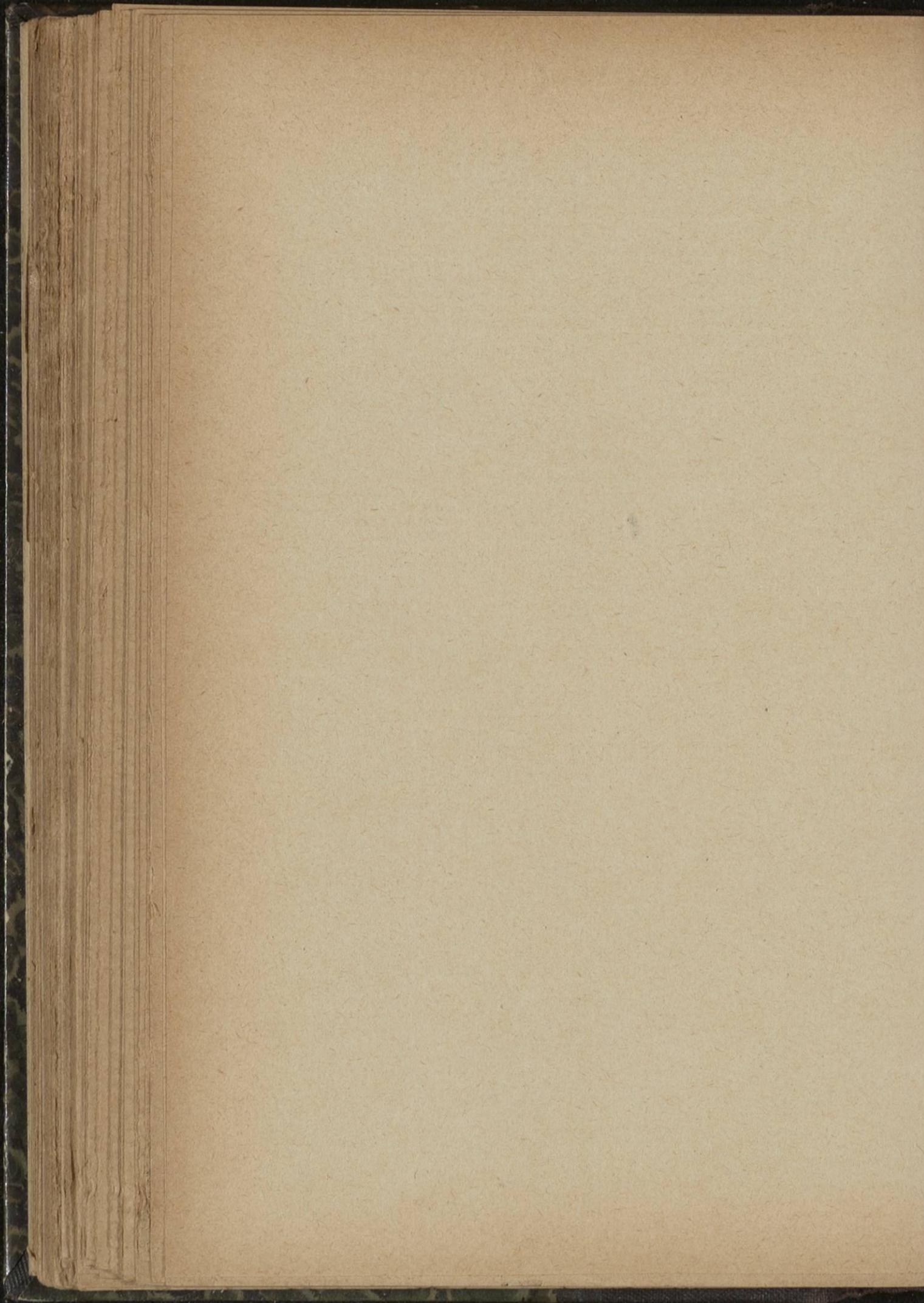
Le départ des « quat' blancs » a laissé un grand vide à la Compagnie ; ces quatre figures bien condruziennes, devenues des physionomies bien bruxelloises, c'est une drôlerie qui s'en est allée, c'est une légende qui a vécu.

Que sont-ils devenus ? Les a-t-on séparés ? C'était assurément le plus grand mal qui pût leur arriver.

Disons-nous qu'il n'en a rien été — et que le dieu des bucéphales a réservé une heureuse vieillesse à ces quatre sympathiques rossards, qui

étaient parvenus à s'arranger, dans cette géhenne chevaline, une existence sortable et même drôle, rien que par l'exploitation rationnelle des trésors de bonne humeur et d'ingéniosité que recélaient leurs belles âmes goguenardes.





L'inutile tendresse.

Au docteur A. Puttemans.

C'est à Biesves-en-Condroz qu'Adrien rencontra cette étrange jeune fille. Elle se nommait Louise-Anne Médéric. Elle avait vingt-deux ans. Orpheline, elle habitait, depuis quinze ans, le village, avec une parente âgée, instruite et distinguée qui l'avait élevée et éduquée. On connaissait peu ou pas l'histoire de ces deux femmes, venues ensemble dans le pays, de Liège disaient les uns, de Paris, disaient les autres. Des fables avaient circulé; la folle du logis se donnait d'autant plus libre cours que Louise-Anne et sa tante vivaient à l'abri des voisins, non point en recluses, mais en femmes qui trouvent plus de charme à s'isoler qu'à entretenir les relations que

l'on peut trouver dans un village comme Biesves, perdu dans un pays agricole. Elles ne marquaient cependant ni fierté ni dédain ; elles visitaient les malades, secouraient les pauvres gens, obligeaient volontiers tout le monde, en faisant seulement comprendre qu'il leur était agréable qu'on ne s'occupât point d'elles et qu'on leur permît d'arranger à leur guise, dans leur grande maison de pierre, près de l'église, le tête-à-tête de leur vie paisible et comme emmitouflée. On avait pour elles, à cause de cela, de la sympathie et il s'y ajoutait, parce qu'on les disait riches, la déférence que crée l'argent.

Louise-Anne était blonde, grande et pâle.

Elle était très belle, d'une beauté rare et troublante, que poétisait et affinait on ne savait quel secret chagrin, résigné et pudique. On ne pouvait l'approcher sans avoir, tout de suite, conscience de cela, et sans être requis tendrement, par la douceur mélancolique et frêle, le charme énigmatique, captivant, qu'elle dégageait. Peut-être avez-vous déjà observé cette souffrance légère, incertaine, muette, contractée et vaguement souriante chez certaines jeunes femmes blessées par la vie : l'ombre d'un mystère pal-

pite sans bruit autour d'elles, comme de l'air remué par une feuille d'éventail.

On respecte malgré soi l'inconnu de ces âmes qu'on devine peureuses et supérieures ; on voudrait les secourir avec des précautions infinies, les toucher de mots tendres — des mots de sœur, réconfortants et doux.

La première fois qu'Adrien vit Louise-Anne Médéric, ce fut dans la maison de son oncle Richard, un vieux brave homme, né rentier à Biesves, marié à Biesves avec une femme de Biesves et comptant mourir à Biesves sans avoir touché au capital dont les intérêts l'avaient fait vivre.

L'oncle et la tante Richard adoraient leur neveu Adrien ; chaque automne, il venait passer quelques jours auprès d'eux, s'y reposant avec délices de la fièvre de la ville. Biesves offre d'ailleurs des promenades charmantes, enfouies dans la verdure des collines ; l'Alvère, le ruisseau qui court en cascates de Berzennes à Hauchamps, le traverse sur de capricieux méandres, étalés çà et là en mares peu profondes où les bestiaux viennent s'abreuver à des heures régulières.

Cette année-là, Adrien amenait avec lui un ami d'enfance, Paul Vérin, certain que les Richard accueilleraient comme un autre neveu cet étranger arrivé sans invitation...

Ils débarquèrent un matin à la gare de Vignées et la malle-poste les conduisit à Biesves. Du haut de la côte, ils aperçurent le toit d'ardoises de la maison Richard luisant au soleil comme un miroir d'acier et que l'ombre de peupliers, hauts comme des tours, contournait capricieusement. Adrien, pour surprendre ses deux parents, pénétra par la claire-voie du jardin, traversa le potager derrière la maison. Mais le hasard voulut, pour contrarier ses projets, que la vieille servante, Nanine, assise auprès d'un fourneau dans sa cuisine, fût occupée à ce moment à pelurer des pommes de terre.

Dès qu'elle aperçut les jeunes gens, Adrien eut beau lui faire des signes d'intelligence, elle se mit à crier d'une voix si joyeuse et si haute que la tante l'entendit, devina les choses et sortit tout de suite de la salle à manger. Elle arriva à temps encore pour voir Nanine embrasser à pleins bras Adrien souriant. Chaque fois qu'il arrivait, elle l'étreignait ainsi ; cette familiarité

qu'on lui permettait vis-à-vis du « Monsieur » que tout petit elle avait fait sauter sur ses genoux était un de ses grands bonheurs de vieille femme. Adrien présenta son ami à sa tante, qui battit des mains et faillit l'embrasser aussi, dans son désir de le mettre à l'aise et de lui témoigner sa cordialité. Et l'on passa dans la salle à manger, que l'oncle, tenant compagnie à deux dames en visite, n'avait pas quittée par déférence, bien qu'il eût reconnu la voix de son neveu. Ce fut la tante qui fit les présentations.

— Mon neveu Adrien, Monsieur... comment encore?... Paul Vérin, c'est ça, son ami, qui veut bien venir voir de simples gens comme nous ; — Mesdames Médéric, nos voisines, que tu dois connaître, Adrien ?

Non, Adrien ne les connaissait pas.

Ce n'était, certes, pas la première fois qu'il entendait leur nom ; mais jamais, il en était sûr, il n'avait vu Louise-Anne Médéric : il ne l'aurait pas oubliée.

Les deux femmes lui tendirent la main, à la mode de la campagne, et la conversation se noua sans une gêne, d'une banalité facile et coulante. Les yeux de Louise-Anne s'étaient attachés une

minute sur les deux arrivants, avec tranquillité, et ne témoignaient plus maintenant qu'une curiosité distraite et polie.

Ce qui frappa surtout Adrien, ce fut, à cette première rencontre, la voix extraordinairement musicale, un peu traînante, de Louise-Anne. Cette voix avait un indéfinissable accent; elle était prenante jusqu'aux larmes. Elle découpait les mots, mais laissait choir la fin des phrases en une inflexion basse dont les vibrations affaiblies semblaient se prolonger intérieurement. Quelque chose d'inquiet, cette même tristesse contractée, intime, obstinément attentive à ne pas se trahir, dissimulée, qu'on surprenait dans le regard dès qu'il s'abandonnait, traînait dans les modulations de cette voix souffrante et « blessée ».

Longtemps après le départ de Louise-Anne, Adrien l'entendait encore chanter à ses oreilles, cette voix; il la voyait, d'une teinte adoucie de soie fanée, gardant, loin des grands jours éclatants, une couleur précieuse, des reflets apaisés, harmonisés avec les cheveux d'or pâle. La sensation était trop subtile, assurément, pour que l'entourage habituel de Louise-Anne la perçut.

Dès que ces dames eurent pris congé, Adrien questionna son oncle. Pourquoi cette jeune fille si jolie n'était-elle pas mariée?

— Elle n'est pas mariée, déclara bonnement Richard, parce que, vois-tu, Adrien, il n'y a plus d'épouseux dans le pays. Nous n'en avons jamais connu un seul qui ait osé approcher Louise-Anne. Tout a bien changé depuis l'époque où j'ai épousé ta tante! Sacrebleu, il y a quarante ans, toute la jeunesse du pays se serait empressée à cinq lieues à la ronde pour un morceau de roi comme Louise-Anne Médéric.

Adrien, en songeant que Louise-Anne eût pu appartenir à quelque représentant de cette jeunesse du pays, qu'il connaissait bien, éprouva la sensation que subirait un antiquaire en voyant un chaudronnier manier entre ses doigts gourds un inestimable émail.

— Non, non, dit la tante Rose, ce n'est pas ça. Les « jeunesses » d'aujourd'hui valent bien celles de notre temps; c'est toujours des jeunesses. Les vraies raisons, c'est que Louise-Anne ne voit personne, qu'elle passe sa vie à aller du jardin au salon et du salon au jardin. Je parierais bien qu'Adrien l'avait à peine vue les

autres années.

— Tais-toi donc, dit l'oncle, entêté ; elle n'est pas si casanière que ça ! Est-ce que, par exemple, elle ne va pas deux fois par semaine chez les Deschamps ?

— Qui ça, les Deschamps ? interrogea Adrien.

— Ah ! c'est vrai, tu ne sais pas : c'est le nouveau receveur des contributions, un bien brave homme, qui est installé ici depuis trois mois. Tu le verras et tu verras ses filles, jolies comme des cœurs.

— C'est donc peuplé de jolies filles, Biesves ? dit Paut Vérin.

— Ma foi, dit Adrien, je suis aussi étonné que toi.

— Et une famille gaie, je t'assure ! cria tante Rose. Nous y sommes allés « à la soirée » dernièrement, Richard et moi. Il y avait des jeunes gens de Bruxelles. Maria ! on en a mené, un train ! On a joué aux charades, à pigeon-vole, est-ce que je sais, moi, toutes leurs inventions, des jeux du démon où tout le monde s'embrasse !

— Même qu'un des jeunes gens, un avocat de Huy, a embrassé ta tante ! cria Richard en tapant sur ses cuisses. Oui, Monsieur, et elle s'est

laissée faire, aussi vrai que je suis ici !

— Je te conseille de parler, dit tante Rose, rougissante sous son bonnet et aussi mal à l'aise que si l'on avait étalé devant ces jeunes gens des faiblesses inavouables, toi qui as embrassé Lucile et Louise-Anne !

— Ah ! Louise-Anne en était ! dit Adrien.

— Ecoutez donc, Monsieur Richard, dit Paul sérieusement, il faudra nous faire inviter dans cette maison-là.

Richard ouvrit des yeux farces que la joie dilatait ; il leva le doigt au plafond et, de l'air d'un homme qui vient d'en découvrir « une bien bonne » :

— Ah ! les polissons ! c'est pour embrasser les filles à Deschamps !

Et la tante Rose, amusée, se mit à rire « à ne pas s'en ravoir », renversée sur le dossier de sa chaise, prête à crier au scandale.

Les jeunes gens s'égayèrent de cette malice simplette des deux vieux et firent chorus pour leur plaire. Au fond, cette bonne humeur cordiale leur faisait plaisir ; depuis leur arrivée, ils trouvaient à tout ce qui les entourait un tel air de santé fruste et de bonne franchise, qu'ils

en ressentaient un bien-être — et ils étaient prêts à rire, eux aussi, pour rien, pour rire.

Vers le soir, Adrien et Paul firent leur première promenade. Ils poussèrent jusqu'à Véhaines, à travers les bois de Callenges, qui couvrent une large côte sur un espace de deux lieues.

Le crépuscule évaporait l'odeur pénétrante que les arbres et la terre, couverte de mousse humide et molle, exhale à la tombée du jour, l'odeur forte de la Nature même se préparant au sommeil. Le soleil crépusculaire enfilait de biais la route qui coupe le bois, allongéait sous les pas des deux jeunes gens leurs ombres démesurées qui allaient se perdre obliquement sous les basses branches et dans les taillis. Ils cheminaient, les mains dans les poches, les narines dilatées, humant l'air du soir qui leur entrait dans la poitrine avec la fraîcheur et le parfum des frondaisons.

Du haut de la côte, ils aperçurent Véhaines, où des brumes légères fumaient déjà, puis ils se retournèrent et virent Biesves à leurs pieds dans une buée grise plus épaissie à cause des eaux de l'Alvère.

— Ça, c'est *mon* bois, expliquait Adrien, le

bras tendu, montrant au midi les moutonnements des cimes lointaines : c'est Morémont ; et, derrière le bois, c'est mon village, celui où j'ai poussé, où j'ai appris à aimer les gens et les choses de par ici.

Tout jeune, il avait dû quitter le pays natal ; il était allé à la ville et s'était créé, dans les affaires, une position modeste mais sûre qui lui permettait de s'intéresser en amateur intelligent aux arts et aux lettres. Maître de sa vie à vingt-cinq ans, d'esprit clair et probe, d'une nature très réceptive que le milieu avait affinée, il avait une imagination qu'il se plaisait parfois à laisser vagabonder par les chemins de l'Aventure. Au total, un de ces hommes heureux d'être nés, riches de santé, aimant la vie pour elle-même, plus peut-être pour les surprises qu'elle apporte que pour l'expérience qu'elle donne ; il savait le plus souvent, c'est-à-dire lorsque des influences anormales ne s'exerçaient pas sur lui, faire la part équitable à l'action et au rêve.

Cette faculté de s'émouvoir vite et fort le différenciait de Paul, dont la rectitude et le bon sens originels gouvernaient l'existence. L'un, prêt à se satisfaire d'un sort borné, désirait par

dessus tout la quiétude et le calme, qu'il estimait être le but de l'existence ; l'autre n'était pas loin de croire que les agitations, même douloureuses, au cœur et de l'esprit, qui activent les fonctions de l'être moral, font le vrai prix et constituent la véritable noblesse de la vie.

Quand ils arrivèrent à Véhaines, la nuit tombait. La lune, auréolée, montant dans un ciel pur, leur montra le chemin du retour. Ils s'en revinrent comme ils étaient venus, par les bois, goûtant le charme de la nuit close.

Au haut de la colline qui domine Biesves, ils s'arrêtèrent, s'assirent dans l'herbe malgré la rosée et fumèrent des pipes silencieusement. Adrien regardait le toit d'ardoises de la maison des dames Médéric renvoyer les bleus rayons et songeait à cette jeune fille si belle, si simple et si triste ; elle lui faisait un peu peur.

Il rêva longuement et confusément, regardant monter dans le ciel la fumée de sa pipe, rousse dans la lumière lunaire.

— Elle a dû être divinement belle à seize ans, finit-il par laisser échapper, comme se parlant à lui-même.

— Qui ça ? demanda Paul.

— Je pensais à Louise-Anne, répondit-il, surpris d'avoir parlé tout haut.

— Ah ! fit Paul, tu pensais à elle : j'en étais sûr.

II

— Vous ne savez pas, receveur, que mes deux gaillards voudraient être invités chez vous à seule fin d'embrasser vos demoiselles ? dit le lendemain Richard au père Deschamps.

— Embrasser mes filles ? dit Deschamps en riant rondement ; ma foi, quand je suis présent je permets ça. Eh bien ! qu'ils viennent vos gaillards, ils seront les bienvenus.

— Ce soir ?

— Ah non, pas ce soir ; si vous croyez que ma femme les recevrait quand il n'y a pas de tarte !... Laissez-lui le temps d'en faire. Venez demain tous ensemble ; j'inviterai les dames Médéric.

— Entendu, receveur, vous êtes un homme ! Faut pas qu'ils aillent regretter la ville, hein, mes citadins !

Donc, pour le lendemain soir, Paul et Adrien

furent invités « à aller à la soirée » chez les Deschamps.

Un autochtone, ce père Deschamps. Un bonhomme tout rond, d'une intelligence moyenne, entré dans les contributions à seize ans, condamné à ne jamais occuper que de petites recettes, et, du reste, aimant trop le pays où il était né, qu'il habitait depuis toujours (auparavant il avait été receveur à Méailles et à Trahut, deux bourgs voisins) pour demander à changer de résidence. Il possédait une petite fortune personnelle qui, jointe à la dot de sa femme, lui avait permis d'élever dans une certaine aisance ses enfants : Lucie, Marthe et Antoinette, trois filles avisées et bien vivantes, qui ne donnaient leur part de gaieté à personne.

Ces campagnardes, pour employer une expression du village, avaient été élevées « à la demoiselle » ; elles savaient traire les vaches, au besoin, confectionner des robes, soigner le potager et jouer du piano.

Ce jour-là, Lucie et Marthe s'étaient mises de bonne heure à faire la pâte pour les tartes blanches. Les cheveux enfermés dans une ser-

viette, les bras nus jusqu'au coude, sentant bon la santé et le travail, elles avaient pétri activement la farine, cassé les œufs, enfourné les « dorées ». Puis Antoinette et Lucie avaient répété leur « quatre mains » sur des motifs de *Don Pasquale* et de *L'Etoile du Nord*, tandis que Marthe, en cuisinant le dîner, vocalisait à perdre haleine, pour se faire la voix.

Paul et Adrien, qu'elles avaient vus passer deux ou trois fois sur la route, firent le fond inépuisable de leurs conversations.

Dès six heures, elles disparurent dans leur chambre commune et la mère eut beau les appeler, pas une ne bougea : ces demoiselles s'attifaient pour la soirée. Marthe cassa son aiguïère, et Antoinette, la cadette, fit à sa meilleure robe un accroc que les deux autres raccommodèrent pendant que, saisie, elle pleurait à chaudes larmes.

A huit heures, les invités furent signalés par Lucie qui, par dessus la haie, les aperçut sortant de la maison Richard.

Cette fois, la mère n'eut plus besoin de les appeler. En un clin d'œil les trois jeunes filles se trouvèrent au poste. Elles étaient charmantes

dans leurs robes coquettes : Marthe en bleu, Antoinette en beige, Lucie, l'aînée, en satin noir.

Le père, le gilet ouvert sur son ventre bedonnant, fumait sa pipe. Il se trouva sur le pas de la porte comme Paul et Adrien arrivaient :

— Entrez, on vous attend ! Monsieur le neveu, votre ami est le bienvenu. Vous êtes chez vous.

Puis, les présentations faites, voulant les mettre bien à leur aise :

— Si vous voulez ôter vos vestes... il fait bien chaud. Vous voyez, moi je ne me gêne pas.

Les jeunes gens souriaient.

Tout de suite, Antoinette, à qui la langue démangeait à la suite de son chagrin, raconta à Paul l'histoire de l'accroc à sa robe.

— Un accroc comme ça... tenez ! Heureusement Lucie a une manière de vous arranger ça. Maman ne s'en apercevra même pas. Voyez...

Adrien, accaparé par Lucie et Madame Deschamps, leur donnait des détails sur *La Favorite*, qu'elles avaient vu jouer à Huy par la troupe du théâtre de Liège.

— Figurez-vous que le deuxième acte se passait dans un salon meublé avec des pouffs et des guéridons. Il y avait même un piano peint

sur une toile de côté. Vrai, on nous croit trop nigaudes, pour provinciales que nous sommes. J'ai dit à mon mari de siffler. Mais, vous savez, les hommes c'est si poltron... Et puis, comme receveur, ça aurait pu lui faire du tort, si on l'avait expulsé. Dites, comment est-ce, à Bruxelles, le second acte ?

Adrien, complaisamment, inventa une mise en scène. Avouer qu'il se souvenait à peine avoir vu *La Favorite*, c'eût été donner de lui-même une piètre idée à ces dames.

Antoinette et Lucie avaient déjà joué leur « suite brillante » sur *Don Pasquale*, quand arrivèrent Louise-Anne Médéric et sa mère.

De voir entrer Louise-Anne dans sa robe si élégante et si simple, harmonisée à sa figure si joliment fatiguée, le cœur d'Adrien se serra nerveusement ; ce fut un frisson pareil à celui qui pâlit les sensitifs à l'approche de l'orage, par une chaleur lourde, dans le subit silence de la nature, dans l'attente inquiète des arbres, des plantes et des hommes.

Elle, très à l'aise, s'était assise et causait familièrement avec chacun, sans contrainte et sans afféterie.

Mais il était visible, pour qui savait observer, que son ascendant s'imposait, sans qu'elle fît rien pour cela, sur les simples cœurs de ce monde de la campagne. La gaieté n'eut osé dépasser les limites de la bonne compagnie ; les gros rires des hommes devenaient d'eux-mêmes plus réservés, et cela sans que la gêne se fît sentir : c'était, dans une nuance fort saisissable, comme un tribut involontaire payé par tous, sans effort et sans surprise.

Elle n'affectait aucune dignité, aucun sérieux déplacé. Elle savait rire quand il le fallait — et encore mieux sourire, d'un air condescendant et réservé, juste ce qu'il fallait, sans embarras comme sans entrain ; dans son geste se trahissait je ne sais quelle noblesse, quelle grâce natives.

Cependant, jeunes et vieux se mirent à jouer aux jeux innocents, avec la bonne humeur bruyante de gens bien décidés à s'amuser.

Quand les gages des joueurs maladroits ou distraits eurent été recueillis, tante Rose dirigea les opérations. Elle enfouit les gages dans une serviette placée entre ses genoux et envoyait au hasard la main dans cette espèce de sac ; à

chaque épreuve elle demandait, sérieuse, respectueuse de la formule consacrée :

— Qu'ordonnez-vous pour le gage touché ?

L'interpellé exigeait *l'horloge, le voyage à Cythère, le pont, le testament, le bouquet*, mille inventions puériles et baroques dont les Richard et les Deschamps se délectaient.

Et Adrien fut pris d'un malaise extraordinaire. Il y avait, dans la serviette, un bracelet remis en gage par Louise-Anne. Chaque fois qu'une épreuve était ordonnée, Adrien tremblait de voir sortir le bijou des genoux de tante Rose. Il lui semblait qu'il souffrirait déraisonnablement de voir les lèvres de Paul Vérin se poser sur le visage de Louise-Anne — et, chose singulière, il s'effarait à l'idée de frôler lui-même ces cheveux blonds d'un baiser.

Il faisait une figure si singulière que Paul, qui s'amusait beaucoup, embrassant plus que de raison les petites Deschamps, manœuvra pour s'approcher de lui.

— Qu'as-tu, mon vieux ?

— Rien, rien du tout, je t'assure...

Tout à coup son cœur battit : le gage de la jeune fille sortait. Pourquoi ce jeu aimable, ce

baiser à fleur d'épiderme, ce baiser qui ne pouvait éveiller ni désir ni plaisir, le mettaient-ils ainsi en détresse ? Il ne savait : quelque chose de si important allait se passer, lui semblait-il, que le restant de sa vie en serait influencé. Il attendait passivement, avec résignation — et ce fut seulement après la soirée, quand il se retrouva seul et s'analysa, qu'il comprit combien profondément cette énigmatique Louise-Anne avait pénétré dans son âme.

L'épreuve imposée fut : « embrassez la personne que vous aimez le mieux de la société ». Adrien vit et entendit tout cela d'une façon trouble, comme si un panneau de verre s'était interposé entre les assistants et lui ; il eut un moment de malaise tel qu'il pâlit.

Déjà, sans rien faire paraître de ses sentiments — au fond, sa nature délicate devait se rebuter — Louise-Anne allait présenter son front à l'oncle Richard, avec une aisance simple et parfaite. Les lèvres sèches du bonhomme frôlèrent les cheveux couleur de soleil. Adrien fut soulagé tout à coup. Il se mit à sourire en la regardant. Elle vit ce sourire et il lut dans ses yeux qu'elle s'étonnait. Evidemment, elle n'avait

rien deviné. Il en fut heureux tout de suite, sans savoir pourquoi.

III

— Dire que je suis venu ici chercher l'air respirable, de la santé et du repos ! disait quelques jours après Adrien à Paul.

Ils étaient assis sous un tilleul centenaire, au point culminant de la colline, d'où l'on découvre tout le plateau de Biesves, place qu'ils affectionnaient par les chauds après-midi.

— Alors, décidément, tu l'aimes, cette Louise-Anne ? demanda Paul.

— Non, je te le jure, je ne l'aime pas.

Vraiment, il ne l'aimait pas : c'était une tristesse qui s'éplorait en lui, un besoin de larmes dès qu'il la voyait passer dans son rêve. Elle échappait pour ainsi dire à ses sens ; il la devinait trop détachée des choses banales au milieu desquelles elle passait sa vie ; aucun lien n'existerait jamais entre elle et lui ; ils resteraient toujours ainsi, très loin l'un de l'autre, sans qu'il comprît rien d'elle.

— Moi, dit Paul, j'ai trouvé ici tout ce que

tu cherches en vain : l'air respirable dans ce bon vent qui souffle sur le plateau, le repos sous ce bon arbre de tilleul et la joie d'exister près de cette jeune fille charmante qui s'appelle Antoinette et qui n'est pas, elle, trop dissemblable.

— Antoinette ? cria Adrien.

Lui, d'habitude perspicace, n'avait rien vu, rien deviné.

— Oui, mon cher, Antoinette !

Alors, de bon cœur, Adrien se mit à rire et, son esprit mobile sautant sur ce sujet, il s'amusa.

Il conclut :

— Tu es un heureux, toi, mon cher Paul ; et, faisant un retour sur lui-même, il se remit à se lamenter.

— Quand elle est près de moi, je me sens envahi par une peur irraisonnée, peur de ses regards, peur de sa parole, peur de toute cette énigme qui est elle-même. Si différente des autres femmes, elle trouble ma pensée sans paraître rien faire pour essayer de la troubler ; je me sens, à côté d'elle, faible comme un enfant, privé de mon cœur d'homme qui se fond jusqu'à n'être plus rien. J'éprouve le besoin de me réfugier dans une tendresse, de trouver une protec-

tion, d'implorer des caresses consolantes.

— Peut-être derrière tout ce mystère, observa Paul, n'y a-t-il rien qu'une tristesse médiocre et banale, ou, plus simplement encore, rien qu'un penchant à la tristesse, résultat d'un état physique.

— Si cela est, j'aime mieux ne pas le savoir, dit Adrien ; j'aime mieux l'impression qu'Elle me fait, telle que je La vois, seule dans son tranquille inconnu. Dieu sait que je ne la désire pas par la chair — et cependant elle a pénétré tous mes sens : je respire, même quand elle n'est pas là, le parfum qui vient d'elle ; j'ai toujours devant les yeux ses cheveux de lumière, sa main longue et blanche dont l'effleurement doit avoir l'immatérialité d'un rêve, ses yeux gris, ses gestes... Et je sais que je ne connaîtrai jamais les intimités de sa pensée, ses espérances — si elle en a — ses regrets et ses souvenirs. Je serai toujours vis-à-vis d'elle comme un homme qui, perdu dans une plaine sans fin, ne voit tout autour de lui que la ligne où se confondent le ciel et la terre et qui craint également de se diriger de droite ou de gauche, d'avancer ou de reculer...

Or, comme ils causaient ainsi, ils virent déboucher au bout de l'allée M^{me} Deschamps et ses trois filles, puis, les suivant, Louise-Anne et sa mère. Elles avaient, elles aussi, choisi la promenade du tilleul et s'en venaient droit sur eux, sans les savoir là. Quand Adrien les eut reconnues, il ne vit plus que Louise-Anne ; les autres disparurent pour lui. Tandis qu'elle marchait vers lui par la route ocellée de taches de soleil filtrant de la voûte des arbres, il se sentait défaillir ; il ne savait s'il devait faire un effort pour aller à sa rencontre. Elle était trop éloignée encore pour qu'il pût distinguer l'expression de ses traits ; il découvrait seulement les lignes pures du visage, l'ovale du menton, le dessin des sourcils arqués qui faisaient des yeux deux taches d'ombre.

Paul dit :

— Allons à leur rencontre, par politesse.

Ils s'avancèrent ; ils avaient été reconnus : on s'exclama dans une réelle surprise, les mains se serrèrent et, tandis que Paul, familièrement, offrait son bras à Antoinette, Adrien, pris de ce malaise irraisonné qui lui dérobait tout son sang-froid dès qu'il sentait Louise-Anne près de

lui, se mit à causer avec M^{me} Deschamps, ne sachant pas bien ce qu'il disait. Piqué au vif, irrité par un coup d'œil un peu moqueur que Paul lui lançait, il rompit la conversation et, plus brave, ralentit le pas pour se laisser rejoindre par Louise-Anne et sa mère qui marchaient à l'arrière.

Il leur dit, dès qu'il fut auprès d'elles :

— Je ne connais pas, de tous les environs, de plus beau coup d'œil que celui du tilleul.

Louise-Anne répondit avec plus de chaleur que d'ordinaire :

— C'est vraiment beau, Monsieur... Par les temps bien clairs, on découvre d'ici vingt et un villages : nous les avons comptés, maman et moi. Mais ce que vous n'avez pu observer, puisque vous ne venez ici qu'en été, c'est la variété du paysage suivant les saisons.

Et elle parla, en phrases simples, des vagues basses, lentement ondulantes, du blé vert au printemps, de la marée montante des herbes que l'on fane en juin, des moissons que le soleil de juillet dore en les mûrissant, des bois aux tons changeants dont les feuillages lentement épais-sis, prennent à l'automne des teintes admirables

jusqu'à ce que le vent d'hiver vienne décharner la texture des branchages ; elle parla surtout du plateau aveuglant de blancheur quand les neiges l'ensevelissent, sous le ciel clair de gelée.

Sa voix s'échauffait un peu ; pour la première fois, elle lui découvrait qu'elle était accessible aux prestiges de la nature, qu'elle en sentait la beauté puissante et simple. Ainsi ces yeux gris, dans lesquels il avait seulement vu jusque là un rêve insaisissable qu'il n'osait questionner, ces yeux avaient souri aux bois, aux verdure, aux fleurs, aux ruisseaux ; ils avaient aimé ce ciel immense et mouvant, ces nuages légers, épars dans le vaste azur. Ces cheveux d'or fin s'étaient envolés avec joie aux vents du plateau, cette bouche au dessin irréprochable avait respiré avec délice les parfums sauvages des bois, les colzas en fleurs, les chèvrefeuilles des ronciers.

Il pressentit que peut-être sur ce terrain leurs esprits pourraient se rencontrer, se connaître. Et il fit immédiatement une tentative : il se mit à lui parler de Morémont, son village natal, qu'il désignait là-bas, dans un pli du val de l'Alvère. Il mit une passion sincère à

faire vibrer cette corde du sentiment patrial ; il lui dit ses nostalgies, la joie grave et tendre qu'il avait à se reporter vers ses années d'enfance, insoucieuses et baignées dans cette grande pureté qui est perdue pour nous dès que notre raison se met à discuter la vie et nos sens à la subir. Il parlait avec une conviction chaleureuse, propre à toucher l'âme des femmes — et pourtant il sentait qu'après avoir été surprise un instant, elle lui échappait déjà, qu'elle était, indifférente, rentrée dans son mystère, se refusant à le suivre, comme si elle se fût défiée d'instinct d'une émotion qui la lui livrerait. Elle lui jeta un regard clair qui lui montra à toute évidence qu'elle l'avait abandonné en route et il se tut, découragé, désespéré. Il n'avait point de colère, point de dépit ; il se désolait, simplement, profondément.

Ils marchaient et restaient silencieux ; Antoinette et Paul allaient à présent devant eux : Paul plaisantait, trouvant de verve des drôleries et Antoinette riait, d'un air gai et confiant.

Il dit simplement à Louise-Anne, en les regardant :

— Ils sont heureux, ces deux-là !

Elle sourit d'une manière distraite et ne répon-

dit pas. Lui se sentait, de plus en plus, l'envie presque douloureuse de savoir ce qu'elle pensait...

Maintenant ils allaient seuls, Madame Médéric ayant rejoint Madame Deschamps.

Il cueillit une digitale au bord du chemin et l'effeuilla en marchant, les yeux à terre.

Elle lui dit enfin, d'un ton de vague intérêt :

— Vous êtes triste?

Ce simple mot le troubla tout à fait. Il crut la deviner condescendante jusqu'à s'intéresser à son chagrin, et, montrant Paul et Antoinette, il dit, avec une voix où l'on sentait des larmes :

— Voyez comme ils s'aiment!

Elle se trompa évidemment sur le sens de sa phrase, car elle lui dit d'un ton très étonné, où perçait peut-être un peu de moquerie.

— C'est parce que vous voyez Antoinette au bras de votre ami que vous vous désolez?

Dans son saisissement de se voir si mal compris, il dit passionnément :

— Ah! Mademoiselle, c'est une autre femme que j'aime...

Il tremblait. Il comprit que si elle disait un seul mot, elle changeait sa vie.

Alors, sans se presser, elle appela sa mère.

— Maman, veux-tu boutonner mon gant qui se détache ?

Il ne pensa plus à reprendre la conversation : il marcha à ses côtés, dans un étourdissement de sa raison tout entière. Rien qu'à voir sa robe, à frôler de temps en temps son ombrelle, une ferveur passait dans son cœur ébloui et craintif. Il y avait, dans sa conscience, une vague peur religieuse, cette sensation d'oppression qui prend aux épaules le promeneur qui pénètre sans préparation sous la voûte d'une église rencontrée en chemin.

Ils arrivèrent à l'entrée de Biesves, à l'endroit où la route bifurque. On s'arrêta : les dames Médéric devaient prendre à droite.

Il annonça, en serrant les mains à la ronde, tandis que Paul, étonné de son mensonge, le regardait sans l'interrompre :

— Je vous dis adieu, je suis forcé de quitter Biesves ce soir.

Il tendit la main à Louise-Anne la dernière ; il la regardait en face, s'attendant à recevoir en plein cœur le choc, pareil à une atteinte d'épée que ses yeux d'acier lui donnaient quand, sortie de son rêve, elle les fixait sur lui. Mais il lui

parut que, dans son regard, il y avait une compassion attendrie. Ils semblaient dire, ces yeux : « Je t'ai compris, mais il vaut mieux que tu t'en ailles ; je ne suis pas de celles qu'on peut aimer. »

Il se sentit une tristesse immense, ce découragement définitif qui prend l'âme devant l'Impossible. Il voulut croire simplement qu'elle avait deviné, avant de s'en aller, tout ce qu'il souffrait depuis huit jours.

Mais, déjà, elle s'était ressaisie ; elle s'éloignait, muette, revenue à son aisance aimable. Il la regarda *une dernière fois*, chérissant jusqu'au regret dont elle lui gonflait la poitrine, jusqu'à la détresse où le laissait sa disparition. Il admira avec des yeux d'enfant émerveillé son profil découpé sur le bleu pâli du ciel, ne pouvant croire qu'elle fût si belle.

Et, cruellement, il se raidit, rappela sa volonté, des larmes pleins les yeux. Acceptant le renoncement, il s'inclina devant les Destins inexorables.



Le curé Taupois et le boucher Bachelot.

A Jules Barbier.

Nous étions à Jossogne, chez le docteur Chavannes, par cette nuit d'hiver et, dans la bonne chaleur du poêle ronflant, l'on buvait du Bourgogne acheté récemment à la mortuaire du curé Taupois, de Remiremont. Ce pays de Jossogne, à la lisière des forêts, est âpre et sévère ; le nombre des bonniers incultes y est considérable : la neige y tient pendant des mois ; du perron de l'habitation du docteur, on découvre l'Hertogenwald moutonnant à l'infini, dans une bousculade de cimes géantes, d'un aspect sauvage, vigoureux et désordonné. Ce qu'il y a de farouche dans la solitude des grandes futaies impressionne les choses et les gens de la contrée

avoisinante ; les hommes en gardent quelque chose d'abrupt ; ils sont durs au mal, gais avec brutalité, excessifs dans leurs joies ou leurs haines, — et ce n'est jamais volontiers ni pour longtemps que leur sensibilité s'apprivoise.

Si près de la nature inculte et peu clémente, ils débitent leur vie à coups de serpe, comme on débite un baliveau ; ils ont une propension à retourner tout de suite à la vigueur des bois, à la violence, maîtresse dernière des événements du monde.

On professe, dans ce pays, pour la force physique, la déférence particulière à toutes les populations primitives : on finit presque toujours par s'en remettre à elle du règlement des difficultés, on lui confie le soin de manifester les opinions qu'on a ; où la parole ne suffit plus, le coup de poing s'avère.

— Aucun de vous, je pense, n'a connu, nous dit le docteur Chavannes, les batailles cléricolibérales, qui mettaient aux prises — il n'y a pas plus de quinze à vingt ans, — la moitié de Josogne avec l'autre moitié. La combativité des gens de par ici se complaisait à ces bagarres et je pourrais vous en conter de drôles, pendant des

heures, moi qui vous parle! Le paysan, ici, prend les opinions politiques du député à qui il doit la nomination de son fils comme garde forestier, ou de sa nièce comme institutrice. Mais une fois qu'il les a, ces opinions, il les défend avec la bravoure et l'acharnement d'un bon soldat. Ataviques vestiges de l'époque des guerres religieuses? Je ne sais! Mais ce qui est sûr, c'est que c'étaient jadis des luttes sans merci, implacables et féroces, où les bourrades n'étaient pas ce qu'il y avait le plus à craindre : les coups de langue des femmes, l'espionnage de tous par tous, les vilénies sournoises, patientes, avisées, haineuses, empoisonnaient la vie de tous les jours, et c'est vraiment un grand bien pour ce pays que le pivot de la politique se soit déplacé et qu'on ait fini par ne plus mêler le bon Dieu et les saints à toutes ces querelles-là. C'était du propre : il faut l'avoir vu!

Tenez, ce curé Taupois, dont nous buvons le vin — sacristi, ce n'était certes pas pour qu'il fût bu par le mécréant que je suis qu'il l'avait conservé! — eh bien! ce curé-là, un brave homme de curé, gros, large, gai, bavard et fort comme un arbre, devenait enragé quand l'élec-

tion approchait : il tonnait en chaire contre les libéraux, endoctrinait les femmes, écrivait dans les journaux, potinait avec onction et diffamait avec piété. Toujours suant et soufflant, il courait de porte en porte, levait des recrues, tenait au presbytère des conciliabules politiques et ne décolérait plus.

En haut du chemin qui mène à Noirfalize, à dix minutes d'ici, habitait alors un boucher nommé Bachelot, libéral militant, contaminé depuis peu par le virus de la politique, mais contaminé jusqu'à saturation. Il était très redouté parce qu'il n'entreprenait jamais de convertir quelqu'un à ses idées sans rouler des yeux à fleur de tête, de gros yeux luisant de porcelaine bleue, et sans retrousser ses manches, avec un geste de lutteur courant les foires. Le boucher Bachelot était marié ; la bouchère était fort pieuse. Pendant que Bachelot allait acheter des bêtes au marché, le curé venait voir la bouchère et lui persuadait qu'il fallait qu'elle ramenât son homme à l'église ; elle finit par promettre follement de s'y employer : dès lors, le ménage Bachelot devint un enfer.

Pour montrer que les discours de la bouchère

n'avaient aucune prise sur son athéisme, le boucher prit l'habitude de sacrer tout le jour comme un païen ; il convoquait ses amis politiques à des séances où il égrenait un incomparable cha-pelet de jurons, ne découpait plus une rate de bœuf sans dire qu'il ne serait vraiment heureux que le jour où il pourrait découper une côte de curé, enfermait sa femme le dimanche pour l'empêcher d'aller à la messe, et reconduisait à coups de pied dans les reins, jusqu'à la porte de son échoppe, les clients soupçonnés de fréquenter l'église.

Une fois, comme il s'était disputé avec la bouchère plus violemment que d'habitude, Bachelot alla passer sa soirée au Café Pellerin, où les conversations autant que les petits verres l'eurent bientôt mis dans un état de surexcitation extraordinaire. Il était plus de minuit quand il quitta l'établissement. Le village dormait, faisant sans doute provision de forces pour les querelles du lendemain. Avant de rentrer chez lui, le boucher eut l'idée de reconduire un ami qu'il n'avait pas quitté de la soirée : le sous-instituteur Théophile Michel, un homme de « son bord », exalté de paroles et de gestes, au fond

lâche et poltron comme un roquet. Chez Théophile, ils se remirent à boire du genièvre en chantant des refrains contre la prêtraille et les couvents.

Au cours de cet exercice, la conversation, nécessairement, tomba sur le curé : Bachelot raconta qu'il avait fait dire, par sa femme, à M. Taupois, qu'il le jetterait par la fenêtre s'il le trouvait encore chez lui.

— Et, naturellement, il n'est plus revenu ? demanda Théophile

— Non, fit le boucher. Et c'est vraiment dommage, parce que, vois-tu, pour un libre-penseur comme moi, il ne doit pas y avoir de plus grande joie au monde que de faire descendre un curé du premier étage sur le trottoir... si ce n'est, ajouta-t-il après réflexion, de le faire dessaler dans la grande cuve où je cuis mes tripailles.

Théophile, étant poltron, adorait entendre les autres prêcher la violence : une idée extraordinaire germa soudain dans sa cervelle. Il regarda Bachelot du coin de l'œil, le pesa d'un regard, vit qu'il était ivre et surexcité.

— Faudrait voir, dit-il en hochant la tête d'un air songeur : ce raticchon de Taupois est fort

comme un Turc, vif comme la poudre et pas commode.

Le boucher ne comprit pas tout de suite.

— Dis ce que tu veux, continua Théophile ; mais pour se « peigner » avec lui, s'agirait d'avoir de la poigne et de l'œil.

Bachelot se mit à rire d'un air de pitié et haussa ses épaules d'hercule.

— V'là ce que tu me fais faire, tiens ! dit-il à Théophile. Allons, jusqu'à... ; moi, je vas me coucher.

Et il lui tendit la main pour lui dire adieu.

Ce n'était pas ce que voulait l'autre. Il se leva avec le boucher et ils se retrouvèrent de nouveau sur la route.

— Il paraît, continua alors Théophile, qu'il a un coup de reins extraordinaire. Le sacristain racontait, l'année dernière, qu'il l'a vu se mettre à quatre pattes au-dessous de l'autel de Saint-Joseph et le lever sur son dos. Des gens qui étaient là aussi assuraient qu'il n'y a pas un homme à cinq lieues de Saint-Optat pour en faire autant.

Cette attaque directe commença de mettre le boucher en colère.

— Ils en ont menti! tu entends? C'est leur métier, à ces gens-là, de mentir! Et s'ils veulent venir me dire cette fausseté-là en face, je la ferai rentrer dans leur gorge! Tu peux leur annoncer ça de ma part...

Il y eut quelques moments de silence que Théophile n'eut garde de troubler, laissant la colère travailler dans le cerveau du boucher, presque sûr maintenant de l'amener à ce qu'il voulait. Une heure venait de sonner au clocher. Jossogne continuait de dormir, narcotisé; seul, le bruit des pas des deux noctambules et les jurements sonores de Bachelot troublaient le silence. Ils arrivèrent ainsi à l'église voisine du presbytère, vers lequel, insidieusement, adroitement, Théophile menait le boucher.

Quand ils furent devant le seuil, Théophile s'arrêta net; un rais lumineux encadrait le store trop étroit d'une fenêtre de l'étage et l'on devinait, à l'intérieur de la chambre, le curé ronflant à poings fermés, rêvant massacre et extermination, dans la paix des rideaux et la chaleur des couvertures bien tirées.

Bachelot contempla alternativement, avec une obstination stupide, Théophile arrêté, enraciné

au sol et la fenêtre d'où filtrait la lueur blonde. Il eut l'air de comprendre tout à coup, il sourit largement, cracha dans ses mains, les frotta l'une sur l'autre en ricanant, puis, arrondissant les paumes et les portant devant sa bouche, il cria de sa voix, enrouée mais puissante, cet homérique défi :

— Il n'y a pas un curé à cinq lieues de Josogne pour me faire bouger d'ici!

Rien ne répondit à ce cri de bravoure; le silence sembla devenir plus lourd et plus épais.

Alors, épique, pareil à l'Ompdrailles de Pierreuse célébré par Nonard, le boucher se carra, frappa trois fois son thorax de son poing et cria :

— Je l'ai dit une fois. Je m'en vais le redire une deuxième fois!

Sa voix se gonfla encore. Il répéta :

— Il n'y pas un curé à cinq lieues de Josogne pour me faire bouger d'ici.

Cette fois, une ombre se profila sur le store de la fenêtre, remua, grandit, disparut dans le plafond; puis une main énorme se dessina et brusquement la fenêtre s'ouvrit. La figure irritée du curé Taupois passa par la croisée.

— Que voulez-vous? questionna-t-il.

Bachelot tenait à garder les formes. Avec la gravité imperturbable d'un héraut, il lança de nouveau son cartel, rythmant et scandant ses mots :

— Je l'ai dit deux fois. Je vais le répéter une troisième fois : Il n'y a pas un curé à cinq lieues de Jossogne pour me faire bouger d'ici!

Le curé ne le laissa pas finir.

— Je descends, cria-t-il.

Quelques secondes après, n'ayant ajouté qu'un caleçon au simple appareil d'un curé que l'on vient d'arracher au sommeil, il était dans la rue. Ah! ce fut de la besogne vite et bien faite, cela ne traîna pas : il marcha droit sur le boucher, lui arracha violemment sa canne et la lui cassa sur le dos, avant de lui laisser le temps de revenir de sa surprise. Puis, il l'empoigna à bras-le-corps et voulut le jeter à bas du trottoir. Mais l'autre fonça sur l'agresseur, lui donna dans les côtes une bourrade qui l'envoya s'aplatir sur le mur du presbytère. Une lutte furieuse s'engagea que Théophile distinguait mal dans la nuit.

Soufflant, ahanant, vautrés sur le sol, tapant dur et cognant raide, les deux hommes avaient

tour à tour le dessus et le dessous ; on entendait les coups mats des poings tombant sur les chairs qu'ils marbraient de plaques violacées ; le curé, tout d'un coup, se releva sur les genoux, parvint à « cravater » sous son aisselle l'énorme tête crépue de Bachelot. Et, vigoureusement, il serra la cravate. Aveuglé, tout à fait dessaoûlé à présent, le boucher s'efforçait de lui briser les côtes dans l'étau de ses bras. Mais l'ayant mal ceinturé dans la position où il était, il s'épuisait, perdait ses forces ; il haletait comme un soufflet de forge, le col congestionné, la face bleuie, la bouche baveuse. Il se sentit perdu ; il rassembla sa vigueur dans un effort terrible, arracha sa tête de la vivante tenaille de cette aisselle et l'enfonçant à front, comme un béliet, dans la poitrine de son adversaire, envoya le curé tomber sur l'échine au milieu de la fosse à fumier.

Le curé, vaincu, se releva, trouva derrière lui Théophile qui, un peu enhardi, s'efforçait maintenant de lui lier la jambe, lui lança une gifle à assommer un bœuf, rentra d'un bond dans le vestibule de la cure et ferma au nez de ses deux paroissiens la lourde porte de chêne.

Tout Jossogne était éveillé par le vacarme de

cette tuerie. On vint me chercher pour soigner le curé. Quand j'arrivai, Théophile avait disparu ; mais Bachelot exultait, ameutait un groupe, racontait la pile qu'il venait d'administrer à son pasteur. Jusqu'au petit jour, du monde stationna sur le trottoir de la cure ; le scandale alla jusqu'au bout. Dans sa chambre, le curé, enragé de colère, s'était enfermé à double tour, refusant de voir personne et de soigner ses meurtrissures.

A quelque temps de là, le curé fut déplacé, envoyé à Remiremont, un village perdu du diocèse, où le Bourgogne gagne tout de même en vieillissant...



Le Nûton.

A Madame Victor Reding.

C'était un sentier si bien perdu dans les broussailles de la montagne que moi, qui croyais connaître tous les chemins qui, de Biesves, descendent vers l'Ourthe, je n'en avais jamais soupçonné l'existence. Sans doute il était abandonné, aujourd'hui, même par les gardes-chasse, car il n'était pas sans danger : en le suivant obstinément, curieux et ravi, je finis par arriver sur un rocher en surplomb qui baignait son pied dans la rivière — et d'une pente si raide que la tête m'en tournait. Mais, ce passage difficile une fois franchi, le sentier redevint adorable. Des pins noirs l'ombrageaient du côté du faite de la colline, et l'autre bord était planté de

noisetiers entre les branches desquels l'eau, en contre-bas, miroitait avec des luisants d'argent neuf. Puis ce furent des églantiers en fleurs, à l'odeur sucrée et aphrodisiaque, douce à faire pâmer. Le sentier était si étroit que j'en tenais toute la largeur ; les aiguilles séchées des pins, restées là de l'autre saison, étendaient un tapis plus épais que les plus moelleux tapis d'Orient, et, s'il était glissant et pas commode, les arbustes ramenés en voûte par-dessus ma tête y présentaient à la main des appuis naturels.

Parfois, une large déchirure se faisait dans le rideau de verdure et l'on découvrait alors toute la vallée, la rivière bouillonnante jouant sur les cailloux, des champs étalés en damier et remontant la côte, puis, pour fermer la perspective, des rochers immobiles et de grands bois sévères agités de remous sur leurs cimes balancées.

Le sentier plongea tout à coup, dévalant en raidillon vers la rivière. Et moi, avisant une superbe épine fleurie, véritable corbeille de royale épousée, je me mettais à en couper des branches quand une voix, une petite voix chevrotante et cassée, dit derrière moi :

— Monsieur, quand la « blanche épine » fleurit comme cette année, c'est que le frai des chevennes et des barbeaux sera abondant.

Je me retournai un peu saisi et j'aperçus un petit bout d'homme pas plus haut que ça, les joues et le menton mangés par une barbe drue et blanche, et, sous les sourcils épais, deux petits yeux de malice brillant comme des diamants noirs. Son accoutrement était aussi étrange que sa personne ; ses jambes torses et son buste contourné s'indiquaient sous un sayon de poil de chèvre et des sandales de bois protégeaient ses pieds nus. Un bonnet de fourrure, pareil à celui que le conteur prête à Robinson, lui descendait jusqu'aux sourcils.

Assurément, j'avais déjà vu quelque part le portrait de ce nain-là. Et ce fut lui qui se chargea de préciser mes souvenirs.

— Je suis un nûton, dit-il bonnement ; et, me montrant du doigt un trou béant dans le flanc d'un rocher : « Voilà je ne sais combien d'années que j'habite là ».

Un nûton ! Vous savez tous que rien n'est plus farouche et plus inabordable que les nûtons : par quel bon sort il m'était donné d'en

apprivoiser un au hasard des routes, je ne m'en inquiétai guère pour l'instant.

— Voulez-vous me permettre, Monsieur le nûton, de vous interviewer?

Il me regarda de travers, inquiet, prêt à la fuite. Apparemment, le mot interviewer l'avait effrayé.

— Un mot d'exportation, expliquai-je.

Il m'arrêta net et d'une voix tout à coup colère :

— L'exportation, Monsieur, c'est ça qui nous tue, voyez-vous!

Pourquoi l'exportation s'attaquait-elle particulièrement aux nûtons? Je ne compris pas tout de suite et je soupçonnai un peu mon nûton de radotage. Dame! ces pauvres vieux, il suffit d'un mot pour leur brouiller la cervelle, eux qui n'ont pas déjà les idées très claires! Sans doute il devina ma pensée, car il tint à s'expliquer sur-le-champ.

*
* * *

— Voilà cinquante ans, Monsieur, me dit-il, nous étions encore une cinquantaine de con-

frères. On se connaissait tous, on se faisait assidûment des visites. On partait le matin dans la rosée et le soleil, par des sentiers introuvables, et l'on filait entre les herbes, comme les loutres, tout contre le bord.

La piésente tombait parfois dans la rivière et il fallait alors, pour franchir quelque baie formée par l'élargissement du courant, mouiller ses jambes dans l'eau verte, toute bourdonnante d'insectes. En sautant de cailloux en cailloux, on regagnait le sentier qui reprenait plus loin. Deux amoureux, tirés tout à coup de leur contemplation, se retournaient vivement au bruit, mais c'est tout au plus s'ils voyaient notre ombre disparaître dans les joncs...

Le confrère, là-bas, avait, pour nous recevoir en son domicile, fait des frais considérables : c'étaient des plats de myrtilles luisantes et noires comme des yeux de spiroux ; des cueillettes de mûres saignant un sang épais et noir au fond d'une pierre polie et creusée en vasque ; des récoltes de framboises distillant une liqueur pourpre et vermeille ; c'étaient des montagnes de cresson odorant dont les feuilles semblaient vernissées d'arome. L'eau que l'on buvait était

parfumée par des herbes rares et connues de nous seuls. Ce dîner de roi riait dans la grotte parée de chèvrefeuilles, de glycines et de houblons en fleur, et, sur le sol couvert de fougères en dentelles, on faisait la sieste après le repas, le ventre dans la litière. Plus le soleil chauffait dans le ciel incendié, plus la fraîcheur se faisait délicieuse à l'intérieur de la grotte.

Alors nous faisons des niches au pêcheur à la ligne hypnotisé par son bouchon : nous passions la tête par l'ouverture de notre trou et, plouc ! il tombait sur le flotteur quelque pierre grosse comme un pois... Le pêcheur gravement remontait ses lunettes, prenait son temps, les ajustait sur le haut du nez et regardait de tous côtés, l'air sévère et mécontent, tandis que nous, ramenant devant le trou le rideau de glycines, nous nous poussions du coude en nous tenant les côtes. C'est nous aussi qui accrochions quelque pauvre chat mort aux lignes de fond des braconniers d'eau douce et qui ouvrons les réservoirs aux poissons prisonniers ; nous encore qui, la nuit, détachons la barque du meunier pour l'aller amarrer à cent mètres en amont... Vous pensez, Monsieur, si le meunier faisait des

yeux ronds, le matin, quand il découvrait ça! Ah! le beau temps, Monsieur! le beau temps que c'était!

Le nûton poussa un soupir si profond que jamais vous n'auriez cru ces petits poumons capables d'en exhaler un pareil.

— Mais qui donc vous empêche, demandai-je, d'aller comme autrefois visiter vos confrères?

Le petit homme resta un moment silencieux, la figure toute contractée, et je vis qu'il faisait un gros effort pour répondre.

— Monsieur, dit-il enfin, presque tous mes confrères sont morts. D'ici à l'embouchure de l'Ourthe dans la Meuse, il n'en reste plus un, et ceux qui, comme moi, résistent encore, sont forcés de s'enfoncer tous les jours davantage dans l'Ardenne.

— Comment!

— L'exportation, Monsieur, l'exportation! Ça a commencé par les chemins de fer, voilà cinquante ans... Et même, tenez, avant cela, lorsqu'on a voulu, sous l'autre gouvernement, canaliser la rivière... Je vous demande un peu : canaliser la rivière! Comme si l'on ne devait pas avoir assez le respect de l'eau qui fertilise la

vallée pour la laisser couler, comme il lui plaît de couler ! Tenez, regardez ce grand rocher qui ferme l'horizon au coude du courant. C'était plein de trous de nûtons ; eh bien ! on les a bourrés de poudre et on les a fait sauter pour se procurer de grosses pierres. Puis on a commencé à bâtir des quais... et quand tout a été bien en train, c'est le gouvernement qui, un beau soir, a sauté comme un simple rocher.

— C'était en 1831 ? hasardai-je.

Il me regarda sévèrement :

— Je ne sais pas... nous autres nûtons nous ne faisons pas de politique... C'était une année où les noisetiers de Reulotte fleurirent au commencement d'avril... Le nouveau gouvernement abandonna cette idée extraordinaire de contrarier le cours de la pauvre jolie petite rivière, mais, plus méchant que l'autre, il inventa de creuser des tunnels, de bâtir des ponts, d'élever des remblais, de combler les vallées pour faire passer des chemins de fer. Alors, vous pensez, Monsieur, ce qui est advenu : les gens de la ville sont arrivés en masse, tassés dans ces convois qui circulent maintenant partout. Vous les connaissez ; vous les avez vus, remorqués par ces

diablasses de machines hurlantes et sifflantes dont l'haleine d'enfer empoisonne nos arbres et fane nos fleurs au revers des talus. Les auberges des rouliers sont devenues des hôtels ; les malles-postes qui couraient, le long des routes blanches, d'un petit trot sautillant et cadencé, s'en sont allées par des chemins inconnus vers des pays moins éprouvés, et les barques à fond plat qui descendaient vers Liège en frôlant les cailloux ont été mises en pièces pour chauffer pendant l'hiver les foyers des messagers à jamais ruinés. Détruits aussi les moulins moussus dont la rivière faisait tourner la roue, détruits et remplacés par des meuneries à vapeur... et, le croiriez-vous, les gens du pays, piqués de je ne sais quelle folie, sont allés tout de suite porter leurs sacs à moudre à ces intrus. Tenez : le fumier des bêtes qui, en novembre, parfumait le pays et réchauffait la terre, on le délaisse maintenant pour employer je ne sais quelles poudres nouvelles que les maudits convois, de plus en plus tapageurs, apportent de très loin et déversent sur les quais des stations.

Mais il y a bien pis encore : l'exportation a gagné jusqu'aux gens de la campagne, les a gan-

grenés jusqu'aux moelles ; ils se sont mis à mépriser tout ce qui est vénérable, tout ce qui leur vient de leurs ancêtres : leurs costumes des dimanches, leurs coiffures auxquels ils substituent des modes « à l'instar » de Paris ; leurs toits de chaume qu'ils jettent bas pour couvrir de tuiles les ais de leurs bicoques ; les cabriolets jaunes que les fermiers ont relégués au fond de leurs remises pour acheter des vélocipèdes... n'ont-ils pas imaginé maintenant de faire marcher les manèges de chevaux de bois au moyen de machines à vapeur et de fabriquer de l'engrais chimique avec les os du vieux cheval aveugle et poussif qui, les jours de ducasse, reprenait des forces pour faire tourner les filles en caracos et les garçons en sarreaux amidonnés ?

Le vieux nûton, gonflant les joues, s'arrêta un moment pour reprendre haleine.

— Les gens ne sont pas encore gâtés à ce point dans ce pays-ci, déclara-t-il d'une voix un peu apaisée, mais vers Liège!... Mes confrères expropriés m'ont raconté des choses : c'est terrible, Monsieur ! Et il paraît que cette peste gagne de jour en jour, que l'invasion

monte, que l'exportation détruit tout. Mais moi j'en ai pris mon parti ; je ne veux pas voir ça : quand les gens de par ici seront empoisonnés comme les autres, j'en aurai un tel coup là que j'en mourrai simplement, de colère et de tristesse.

*
* * *

Nous nous étions assis sur le bord de l'eau, les semelles à la rivière, pas bien loin du trou où le nûton avait son domicile. La nuit venait lentement ; le soleil fit naufrage dans des flots de pourpre saignante, dans un océan de flammes ardentes qui, par degrés, s'éteignirent et moururent dans une houle de ténèbres. Un grand apaisement se fit, un vent plus frais passa sur la campagne soudain silencieuse. Et comme nous restions côte à côte et muets, regardant pieusement tomber la nuit, des voix qui chantaient nous arrivèrent du fond du silence, scandant un rythme bien connu qui fit briller les yeux de mon nûton.

— Un crâmignon ! cria-t-il.

— Où ça ?

— A Bornal! C'est la fête de Bornal, un village perdu derrière ce raidillon que vous voyez à gauche.

Et, battant des mains, sautant comme un diable sur ses petites jambes torses :

— Voulez-vous voir, Monsieur, je vais vous y mener!

*
* *

Chemin faisant, il m'explique Bornal. Cinquante maisons dont une seule, le bâtiment d'école, est couverte en ardoises. Bien isolées dans un cirque de bois et de montagnes, les chaumières de Bornal, baignant dans leur fumier, semblent au nûton des refuges assurés pour les vieilles mœurs respectables et les naïves croyances. Pas de machines agricoles, compliquées et dangereuses, pas de poteaux télégraphiques jalonnant la grand'route, pas de sifflets stridents déchirant le ciel et faisant taire la nuit les rossignols dans les bois. — « Pas d'exportation! » triomphe le Nûton.

Quand nous découvrons le village au tournant du sentier, des hommes et des femmes se

tenant par la main farandolent en lacis compliqués, remorqués par un gas au grand corps dégingandé, taillé à la serpe dans un tronc de chêne. Il chante une « pasquée » dont les autres reprennent en chœur le refrain, — et rien que de les entendre, les oreilles du nûton frétilent comme des oreilles de lapin, et son sourire élargi lui fait faire le tour de la tête. Comme nous arrivons, le conducteur du crâmignon entre sous une porte basse décorée d'une simple branche de houx, et toute la bande s'y engouffre après lui. Une enseigne, badigeonnée par quelque artiste des temps préhistoriques me renseigne : « *Chez Colette Lavaux, café-restaureng* ».

Nous trouvons toute la société attablée dans une salle aux solives enfumées, à peine éclairée par une seule lampe à l'huile qui grésille dans le nuage des pipes. Mon nûton se fourre dans mes jambes, si adroit à cacher sa tête sous les pans de mon habit que personne ne soupçonne sa présence. Du reste, nous ne faisons que traverser cette première pièce. Le nûton me tirant par les basques, nous entrons dans une seconde salle qui sert de cuisine ; il me pousse du coude avec un sourire pour me montrer le foyer à cré-

maillère et les chenets massifs posés sur la terre battue. Cette cuisine a une autre porte qui ouvre sur une écurie-étable, et, cette troisième pièce traversée, on débouche de plain-pied dans la grange, une grange chenue, branlante et vénérable. Les murs sont de planches non rabotées, plaquées d'un torchis d'argile et, à l'occasion de la fête, l'on y a aménagé, cette année comme les autres, une « salle de bal ».

Toute cette maison, enfumée et odorante comme un vieux cuir de harnais, vous a un air de misère respectable et gaiement supportée, une médiocrité simplette et traditionnelle. Quelques chandelles brûlant dans un coin de la grange éclairent trois musiciens qui s'essayaient à faire des gammes en attendant les danseurs. Mon nûton inspecte tout cela d'un œil satisfait. Les crâmignonneurs de tantôt se partagent : les uns restent dans la salle d'estaminet où le grand gaillard qui, tout à l'heure, menait la farandole, se met à chanter des airs du pays au milieu d'un cercle égayé ; les autres envahissent la « salle de bal » où les deux clarinettes et le violon font rage aussitôt.

Le nûton se coule dans l'étable sous le ventre

d'une génisse, et, installé en stratéliste sur ce terrain intermédiaire, écoute, d'un côté, les chansons ; il s'amuse, de l'autre, à regarder la danse. Le chanteur, les yeux au ciel et la main dans le gilet, attaque les vieilles chansons du pays : *En avant, la P'tit' Françèsse, l'Respleu d'on Bai Buveu, Donnez-lui-z-un Baiser*, etc., qu'il alterne de « pasquées », tandis que les musiciens du bal serinent des airs qui, sans doute, ont fait sauter les grands-pères des danseurs actuels.

Très intéressé, je faisais la navette entre le café, le bal et l'étable, jouissant de la joie de mon nûton, lorsque tout à coup il se passa une chose inoubliable. Il y avait eu un court répit quand, soudain, le chanteur entonna une chanson étrange en même temps que les instrumentistes se mettaient à souffler un air que — hélas ! — je reconnus avec horreur. Tout de suite j'eus peur pour mon nûton et je me précipitai pour lui boucher les oreilles. Il était trop tard ; de l'étable m'arriva un cri de bête blessée. Le nûton venait de se renverser dans la litière, pâmé, battant de l'œil. C'était le coup au cœur qu'il m'avait prédit ; il mourait... il mourait simplement, de colère et de tristesse. Je sentis

se raidir dans mes bras sa pauvre chair boucanée : l'orchestre du bal, abandonnant les vieux airs du pays, jouait un Cake-Walk et, dans le café, le grand dégingandé, articulait invraisemblablement l'odieux argot de « l'exportation », caressait sur ses tempes d'invisibles roufflaquettes et chantait d'une voix de gorge :

Ma gigolette elle est perdu-u-e,
Ell' s'a fait choper dans la ru-u-e.



Madame Henoumont.

A Maurice Kufferath.

Tout le monde, à trois lieues à la ronde de Blyr, qu'elle habitait, connaissait Madame Henoumont. Elle vivait, depuis des années et des années, dans une petite maison en retrait de la route. Elle n'était pas née dans le pays : le vieux mendiant Jeangette disait qu'elle « provenait du côté de Francorchamps » — et c'était tout ce que le village, curieux et bavard, savait de son passé. Elle ne tenait pas de place et ne gênait personne.

On ne lui connaissait ni famille ni amis. On l'appelait Madame et personne n'aurait pu dire si elle avait été mariée. Jamais elle ne recevait de lettres que le premier janvier : le facteur

lui apportait alors une grande enveloppe qu'elle se cachait pour lire et les gens remarquaient les jours suivants que ses yeux étaient rouges et sa figure fatiguée, comme d'une personne qui a beaucoup pleuré. Les gens de la campagne aiment à connaître leurs voisins et, malgré son humilité, la vieille inquiétait un peu à cause de tout ce mystère ; comme son teint était pareil à la couleur des vieilles boiseries et que, quand elle parlait, c'était avec une grosse voix d'homme où les « s » sifflaient entre des dents longues et jaunes, les enfants avaient peur d'elle et poussaient des cris lorsque leurs parents menaçaient de la faire venir. Elle rangeait son ménage elle-même ; sa petite maison, d'apparence cossue, était pleine d'oiseaux et de chats qui vivaient en bonne intelligence. Bougonne, triste et isolée, elle était très serviable ; nul ne s'entendait comme elle à soigner un malade ; même elle avait accouché la femme du bournier Piercot, une nuit que la sage-femme tardait à arriver. Dure comme un cœur de chêne, droite dans sa robe noire élimée aux coutures, elle allait d'un pas rapide, un pas d'automate, infatigable, rythmé et roide.

Elle devait avoir plus de quatre-vingts ans et l'on ne savait si elle mourrait un jour : les printemps et les hivers avaient beau passer, sa figure n'en devenait pas plus ridée, ses cheveux plus rares ou ses épaules plus tombantes. Ce qui étonnait encore, c'est qu'elle avait de l'instruction ; elle lisait des livres dont l'instituteur lui-même n'avait jamais entendu parler et plus d'une fois elle rédigea, en forts bons termes, avec des mots inconnus, des demandes d'emploi pour des paysans qui voulaient s'engager comme ouvriers dans l'Administration des chemins de fer.

Si sa vie était mystérieuse et son passé énigmatique, sa conduite était pleine d'inexplicables contradictions.

Elle refusait de faire l'aumône, ce qui d'abord indisposa contre elle nombre de gens, car, dans le pays, les journaliers eux-mêmes sont charitables et donnent la miche au vagabond quand il y a du pain dans la huche, et un gîte quand il y a de la paille dans l'étable. Seul, le vieux mendiant Jeangette — celui qui disait avec « un air d'en avoir deux », qu'elle « provenait du côté de Francorchamps » — était comblé

de ses bienfaits. Elle l'habillait, elle payait le loyer de sa bicoque ; jamais il n'allait chez elle sans en sortir avec du pain, de la viande, des pièces d'argent et même des douceurs. Il ne mendiait ailleurs que par désœuvrement, par habitude, pour le plaisir.

Et puis, un jour, on raconta qu'elle avait fait donation de quarante mille francs à un hôpital de Liège pour des fondations de lits. Le bourgmestre s'en fut aux informations ; c'était vrai. Elle était donc riche ? Cela fit jaser encore davantage ; on se demanda en quoi consistait sa fortune, puisqu'on ne lui connaissait pas de terres ni de maisons. Le curé, qui jusqu'alors n'avait jamais mis les pieds chez elle, tenta d'y pénétrer ; il ne fut pas reçu : elle l'éconduisit poliment, mais d'un ton si ferme qu'il ne se risqua plus.

Et ce fut seulement à la mort du mendiant Jeangette que l'on eut l'explication de l'énigme qui, depuis l'arrivée de Madame Henoumont à Blyr, voilà cinquante ans et plus, intéressait toutes les curiosités.

Jeangette buvait. Rentré chez lui, ivre d'alcool, par une nuit de décembre, il tomba

assommé sur sa paille, s'endormit, et le froid, soufflant des haleines glacées par la porte restée grande ouverte, eut raison de l'ivrogne : on le découvrit à l'aube, culbuté sur le ventre, raide comme un sarment et froid comme un glaçon. On eut beau le frictionner, il ne grimaça même plus. Alors, on le rapporta sur son lit et deux varlets de la ferme Henrotte s'installèrent dans la bicoque pour le veiller. Le fermier leur donna une bouteille de genièvre ; ils allumèrent leur pipe, s'assirent aux deux côtés du lit et jouèrent aux cartes. Pendant toute la matinée, le village défila devant la paille. Des mots de compassion banale venaient aux lèvres des femmes ; les hommes ne se gênaient pas pour ricaner tout haut, Jeanette ayant été de son vivant un ivrogne et un fainéant, voleur aux bons moments, et pour qui personne jamais n'avait eu de considération.

Quand tous ceux qui désiraient le voir l'eurent contemplé, depuis les vieux clopinants que les souvenirs poussèrent, malgré la neige et le gel, jusqu'aux enfants qui, sortant de l'école, y allèrent curieusement en partie de plaisir, les deux varlets s'ennuyèrent et se mirent à inspec-

ter la bicoque. Et derrière un croûton de pain, enfermé dans une boîte en fer-blanc, ils eurent la surprise de découvrir des papiers imprimés qu'ils examinèrent avec intérêt. C'étaient de très vieux journaux pliés en paquets, aux coins crasseux et fatigués. Ils les déplièrent et trouvèrent des articles encadrés au crayon qui portaient pour titre : « *Le procès Henoumont devant la Cour d'assises de Gand* ». Ils lurent alors une singulière et terrifiante histoire.

M^{me} Henoumont avait un fils, Louis-Henri, qui, voilà un demi-siècle, avait assassiné un marchand de bœufs une nuit qu'il revenait de la foire. Découvert, arrêté, Louis-Henri Henoumont fut condamné à mort et, sa peine ayant été commuée, il expiait son crime par les travaux forcés à vie. C'est de la maison de force que, tous les ans, le premier janvier, M^{me} Henoumont recevait la lettre mystérieuse qui la faisait pleurer. Elle venait de ce fils qu'elle n'avait jamais revu et dont la faute avait empoisonné sa vie. Tout de suite après la condamnation, elle était allée se fixer à Blyr, et, seul, le vieux mendiant Jeangette, grand batteur de routes, avait eu vent de l'histoire. Il comprit tout de

suite que c'était la rente assurée à sa fainéantise ; habilement il exploita sa découverte. Il lui suffisait de montrer à la vieille le titre de ses journaux pour qu'elle déliât sa bourse. Plus d'une fois elle eut l'intention de les lui acheter, mais elle réfléchit que le mendiant, devenu tout à coup possesseur d'une grosse somme qu'il dépenserait au cabaret sans compter, attirerait sur lui l'attention et serait forcé d'expliquer devant la justice la provenance du magot. Tandis que, en ne lui lâchant que des secours périodiques, elle l'obligeait bien plus sûrement au secret.

Au reste, Jeanette ne la rançonna pas trop. Il s'était, au bout d'un certain temps, pris pour elle d'une compassion attendrie de brave homme et il entraînait du respect dans sa discrétion.

Les deux varlets ayant lu les journaux, se regardaient stupéfaits.

— Faut le dire au bourgmestre, dit enfin l'un.

— Pourquoi ? dit l'autre ; on n'a pas besoin de parler de ça. Nous aurons fait un joli coup quand le village le saura...

A ce moment, M^{me} Henoumont entra. Elle venait d'apprendre la mort de Jeanette, car,

dans sa solitude, la nouvelle n'était venue la trouver que tardivement. Elle vit les journaux dépliés, les deux varlets pâles d'émotion, et son corps de vieille femme solide trembla — tandis que ses yeux pleins d'un désespoir affreux s'ouvraient démesurément.

Elle ne dit pas un mot; elle regarda les varlets avec un visage d'hallucinée, s'avança vers le lit, prit les papiers de ses mains froides, rouvrit la porte et s'en alla, chancelante, sans que les deux hommes eussent eu le temps de revenir de leur surprise.

Et, rentrée chez elle, elle brûla les papiers et se pendit à son porte-manteau.



Les „Vrais Echos du Hoyoux”

A Gérard Harry.

Vous vous souvenez de ce festival du 17 juillet, de ce concours d'orphéons? Il promena par nos rues de Bruxelles des théories de campagnards, sérieux et contenus au débarqué, car, dans la crainte d'abîmer leurs voix, ils s'interdisaient boire et presque parler, jusqu'à l'heure de l'entrée en lice. Il était venu des chanteurs de partout : de la Campine et des Ardennes, de la Famenne et du pays de Waes, ceux de Wallonie gouailleurs et narquois, d'une gaîté malicieuse qui ne s'étonne de rien, ceux de Flandre plus compassés, avars de paroles, les yeux arrondis devant les maisons à cinq étages.

Mais, rien qu'à la façon dont les porte-dra-

peau faisaient tintinabuler les médailles de leurs bannières de soie et d'or, rien qu'au coup d'œil oblique dont les membres caressaient de temps en temps les insignes fleurissant leurs boutonniers, on devinait que tous se flattaient d'étonner le Bruxellois et de conquérir Bruxelles. Et ils restaient très dignes sous la pluie — une vraie pluie de fêtes nationales — qui noyait leur cortège et les trempait jusqu'aux moëlls.

S'ils avaient su combien volontiers nous les blaguons, à la ville, leurs festivals, et de quelle ironie nous font sourire leurs grands concours, peut-être auraient-ils eu moins de crânerie, peut-être auraient-ils mis moins de carure confiante dans leur façon de balancer les épaules... (vous le connaissez, n'est-ce pas, ce geste massif et conquérant, particulier aux gens de campagne, ce coup de dos du colporteur qui remonte sa balle, ce redressement étudié du chasseur qui, les mains dans les poches, relève d'une secousse la bandouillère du fusil?) Mais comment voulez-vous qu'ils se doutent... Et puis, c'est évidemment nous, les sceptiques, qui avons tort: nous ne comprenons pas, voilà tout!...

*
* * *

Moi, par exemple, je l'avoue, je ne comprenais pas. Depuis, j'ai changé... Profitant d'une éclaircie dans cette journée de grandes eaux, je m'étais aventuré au boulevard Anspach, à l'heure où se terminaient les concours, au milieu de la bousculade des sarreaux et des redingotes. Tout à coup, un cri partit — non, jaillit — d'un groupe à ma droite, le cri d'un homme qui trouve ce qu'il cherche.

— *Louk!*

L'effet fut instantané : me voilà au milieu d'un cercle hurlant et gesticulant.

— Premier prix d'exécution!

— Deuxième prix de lecture à vue!!

— Deuxième prix international!!!

J'ai reconnu mes autochtones : le colossal Marcel Tihange, porte-drapeau ; le trésorier Grosfils, le directeur Delbroyard, tous jusqu'aux gamins du maître d'école, tous jusqu'au chantre, tous jusqu'aux varlets de la ferme Pirotte, vous savez bien, la ferme Pirotte, au coin de la route, sous des châtaigniers de cent ans ! Ils crient, ils dansent, ils débordent, ils

délirent ! Pensez donc ; trois prix alors qu'on n'osait rien espérer ; trois médailles et trois palmes à rapporter là-bas ! Marcel Tihange n'y tient plus ; embarrassé par l'étendard, il le passe un instant — oh ! rien qu'un instant — à son voisin, fait un cumulet sur l'asphalte, agite des bras de géant, la bouche ouverte pour crier victoire jusqu'au ciel, puis reprend la bannière et rentre dans le rang, soulagé.

Quel grandissement pour *** ! pour *** qui ne compte que 800 « âmes », alors que Noirfend, qui en a 1450, n'a pas même été classé par le jury ! Une fois encore, le Condroz a vaincu la Hesbaye ! Et allez donc ! Prenez la largeur du pavé ! Et vivent les *Vrais Echos du Hoyoux* !

— Je suis sûr que la « feuille » en parlera, me dit le censier d'Olnyette.

Tout à coup, Grosfils, le trésorier, frappé d'une idée :

— Faut télégraphier au comte !

Ignorant, j'interroge :

— Quel comte ?

— Le comte de Borhom, qu'est président d'honneur !

— Ah ! oui, oui... c'est juste !

Et nous allons ensemble, Grosfils et moi, au bureau de la Bourse télégraphier la grande nouvelle : *Résultat magnifique, victoire sur toute la ligne. Nous avons le premier prix de..., etc., le jury nous a félicités. Ceux de Noirfend, battus. Avons porté Delbroyard en triomphe !*

— Recopie-le, me dit Grosfils, toi qui as l'habitude. Nous en enverrons un aux Pirotte, un à Jamioulx, un à mon beau-père, un au bourgmestre.

Pris d'un honnête scrupule, car je sais le père Grosfils assez « regardant » sur ses écus, je conseille d'abrégier le télégramme.

— Non, non, faut qu'ils sachent tout !

Et jetant son argent au préposé qui rit en dépit de la morosité administrative :

— C'est trop beau, vois-tu, un succès pareil : aujourd'hui, l'argent, on s'en moque.

Et, même, ce n'est pas « je m'en moque » qu'il a dit...

... Ce qu'ils ont fait à Bruxelles après le concours, mes autochtones, je l'ignore. J'ai eu la lâcheté de les perdre, de les abandonner pour leur réserver la joie de découvrir tout seuls les

« cavitjes » du centre, de leur laisser parcourir sans moi le cycle de la ribotte depuis la « pointe » bourgeoise jusqu'à la saoulerie anarchiste. Mais voilà quinze jours, j'ai appris que se préparait à *** la grande fête, la réception solennelle et officielle des vainqueurs. J'y suis allé, j'ai vu la cérémonie.

*
* *
*

Figurez-vous le merveilleux cadre de ce village condruzien où n'ont pénétré encore ni la grande industrie, ni l'odieux « vicinal » : le cirque des collines, les unes défrichées, cultivées comme des potagers, les autres plantées de hêtres et de bouleaux dont les troncs, sous les feuilles remuées, ont, par moments, des luisants d'argent neuf. Figurez-vous les métairies cosues et les maisons sans étage, les toits de chaume et les toits d'ardoise, d'une couleur nette et jolie d'aquarelle, la route blanche où viennent s'amorcer les sentiers couverts et qui file entre les vergers et pâchis, escalade la colline puis s'en va, on ne sait où, bien loin à travers les cultures... Sur tout cela, un soleil de

fournaise, un bloc d'acier en fusion, emplissant tout le ciel.

Les verdure de l'arc de triomphe, — oh! très primitif, l'arc de triomphe, pareil sans doute à ceux que l'on dressait, voilà quelque dix siècles, pour les bandes victorieuses du prince-évêque! — planté la veille à l'entrée du village, tremblotent au vent léger du matin. Trois camions enguirlandés, attelés de chevaux dont les crins sont tressés de paille, s'en sont allés, dès l'aube, à la gare de V***, quérir les chanteurs hutois qui — mais ceci est un secret et je ne sais si je puis... — bah! qui ont renforcé l'orphéon au concours de Bruxelles. De méchantes gens, les busés de Noirfend, bien sûr, insinuent même que le succès des *Vrais Echos du Hoyoux* est dû pour une bonne part à ce renfort extra-réglementaire. Mais cela se dit de l'autre côté de la Meuse, non de ce côté-ci. Puis, quelle créance voulez-vous que le Condroz, qui fait état de ne pas aimer beaucoup les Hesbignons, accorde aux propos de ceux-ci quand, en plus, c'est la jalousie qui les fait parler?

Cependant, voici débarquer les Hutois; on pré-

pare dans la salle de l'école un déjeuner substantiel pour lequel des censiers enthousiastes ont envoyé des jambons, le brasseur des tonneaux de « supérieure » à seize francs, et Hamseraux, le rentier, du vin cacheté qui rit dans un rais de soleil près de la fenêtre ouverte.

Et alors, c'est l'arrivée des étrangers, le discours du président, prononcé avec des hésitations, presque balbutié par une voix faite pour haranguer un banquet de cinq cents couverts — l'émotion vous savez, la terrible émotion, si excusable ! — la réponse du directeur des chœurs, ovationné, passé de mains en mains, embrassé par les ténors, étreint par les barytons, enlevé finalement sur les épaules des basses. Et puis, c'est la remise du cadeau... mais ici deux mots sont nécessaires.

Pour choisir l'objet à remettre au directeur des chœurs, en commémoration de l'événement, le comité avait tenu journellement des séances pendant plus d'une quinzaine. Et ces séances-là furent houleuses, passionnées, terribles. Deux clans se dessinèrent : il y eut trois membres pour le cadeau « distingué », trois autres pour le cadeau « utile ». Les premiers, des jeunes

gens, parlaient d'une palme monstre, d'un bronze d'art, d'un bâton directorial en ivoire ; les seconds, soufflés par leurs femmes conseillaient une armoire à glace, un mobilier de salle à manger, un lavabo, un tapis de salon. Le vieux Dugnelles, dont le neveu est cordonnier, émit même l'idée d'un « bon » pour vingt paires de chaussures, mais du coup, les partisans du cadeau « utile » eux-mêmes se récrièrent : la proposition Dugnelles, abandonnée, ne fut pas seulement mise aux voix. Le président, toujours très écouté, eut enfin une inspiration qui rallia tous les votes : on décida de dépêcher un des membres du comité au jeune fils du directeur pour s'informer officieusement, avec toute la diplomatie requise, des préférences du donataire. Et ce fut le censier d'Olnyette, bien connu pour sa finesse, qui s'en alla trouver le jeune Delbroyard. Tous les habitués des foires vous diront que ce censier-là, né rusé, n'a pas son pareil pour vendre ses bêtes au plus haut. Quand il revint à ***, il avait la réponse : ce qui ferait plaisir au directeur, c'était une solide table de chêne, avec des sculptures autour et du cuivre dessus. Cela manquait à Delbroyard

pour écrire sa musique. Les partisans de l'objet utile triomphaient, mais, comme concession aux fervents de l'objet distingué, on convint de faire mettre une plaque commémorative au milieu de la table.

Revenons à la cérémonie : après que le cadeau fut remis au directeur, quelques convaincus voulurent le hisser dessus et porter le tout à la place de l'Eglise où la Société allait exécuter les chœurs primés à Bruxelles. Delbroyard a refusé — par modestie, a-t-il déclaré — de triompher sur ce pavois ; mais, entre nous, je crois plutôt que l'équilibre instable lui faisait un peu peur.

Cependant, les sarreaux se pressent sur la place. Villages et hameaux, à six lieues à la ronde, sont représentés dans l'auditoire. Silence profond. Groupés au centre, dans la gaieté des maisons décorées de verdure, les orphéonistes entonnent le fameux chœur des pêcheurs.

Ce sont d'abord les adieux du pêcheur à sa femme avant l'embarquement.

Je n'ai qu'une étoile pour guide
Je vais sur la plaine liquide
Au lointain jeter mes filets.

morceau d'expression que les ténors détaillent avec sentiment, les yeux perdus par-dessus leurs feuilles de musique, ruisselants sous le grand soleil.

Mais sur la mer, l'orage gronde, les deuxièmes dessous mugissent comme les flots, la voix des barytons donne le thème :

La tempête
Me guette
Il faut fuir
Ou périr...

tandis que les ténors imitent le sifflement du vent dans les cordages et que Delbroyard, déchainé comme la tempête, gesticule et se déjette. Alors, le pêcheur s'efforce de regagner le port.

Pour échapper à la cruelle mort,
Vogue, ma barque, vers le port !

Ce sont des notes coupées qui disent l'angoisse. Les yeux se tournent au ciel, les bouches grimacent un peu dans l'excès du « rendu ». Puis, quand le bon marin revient au rivage où sa femme l'attend, c'est une explosion joyeuse,

un chant d'allégresse que tous entonnent à pleine voix, à plein cœur.

Mais ce qu'il faut tâcher de vous imaginer, c'est l'attention émue, admirative, prenante, l'émerveillement des auditeurs, de ces âmes exemptes de complications qui vibrent, ainsi qu'un métal pur de tout alliage, aux notes passionnées, à la mimique expressive des chanteurs ; c'est l'impression très pénétrante obtenue par des moyens primitifs dont sourit notre gouaillerie citadine en même temps que notre scepticisme s'en défie et dont vous vous étonneriez naïvement, de sentir, comme je l'ai senti, le charme simple et fort.

Les chœurs exécutés, on s'en va processionnellement au château de Borhom, dont le propriétaire, président d'honneur des *Vrais Echos*, attend les orphéonistes. Il a bien fait les choses, le châtelain ; il y a une émotion, on pousse les coudes dans la poitrine de ses voisins quand on découvre, alignées sur une longue table, des rangées de bouteilles casquées d'argent. Un mot circule, chuchotté dans le respect héréditaire que l'on conserve pour la demeure seigneuriale : — Du champagne, nom di djo !

Peut-être auriez-vous souri, comme je faillis le faire, en regardant la marque de la tisane... Ah ! mes frères de la ville, cette ironie frondeuse dont nous faisons profession, cette moquerie blagueuse que nous cultivons dans nos milieux, comme elles nous poursuivent et nous tiennent bien, où que nous allions ! Comme elles sont entrées en nous, mêlées à notre sang, et comme elles empêchent nos esprits amusés de saisir sans le discuter, le plaisir simple des bonnes choses...

Mes autochtones, allez, ne s'embarrassaient pas le cerveau de tout cela. Ah ! si vous les aviez entendus, enthousiastes, applaudir le speech bien senti du président d'honneur ! Si vous les aviez vus, toujours chantant, au sortir du château, descendre dans la pourpre du soleil couchant le chemin creux qui les ramenait à *** avec leur drapeau dont les attributs de cuivre accrochaient les épines dans les haies folles!...

Les camions du matin, de plus en plus enrubannés, sont venus, à minuit, reprendre les Hutois chez le maître d'école où ils achevaient la fête. Que tout le monde ne fût pas un tantinet ému je ne le jurerais pas. Mon Dieu ! il y

avait des raisons si multiples !... C'est ainsi que les camions avaient déjà quitté depuis dix minutes le village quand Delbroyard s'aperçut qu'on avait laissé sa table, son cadeau utile, à la maison d'école. On fit tête à la queue pour aller reprendre l'objet ; mais, à un coin de route, on croisa le porte-drapeau, le géant Marcel Tihange, qui, ayant remarqué l'oubli de Delbroyard, s'était mis en tête de rattraper les chariots. En courant, il apportait la table, posée d'équilibre sur sa tête. Et sur le chemin tout blanc, la lune faisait danser la silhouette de l'homme et du meuble, une ombre monstrueuse d'animal fantastique dont le corps plat et allongé dressait quatre pieds rigides vers le ciel clair d'étoiles !



La petite fille inconnue.

A Firmin Baes.

Pourquoi ce souvenir me revient-il ? Quel heur présages-tu à mon cœur superstitieux, doux rappel ingénu d'un clair matin d'enfance ? O tendre et vaine chanson éclose au lointain de mes premières années, tu fleuris tout à coup dans ma mémoire comme une fleur de songe, si frêle que je tremble d'en briser la tige en essayant de la cueillir...

C'était là-bas, dans le cher coin de terre où l'on voit, aux reculées du Sud, moutonner les premiers contreforts de l'Ardenne schisteuse et, tout autour, le déroulement diapré des cultures coupées de haies, plantées d'allées d'arbres che-nus, traversées de routes blanches ondulantes

et poussiéreuses.

Le coq d'un clocher bat de l'aile au-dessus d'un pli de terrain au fond duquel on devine d'humbles maisons, pressées les unes contre les autres dans des enclos fleuris.

Le soleil s'était levé dans un ciel de soie et de pierreries ; l'haleine lourde et grise des feux de bois qu'on allume dans les foyers passait en volutes sur la campagne, mêlait son âcreté aux parfums des champs emperlés de rosée et se dissipait dans le vaste azur comme un encens envoyé au Soleil.

Seul, le cœur gonflé de joie ingénue, j'allais, convalescent d'une récente maladie, marchant, à pas mal assurés encore, par l'enchantement des chemins, les yeux ravis de la splendeur des choses. Et, réconforté peu à peu, lentement pénétré d'une émotion simple et bonne, point littéraire, je vous jure ! car mon cerveau de dix ans ne cherchait aucun mot pour la traduire, j'avançais vers des paysages inconnus, laissant derrière moi la chère bourgade d'où me venait encore, sur l'aile du vent matinal, l'aboi d'un chien de chaîne, le beuglement des vaches quittant l'étable, le roulement, sur le pavé inégal,

d'une carriole sursautant.

O nature ! quel sourire ce jour-là sur tes lèvres éternellement diverses et soudain innocentes, pareilles à mon cœur d'enfant ! Tu pénétrais en moi par tous les organes qui font communiquer avec le monde extérieur notre être infirme enfermé dans la prison de notre chair : par mes yeux qui s'imprégnaient de toi, par ma bouche qui te respirait toute, par mes narines qui se grisèrent de tes odeurs, par mes mains tâtonnantes qui frôlaient au passage les arbres et les plantes, par mes pieds incertains qui foulaient la terre bien-aimée !

Je marchai ainsi peut-être une heure, les jambes plus solides, le pas plus affermi, dans un tel ravissement que je ne songeai ni au temps qui passait ni aux braves gens qui, là-bas, devaient s'inquiéter de ma disparition. Et, tout à coup, au tournant d'un sentier, je vis une petite fille blonde, en robe fraîche, une petite fille que je n'avais jamais vue, une de ces petites filles bien mises avec lesquelles on me permettait de jouer. Que faisait-elle là, seule par la vaste campagne ? Avait-elle, comme moi, trompé de tendres surveillances — et le clair soleil

l'avait-il séduite jusqu'à la faire s'aventurer, garçonnaire et vagabonde, au hasard des chemins?

Je ne le lui demandai pas — bénie soit aujourd'hui la timidité ou la compréhensive négligence qui fait que la plus exquise des imprécisions environne encore cette apparition! — mais j'allai vers elle ainsi que j'eusse été à un arbre inconnu ou à une fleur imprévue, avec la seule et pure joie de la découvrir là, tout à coup, comme une émanation de la souriante matinée!

Je me souviens... nous nous regardâmes sans trouble et sans étonnement et nous nous prîmes la main, puérils et bons, comme deux camarades écoliers partant à la promenade. Il y avait, sur la droite du chemin, un petit bois escaladant une colline assez haute et, dans le bois, un bûcheron occupé à des coupes et dont on entendait la cognée heurtant à coups sourds les troncs solides dont les branches frissonnaient. C'est là que nous allâmes, fraternellement unis par nos mains enlacées, comme vers le but convenu de nos deux escapades, et sans nous être autrement concertés. Nous savions bien, n'est-ce pas, petite fille blonde, que le paysan inconnu que

nous trouverions serait un brave homme, qu'il nous sourirait, qu'il nous permettrait de le regarder travailler et que nous n'aurions, pour nous amuser, qu'à nous asseoir, bien sages, à quelques pas de lui?

L'homme fut pourtant surpris quand il vit s'avancer ces deux enfants. Il me demanda mon nom et le village d'où je venais et, quand je l'eus renseigné, il se souvint de m'avoir vu à la ferme de X...; sans doute il crut que la petite fille logeait au même endroit que moi, car il ne s'informa pas d'elle. Nous restâmes près de lui, assis sur une souche et pendant bien longtemps, nous le regardâmes décortiquer les jeunes chênes abattus. De temps en temps la petite fille me fixait dans les yeux et me souriait.

Elles sont lointaines, ces choses, et la distance leur donne la couleur effacée et le charme attendrissant d'un songe. Mais comme chaque détail réel s'en est gravé dans mon esprit; avec quelle netteté tous me reviennent! Les grands arbres de la route bleuissaient sous le soleil qui montait haut dans le ciel aveuglant. Au milieu d'un pré étalé au pied de la colline, un ruisseau se frayait de fantaisistes chemins bordés

de saulaies ; là, une mare s'élargissait où les bestiaux viendraient boire tout à l'heure, s'interrompant pour beugler de bien-être, le garrot tendu, le mufle humide vers le ciel. On découvrait plusieurs lieues de pays, des champs étagés en damier, des fermes à toits d'ardoise gris de fer, des maisonnettes à toits de chaume, vert et or. Et d'y repenser aujourd'hui, il me semble — mais éprouvai-je alors, analysai-je ces impressions ? — que, devant la paix de cet admirable paysage, dans l'harmonie des glèbes vues à vol d'oiseau avec, au sommet, la ligne rigide d'une plantation d'arbres symétriques, je dus être pénétré de la sensation d'un bonheur infini d'une ferveur religieuse, que mon cœur dut s'émouvoir pieusement et mon admiration se prosterner devant la non pareille Nature...

Une odeur de foin coupé montait des prairies à présent tièdes et voici que tout à coup l'Angelus se mit à tinter au prochain clocher.

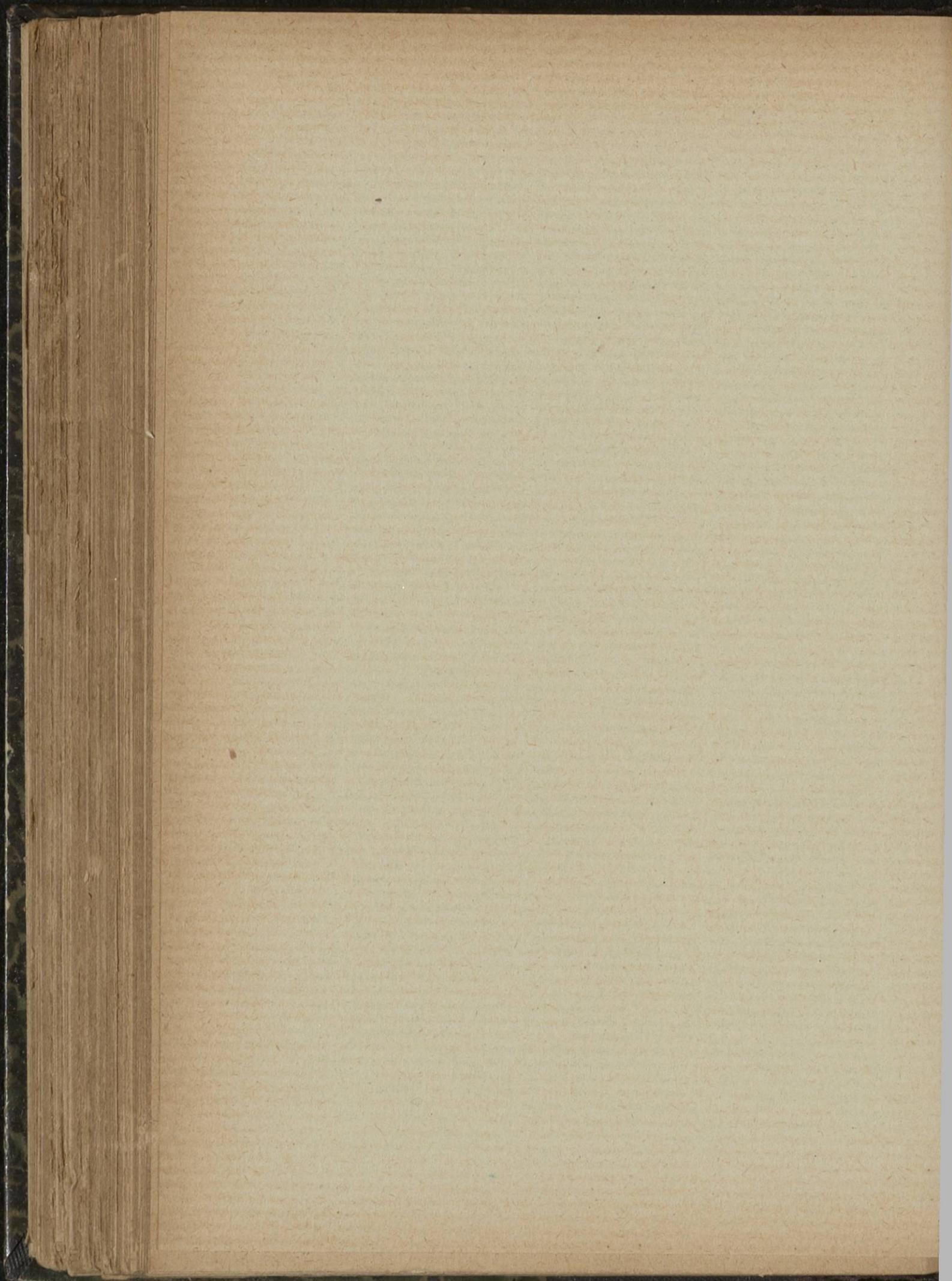
Alors, le bûcheron nous dit :

« Si vous voulez être rentrés à X... pour dîner, il est temps de vous en aller. »

La petite fille n'osa rien dire, ni moi non plus ; nous nous levâmes et nous partîmes, dé-

gringolant la pente, sautant de pierre en pierre. Au bas de la colline, je quittai la main de la petite fille et je l'embrassai. Elle me dit au revoir, sans cesser de sourire, et s'en alla en me tournant le dos. Je ne l'ai jamais revue ; je n'ai jamais su son nom et je n'ai jamais cherché à le savoir, mais je donnerais bien des heures de mon existence actuelle pour redevenir enfant quelques minutes, oublier toute littérature et revivre — côte à côte avec la petite fille blonde, en regardant travailler le bûcheron — le frais et puénil épisode qui, ce matin, a chanté dans mon cœur une tendre et vaine chanson!...





La Promenade.

A Fritz Rotiers.

Comme deux heures du matin allaient sonner dans la salle presque vide du *Grill Room*, — l'atmosphère était empuantie de tabac, de relents de nourriture et de boissons, — Lucine Dzira fit des rêves, à la table à laquelle elle était assise, depuis minuit, avec trois amis.

— Je voudrais, dit-elle, aller à la campagne. Le printemps, cette année, est vraiment superbe ; je me souviens de certaines journées du mois de mai où je me suis sentie heureuse à ne pas pouvoir l'exprimer. Il y a dix ans de cela ; c'était dans mon village, sur la Loire. Ces journées-là étaient tout à fait pareilles à celle d'aujourd'hui, ou plutôt d'hier — puisque deux heures vont

sonner. Je n'ai jamais retrouvé ça. Si Adrien voulait me conduire demain au bois de la Cambre, je serais femme à me lever à huit heures du matin, parce que, quand on y réfléchit bien et que l'on a du sentiment comme j'en ai, la nature, voyez-vous, ça vaut encore mieux que le théâtre.

Parmi les trois amis de Lucine, deux se mirent à rire ; le troisième, Adrien, resta songeur.

— Adrien seul me comprend, continua Lucine. Vous deux, vous êtes des citadins ; lui, il a grandi dans les herbes des prairies ; sa famille l'a élevé sous de beaux arbres... — parfaitement : j'ai traversé son pays, un jour, en chemin de fer ; il y a de très grandes prairies et de très beaux arbres... et des poules... et des vaches, et des fermes...

Irrévérencieusement, ici, les deux citadins impénitents coupèrent, de deux mots prompts et plutôt grossiers, les paroles de Lucine.

— Vous êtes idiots, déclara-t-elle, sans autrement s'émouvoir. Mais ce n'est pas tout cela : je répète que, si Adrien veut être bien gentil, il m'emmènera demain à la campagne.

Adrien répondit :

— Je veux bien. J'irai te prendre très tôt chez toi. Moi aussi, je voudrais *la* revoir. Il y a quinze jours que j'y pense. Seulement, il faut se lever tôt et, toutes les nuits, à cause de vous, on se couche à des heures impossibles.

Puis, à Lucine :

— Serais-tu femme à traverser la forêt jusqu'à Groenendael ?

Elle répondit, presque indignée :

— Pour sûr !

Les deux citadins bâillaient, indifférents.

Tous se levèrent. On régla les comptes et le dernier garçon de l'établissement, enfin délivré, ferma violemment dans le dos des noctambules la porte du *Grill Room*.

*
* *
*

Adrien ne dort pas, cette nuit-là. Une chose l'étonnait d'abord : c'était d'avoir découvert chez Lucine des goûts pastoraux et bucoliques. Elle était donc capable de penser à autre chose qu'à son maquillage, au rendement de la claque, à ses toilettes et à celle des théâtreuses ses sœurs ? Puis, il fit un retour sur lui-même. Depuis six

mois, il dépensait à Bruxelles, sans plaisir, dans un monde de désœuvrés — la bohème dorée... — un héritage imprévu qu'il était presque décidé, maintenant, à déclarer fâcheux.

Depuis six mois, les alcools aux colorations toujours diverses, les jupes aux froufroutements toujours semblables l'avaient empêché de penser à des choses qui, autrefois, lui dilataient et lui délectaient le cœur. Depuis six mois, il avait la sensation d'un déséquilibre. Vaguement, le printemps revenu, il s'était dit qu'une confrontation avec les bois et les plaines, très loin des bars et des théâtres à femmes, orienterait ses préoccupations vers des conceptions quelque peu plus nobles, moins tumultueuses, moins décevantes, moins pauvres, moins insipidement vaines.

Et, à mesure que, dans l'insomnie, il s'analysait et se raisonnait ainsi, il sentait remuer en lui un autre homme, l'homme d'autrefois, celui qui voyait la nature à travers la vision magnifiante des poètes, qui se décrivait à lui-même le charme d'un paysage avec des mots par lesquels le cerveau intensifie l'émotion simple du cœur, qui savait s'émouvoir des mille voix, des mille cou-

leurs, des mille parfums de la Terre multiforme et prestigieuse, celui qui pensait...

Et il admirait l'empire qu'Elle garde, la Nature, sur tous ceux qui ont appris à la connaître et à l'aimer — puisque Lucine, femme dont, jusque-là, il n'avait apprécié, en passant, que les matérialités recommandables, le joyeux argot des coulisses et la professionnelle amabilité, venait de l'éprouver elle-même, cet empire, et de manifester, par des paroles précises, qu'elle l'éprouvait.

Quand il se leva, il était tout à fait prêt à redevenir « l'ancien homme » — celui qu'il était il y a six mois.

Il s'habilla comme on s'habille à la campagne, dans les gentilhommières condruziennes, quand on n'a pas d'invités : il retrouva un pantalon de coutil et endossa un simple veston pardessus la chemise de flanelle.

Lucine eut un air surpris quand elle le vit entrer chez elle.

— J'avais pensé, dit-il en souriant, mettre des guêtres ; c'eût été complet.

— Tu as bien fait de ne pas les mettre, répondit-elle en le regardant des pieds à la tête.

Elle était fraîche, jolie et odorante comme un bouquet, dans sa meilleure robe de retour des courses.

Le « vieil homme » le remarqua à peine ; il n'eut même pas l'idée de la féliciter sur son exactitude, sur son héroïsme de s'être levée à huit heures.

Elle lui dit avec un peu d'humeur :

— Il y a un fiacre en bas ?

Il répondit ingénument :

— Non ; j'avais pensé que nous irions à pied.

Elle se mit à rire de si bon cœur qu'il sonna la bonne et l'envoya chercher une voiture. Dès que le fiacre roula :

— Je suis heureuse, dit Lucine.

— Au fait, c'est drôle que tu aimes la campagne, dit-il.

— Pourquoi est-ce drôle ? Est-ce que tu me prends pour une idiote ?

— Non, bien sûr ; enfin, ça m'a fait plaisir de te découvrir ce goût-là.

— Tu ne peux pas l'aimer, la nature, autant que moi, trancha-t-elle.

Les cadrans électriques marquaient 9 heures lorsque leur fiacre grimpa la Montagne de la

Cour. Des passants s'arrêtaient curieusement, regardant Adrien, presque débraillé, à côté de cette femme d'une élégance suggestive.

La gaiété du printemps épanouissait dans la jeune verdure de l'avenue Louise, dont les arbres avaient une odeur fraîche et tendre ; des jeunes filles passaient, se rendant aux écoles, les cheveux dénoués, légers et flottants sous des chapeaux de paille chiffonnés avec grâce, suivies de servantes qui portaient des paquets de livres. Elles aussi riaient à la fête des feuilles nouvelles et elles étaient, avec leurs robes claires et printanières, comme l'incarnation d'un Renouveau aristocratique, du Renouveau de ce quartier aux hôtels somptueux dont les fenêtres s'ouvraient à tous les étages pour laisser entrer l'air et le soleil.

Puis, à leur gauche, ils eurent le coup d'œil requérant du bas Ixelles, s'éveillant dans la grâce de ce matin de mai. Le soleil baignait les façades claires, les jardins grillagés qui précèdent les maisons ; au fond de la dépression pittoresque du terrain, les étangs luisaient comme des miroirs. Le clocher de Sainte-Croix, l'église de briques, les étangs encadrés de berges

gazonnées, capricieusement semées d'arbres aux essences ingénieusement combinées, mettaient là un décor de village d'une simplicité amusante, un coin de roman dans une vallée tranquille. Pourtant, derrière les maisons, démentant déjà cette impression de paysage, montait l'amphithéâtre nombreux des pignons, des toits et des cheminées. Quand un tram passa en contre-bas, soufflant et crachant sa vapeur, Adrien ne vit plus que la joliesse empruntée du site, le mensonge de sa rusticité factice, les rocailles de ciment, les arbustes entourés de grilles protectrices, des jardiniers entrant dans les tail-lis, un sécateur à la main.

Il renvoya le fiacre à l'entrée du bois ; Lucine regarda, inquiète, le cocher tourner bride et ne dit rien. Adrien, ravi des grands arbres, enfila l'allée de gauche d'un pas si rapide, qu'elle ne songea pas à le suivre. Il était loin déjà lorsqu'il s'aperçut qu'elle restait en arrière. Il cria, surpris : « Viens-tu ? » et elle répondit, la voix molle, sans faire un pas plus vite : « Je ne vais pas faire un raid, tu parles ! » Il lui jeta un coup d'œil méfiant et l'attendit, sifflottant entre ses dents, courbant à coups de canne des

brins d'herbes sur le talus du chemin.

Quand elle l'eut rejoint, sa nervosité partit malgré lui en une phrase vive : « Veux-tu retourner chez toi ? Si tu veux retourner, dis-le, mais dis-le tout de suite ! » Elle le regarda sans répondre et lui prit le bras ; ils continuèrent à marcher.

Dans le bois, le paysage, découvert du haut du pont qui enjambe le « ravin des Anglais », les arrêta. Des arbres en avancée couronnent sur les deux bords les versants gazonnés, hérissés de piquets, ménageant des perspectives fuyantes. Dans le fond, des bouquets d'ormes et de chênes envahissent la déclivité du sol, remontent, se plantent au sommet de la côte, arrondissent des dômes aux verts changeants, découpés sur le ciel. Ces îlots d'ombre, sur le tapis d'herbes fines, défiaient le soleil. Capricieuse, une sente coupe en biais le vallon, court au plus bas, s'infléchit harmonieusement en courbes savantes, va se perdre dans les pelouses.

C'était un décor compliqué aux lignes majestueuses, vivant et frémissant dans l'or du soleil et qui, pourtant, ne donna pas au jeune homme le frisson qu'il attendait.

Adrien contemplait le paysage et Lucine, appuyée sur son ombrelle, contemplait Adrien. Puis, lasse de le contempler — et de le contempler s'abîmant dans sa contemplation — elle se tourna vers l'allée et considéra deux cavaliers qui trottaient sous les feuilles. Elle s'intéressa tout à coup : elle reconnaissait l'un d'eux, un jeune homme qui avait fait un beau mariage après avoir eu des malheurs. Il passa sans la saluer, bien qu'elle le fixât dans les yeux. Alors, débordante de paroles, elle se retourna pour raconter à Adrien l'histoire du cavalier ; mais, comme Adrien contemplait toujours, elle se tut, afin qu'il s'aperçût qu'elle n'était pas contente. Il se remit en route sans parler, lui non plus ; elle se reprit à le suivre, très nerveuse.

Devant le lac, ils trouvèrent une famille étendue sur le gazon, mangeant des charcuteries qu'une bonne rougeaude tirait d'un panier énorme, d'où sortaient des cols de bouteilles. Largement évasée, la perspective s'ouvre ; un cirque de verdure entoure le lac ; le vent léger passait sur l'eau, apportant des odeurs sucrées de sèves prises au plus profond du taillis. On entendait le clapotis de l'eau, remuée par lui et

mourant sur la berge avec une sonorité fraîche.

Des pelouses d'émeraude, coupées au rouleau, fuyaient sous les arbres, allaient joindre les bas fourrés, s'arrêtaient au bord des routes grises, se déroulaient à nouveau de l'autre côté du chemin et tombaient comme un tapis bien tendu, tiré par d'invisibles mains, dans la fosse du lac. La matinée était admirable ; le paysage se poétisait dans une grande pureté sereine.

Et pourtant, Adrien éprouvait une déception, ne pouvait se hausser jusqu'à cet épanouissement du paysage. Quelque chose d'irraisonné le mettait en défiance, l'empêchait de communier avec la magnificence de ce parc de grand seigneur, au charme apprêté et coûteux.

Cependant, ces bois déroulés étaient superbes et requérants, ainsi surpris dans la joie de leur réveil : ces hêtres, étendant leurs membres engorgés de sève et faisant saillir leurs muscles sous la cuirasse luisante de leurs troncs, avaient le même air de force et de bonté que les hêtres des rives mosanes ; ces chênes, trapus, ramassés, sonores de chants d'oiseaux, semblaient, comme tous les chênes, grandis pour quelque forêt sacrée ; la même odeur balsamique venait de ces

sapins découpant le travail tremblé de leurs aiguilles ; ces coudriers étaient les mêmes que ceux qu'il avait découverts, avec des cris de joie, dans telles clairières condruziennes.

Qu'est-ce donc qui gâtait ainsi le plaisir d'Adrien, qui empêchait de se dilater son cœur inquiet ? Il le comprit en regardant Lucine : la nature, ici, souriait avec des lèvres peintes ; elle s'offrait à tous, indifférente, s'inquiétant peu de savoir quels yeux — compréhensifs ou imbéciles — réfléchiraient ses beautés. Mise en scène par un entrepreneur public, ornée, peignée, maquillée, elle étalait une séduction de courtisane, une perversité de fille. Cette nature n'avait pas plus conservé de secret et de cœur que Lucine n'avait gardé de cœur et de secret : « Je me donne, prends-moi ; peu m'importe que tu m'oublies après, si tu m'as trouvée belle : je demande un hommage et non un souvenir. Regarde mes allées trop ratissées, ma verdure trop bien ordonnée, mes perspectives trop savantes : le voisinage de la ville a gâté jusqu'à la forêt ; je suis artificielle et fausse ; mes grâces sont fardées et je suis asservie... »

Cependant Lucine parla, furieusement, dans

un sursaut :

— Où va-t-on ?

Il répondit sans la regarder :

— Vers la Hulpe, mais nous déjeunerons à Groenendael.

Alors, elle se récria, prise d'une vraie peur :

— Mais c'est au bout du monde ! il nous faudra marcher jusqu'à demain !... Voyons, combien il y a-t-il d'ici à Groenendael ?

— Deux lieues.

— Combien faut-il marcher pour faire une lieue ?

— Une heure : tu ne sais donc rien ?

— Mon cher, cria-t-elle, exaspérée, je sais chanter et jouer l'opérette, m'habiller et dîner en ville, je sais faire toutes sortes de choses amusantes et gentilles, mais courir comme une paysanne qui va au marché, ça ce n'est pas ma partie.

Il l'interrompit, balbutiant de colère :

— Veux-tu retourner ? Veux-tu retourner ? Je t'ai déjà dit qu'il fallait le dire !

Elle répondit :

— J'ai faim, Adrien... une mauvaise faim. J'ai besoin d'un sandwich. La Laiterie n'est pas

loin. Nous pourrions y aller.

Il était si exaspéré qu'il eut peur de se montrer brutal en discutant. Il dit :

— Allons-y.

Ils rebroussèrent chemin.

Elle avait envie de pleurer. Elle souffla, tout de même, entre ses dents : « Paysan ! » — mais il eut l'air de ne pas avoir entendu. Ils marchèrent vers la Laiterie sans mot dire. Ils cheminèrent par les sentiers ; toutes les deux minutes, la robe de Lucine se prenait dans les épines ; on eût dit qu'elle le faisait exprès. Lucine s'arrêtait, déclarant posément : « Je suis accrochée », — et attendait qu'Adrien vînt la délivrer. Ils repartaient, toujours silencieux.

Alors, tandis qu'il regardait, des deux côtés du sentier, les sous-bois invitants où il ne pénétrait pas, il se revit, adolescent, plein d'enthousiasme et de foi sincère, courant les chemins autour de sa ferme, là-bas... Il était ivre des aubes radieuses ; il grimpait les collines pour voir le soleil monter dans le ciel, le col de sa chemise défait pour que le vent de l'aurore soufflât sur sa poitrine ; il avait un cœur fort, une santé audacieuse ; il savait un bonheur de vivre

que plus jamais il n'avait retrouvé. D'autres fois — en compagnie de l'amie lointaine qu'il avait aimée avec une passion simple et profonde, il cheminait au soleil couchant, cueillant des chèvrefeuilles dans les haies ; ils se prenaient la main, marchaient mieux à se sentir ainsi ; ils faisaient route avec quelque paysanne rencontrée, qui leur contait des histoires du pays, leur disait la gazette du village — et quand la bonne femme les quittait à quelque sentier de traverse, en les déclarant de « binâmés » enfants, elle souriait d'un air entendu à les voir dans cette intimité de fiancés. Alors, eux, chantaient, pour eux seuls, des romances de pension, d'une sentimentalité puérile et qui les attendrissait.

Une voix s'éleva, déclarant laconiquement, derrière lui :

— Je suis accrochée.

Il se retourna : pour la dixième fois, il vint en aide à Lucine. Elle ne dit pas merci ; ils repartirent.

Oh ! cette femme que le grand air blessait, que la santé des arbres effarait, qui se trouvait rebutée, ahurie devant le Printemps, confondue

une fois confrontée avec la vigueur de cette Nature qu'elle avait dit aimer et comprendre!

Oh! cette femme, qui s'inquiétait seulement de fuir vers le restaurant confortable, comme vers le salut! Oh! ce fard qui tombait au soleil, cette ombrelle blanche sur le satin de laquelle une coccinelle, congrûment écrasée par un gant brutal, mettait une tache affolante! Oh! cette senteur de poudre de riz passant dans l'odeur saine des tilleuls!...

— Je suis accrochée.

Il la débarrassa une fois de plus.

*
* *
*

Ils finirent par arriver à la Laiterie.

Elle s'installa tout de suite à la terrasse, se déganta. Elle s'essuya longuement le visage, puis remit de la poudre, regardant sa robe poussiéreuse et ses bottines souillées. Et, comme elle ne trouvait pas de phrases pour dire ses multiples griefs, elle abrégua, quintessencia son état d'âme :

— C'est dégoûtant!

Elle était si curieuse ainsi, gonflée de colère,

et se soulageant dans cette déclaration, qu'Adrien se décida à parler :

— Es-tu folle, plaisanta-t-il, de te mettre dans des états pareils! Sans compter que ça prouve que tu as un joli caractère!

— Mon petit, dit-elle, j'ai le caractère qui me plaît. Vrai, ce n'est pas une raison, parce que je suis bonne, pour abuser de ma complaisance, jusqu'à me forcer à aller à la campagne!

Il prononça, sévère comme la justice :

— Tu n'es qu'une grue...

Elle répondit simplement, acceptante, en une exclamation ironique :

— menteur!

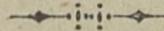
Et elle se mit à rire, devant la table bien servie — soulagée de tant de misères.

*
* * *

Le même soir, Adrien et Lucine dînèrent fortement — beaucoup mieux que d'habitude — au *Grill Room*, la promenade leur ayant donné de l'appétit.

Ils burent beaucoup de vin de Champagne et de nombreux soda-wisky.

Et, vers minuit, Adrien ramena chez lui Lucine — qui s'y installa pour trois mois.



Choses et gens de là-bas.

1. — L'AUBERGE

A Eugène Keym.

Ce n'est plus, ô Marjolaine, ô ma chère disparue, amante et sœur de mon rêve souriant, ce n'est plus le souvenir de la maison patriale et de l'intégral village que nos yeux virent quand ils s'ouvrirent à la lumière et que notre esprit aima, avec notre cœur complice, le jour où il sut comprendre, qui me hante par les matins de ce merveilleux printemps... non, ma nostalgie se particularise ; elle évoque — pourquoi ? — le souvenir de la vieille auberge paysanne, familière aux indigènes, accueillante tout de suite à ceux-là même qui n'ont pas eu le mérite d'apprendre à pénétrer les choses et les gens de chez nous. Du seuil de l'auberge, sous le cintre de la

grand'porte charretière, combien de fois ai-je regardé écumer le ris chuchotteur, vu les collines bossues sortir du brouillard auroral, les vastes bois rouler leur houle de verdure jusqu'aux dernières reculées de l'horizon...

A travers la distance, elle me raconte son histoire, la vieille auberge et ces choses d'autrefois que recueillaient avidement mes curiosités d'enfant, mes pensers plus mûrs en cherchant aujourd'hui la philosophie ; ils les rassemblent pieusement et ils y rêvent avec des retours attendris.

*
* *

Tu dois t'en souvenir aussi, toi, Marjolaine, de l'auberge Canlet-Jabot ! C'est, à l'heure où j'écris, une maison massive située à l'angle des routes qui coupent perpendiculairement le village de Chaumeilles. Une enseigne de bois, accrochée par trois crampons au-dessus des fenêtres du rez-de-chaussée, porte ces mots en lettres déteintes, à moitié effacées à force d'avoir été lavées par les pluies et séchées par le vent et le soleil :

Hôtel des Voyageurs du Condroz.

On aperçoit l'auberge d'une lieue et rien que de la découvrir au bout de l'horizon, entre les cimes balancées des peupliers, avec son air invitant et solide, le piéton fatigué retrouve des jambes et les petits chevaux des attelages donnent un coup de collier en tapant joyeusement leurs fers sur le macadam de la route. Les marchands de bétail qui, tous les quinze jours, conduisent à Véhaines leurs aumailles ont l'habitude de s'y arrêter un bon moment ; la grande salle du « Café » qui, avec la cuisine prend tout le rez-de-chaussée, est si fraîche en été, la cuisine si chaude en hiver, que le bien-être les y attarde toujours plus qu'il ne faudrait.

L'auberge Canlet-Jabot est connue jusqu'en Hesbaye et, à cause d'elle, la « fête » de Chau-meilles est réputée : les censiers y accourent ce jour-là de quatre lieues ; on danse dans la salle du « café » et l'on y trouve des consommations rares et chères, inconnues dans les villages environnants : de l'élixir du Soleil, du vermouth, trois sortes d'amer, de la bière noire en bouteilles dont les bouchons sautent en faisant retourner le monde... Sur l'étagère, appliquée au mur derrière le comptoir, s'alignent des verres à cham-

pagne, de longues flûtes aux pieds filigranés, claires et jolies à l'œil, plus claires et plus jolies quand le vin mousseux y pétille, d'une couleur d'or ambré.

L'on garde à l'auberge et dans le village, le souvenir de « noces » épiques qui stupéfient encore les pauvres gens : des fermiers venus de Gerbersart y ont, en une seule nuit, vidé trente bouteilles d'« Epernay », régaland à la ronde, jetant sur le comptoir de pleines piles de pièces de cent sous ; voilà dix ans, le baron de Tihogne y conduisit des invités arrivés au château tout exprès pour assister à la « Fête » et les amis du baron burent tant de bonnes choses et menèrent un tel train qu'ils firent, en une fois, plus de deux cents francs de dépenses. L'auberge Canlet-Jabot en garde encore une renommée. Ceux à qui on raconte cette chose en doutent parfois, mais Marjosèphe, la maîtresse de l'auberge, l'affirme et chacun sait qu'elle n'est pas menteuse ; du reste, un homme de Maffles a vu le baron tirer de sa poche les billets de banque qui ont payé la note.

*
* *

Cette Marjosèphe dont je te parle est une

petite femme maigre, ardente, avec des yeux de flamme et une figure osseuse qui grimace sans jamais arrêter. Par les plus grands soleils, tu la verras faner ses prés sans qu'une goutte de sueur lui perle au front, sans que, avant la besogne terminée, ses mains sèches et nerveuses lâchent une minute le manche poli du grand râteau de bois. Elle tient l'auberge depuis des années et des années et jamais elle n'a voulu l'aide d'un mari ; les commis-voyageurs ont eu beau faire la bouche en cœur autour de son comptoir et les fermiers mettre, pour l'aller voir, des sarreaux empesés comme des harnais et luisants comme des croupes de timoniers, elle ne leur a même pas permis de « se déclarer ». Elle suffit à tout, même au service des voitures publiques dont elle a la concession et que, le matin, on attelle dans la cour au milieu du bruit des chaînes et des ruades des chevaux. Quand elles rentrent à la vesprée, c'est elle qui veille à ce que les bêtes aient leurs litières et leur avoine et les « conducteurs » leur pleine ration de pommes de terre à lard.

Je rêve souvent de revivre les heures que j'ai passées, gamin, avec Marjosèphe, lorsqu'elle me

tenait le poignet dans sa main sèche et me menait en courant de l'écurie à l'étable, de l'étable au café, du café dans la cave, de la cave dans la cour où les « malles-poste » sommeillaient, recouvertes de leurs bâches ! Jamais je ne l'ai vue se reposer et cette activité lui a donné la santé durable et la joie paisible de la vie.

II. — LA VIEILLE

A Auguste Viéset.

La rue principale du village est pavée ; des maisons de pierre la bordent, gaies à l'œil, très propres, l'air solide. Les après-midi d'été, hommes, femmes et enfants s'occupent à la moisson ou à la fenaison ; la grand'rue est déserte et, quand la malle-poste y débouche, au grand trot de ses carcans, c'est à peine si, à travers les carreaux de vitre de quelque fenêtre close, on aperçoit le profil d'une aïeule, que ses infirmités obligent à garder la maison. La vieille se penche avec des yeux curieux pour voir les voyageurs

qui descendent de la voiture publique ; après avoir dévisagé les arrivants, elle se rassied dans son fauteuil et reprend, dans le silence, sa rêverie confuse qu'aucune parole ne traduit jamais. Ces vieilles gens meurent ainsi doucement sans faire de bruit, comme meurt, au coin d'un bois, un arbre dont la sève s'épuise. Dans les campagnes condruziennes, on a le respect de ces corps misérables dont les organes, de jour en jour plus atrophiés, perdent leur jeu, cessent peu à peu d'accomplir leurs fonctions, jusqu'à ce que la mort les immobilise tout à fait.

Il me souvient d'une vieille femme que j'ai connue dans mon enfance, si cassée, si ruinée, si réduite, si infime, si décrépite, qu'elle semblait n'avoir plus qu'un souffle de vie au fond de sa poitrine d'oiseau. Elle habitait avec ses deux petits-fils une maisonnette sise à l'orée du bois que l'on trouve au sortir du village et, par les chauds après-midi d'été, elle venait souvent jusqu'à la ferme que j'habitais. Elle mettait bien une heure pour franchir cette distance de deux à trois cents mètres ; elle la parcourait sans autre appui qu'un vieux bâton recourbé. Cette canne tremblait si fort entre ses mains chenues

qu'on l'eût dite animée d'une vie propre ; c'était elle qui semblait imprimer à la vieille le mouvement fébrile dont elle était agitée.

Quand elle arrivait à la ferme, la servante faisait asseoir la vieille dans la cuisine et je m'accroupissais à quelque distance sur un escabeau, pas trop près, car elle me faisait peur. Elle ne disait jamais rien. Sa figure, grosse comme les deux poings d'un charrueur, était craquelée et plissée comme une pomme de rainette ; elle s'emmanchait à un long cou qui semblait fait de fibres desséchées, et le long duquel la pomme d'Adam voyageait comme une bille à chaque effort qu'elle faisait pour avaler sa salive. Mais c'étaient les yeux surtout qui requéraient les curiosités craintives de mon esprit d'enfant : perdus sous l'arcade broussailleuse des sourcils, enfoncés dans la chair racornie au point que l'on se demandait si la lumière du jour arrivait encore jusqu'à eux, ils étaient d'un bleu indéfinissable, comme déteint et lavé par les larmes ; je les vois en ce moment comme s'ils étaient réellement devant moi, ces pauvres yeux mornes, sans chaleur et sans vie, ternis et usés à force de s'être promenés sur les choses. Ils

avaient un regard en dedans ; sans doute, en ses longues immobilités, la vieille se revoyait dans le passé, vaillante et accorte, le corps dispos, les muscles forts et la chair saine comme une fleur de prairie.

Un jour de juillet, vers deux heures, elle arriva, par un clair soleil, et la servante l'installa au fond de la cuisine, la figure tournée vers la fenêtre. Je m'assis sur le banc et je la regardai sans qu'elle parût faire attention à moi : mes yeux se fixaient sur ses yeux impénétrables ; il me sembla que le bleu en pâlisait encore, devenait presque blanc. Elle ouvrit la bouche, poussa une plainte singulière et parut raidir son corps de bois ; tout à coup, *j'eus la certitude qu'elle était morte*. Je m'enfuis sans oser crier et sans la regarder, tout pâle, mes jambes me portant à peine ; quand j'eus franchi le seuil de la maison, je tombai à genoux, les semelles à la porte, en criant d'épouvante.

Un paysan qui passait sur la route accourut : c'était l'un des petits-fils de la vieille. Je n'osai dire à cet homme le motif de ma frayeur ; il me prit dans ses grands bras et, cherchant quelqu'un à qui me confier, me porta dans la cuisine mal-

gré mes cris. La vieille n'avait pas bougé. Dès qu'il m'eut déposé par terre, je m'enfuis ; au regard de terreur que j'avais jeté sur sa grand'mère, il s'inquiéta et courut à elle.

Elle était bien morte ; elle avait « passé » sans secousse ; la pauvre machine aux rouages usés par quatre-vingt-dix ans de service s'était arrêtée brusquement ; peut-être le cerveau continuait-il, dans la mystérieuse nuit de la mort, le rêve confus où sa pensée, depuis tant d'années déjà, se paralysait...

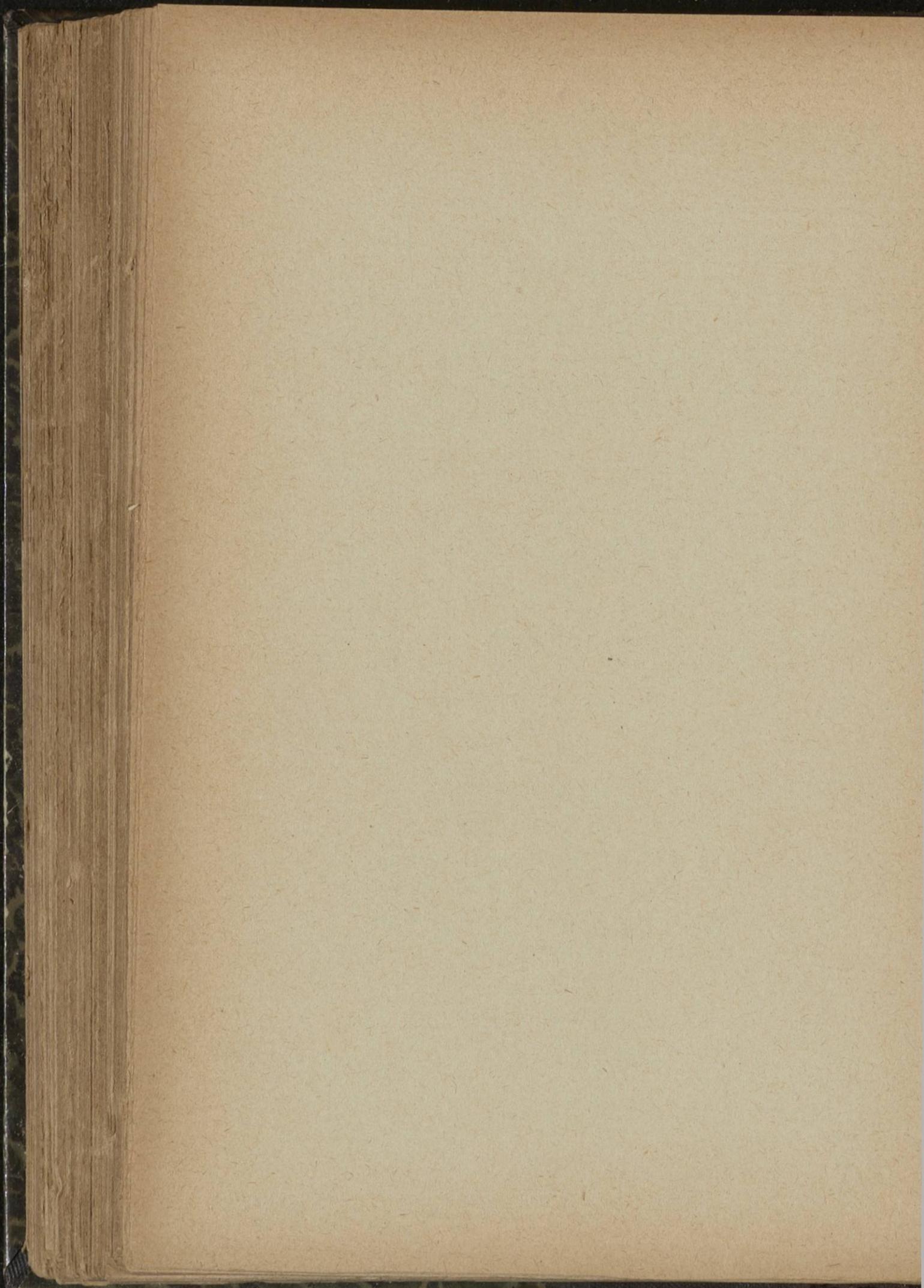
Je me rappellerai toujours l'horreur glaçante dont je fus pénétré quand je sus que réellement *je l'avais vue mourir*. Cette mort trop simple me bouleversait ; je ne voulus pas regarder le cadavre quand il fut couché sur le lit, dans la chambre de la maison, à l'orée du bois.

Et maintenant encore, chaque fois qu'il m'arrive d'être seul dans la cuisine de la ferme et que je passe devant la chaise où la vieille s'est roidie dans la mort, je revois ses yeux pâles, ses vieilles mains noueuses, posées comme des racines déterrées sur le tablier blanc, dans le coup de lumière du grand soleil de juillet.

Et je ne sais, Marjolaine, quel reste de peur

vague étreint encore mon cœur d'homme et me frappe dans la poitrine un grand coup d'angoisse.





Vieilles Cloches.

A Marjolaine.

I.

La pluie se mit à tomber dru. Les moissonneurs s'enfoncèrent au plus épais de la haie, leur veste de coutil sur la tête, les pieds ramenés sous les branches, et ils riaient de l'averse, en bons travailleurs qui, depuis le matin, souffrent de la chaleur et pour qui l'ondée amène, en même temps que la fraîcheur, un quart d'heure de repos inespéré.

Je voulais, Marjolaine, t'installer dans les feuilles d'un noisetier de la haie et t'y faire une niche où tu aurais été pareille à la Vierge en mai, souriante parmi les frondaisons de l'au-

tel. Mais tu refusais ; tu avais une autre idée ; et voici que tu me montras du doigt le grand chariot, mi empli de gerbes, qui recevait la pluie au milieu de la campagne déserte. Alors, je t'offris la main et tous deux nous courûmes d'un seul trait, sous l'averse, nous blottir entre les roues, bien à l'abri, narguant la pluie qui reprenait avec plus de rage.

Je puis bien te le dire aujourd'hui — il y a si longtemps de cela ! — j'eus alors l'impossible désir que la Mort me prît pour que s'éternisât en Elle la sensation extatique dont mon être tremblait. D'incertaines images se levaient devant moi : l'innocence des enfantines chairs roses, la pudeur des robes de lin closes en leurs plis sévères ; en moi chantait une musique pieuse. Imprécise et délicieuse, cette musique : c'était la vibration sonore de mon cœur frôlé au passage, ainsi qu'une cloche, par ta petite main légère. A ce moment-là, t'en souvient-il ? tu te déplaças un peu pour me parler de face, et tu restas saisie : car tu me vis tout pâle, la poitrine gonflée, des larmes plein les yeux parce qu'il y avait trop de bonheur en moi. Mais je ne te dis rien et je ne sais pas encore si, ce jour-là, tu

m'avais deviné, Marjolaine...

Te rappelles-tu aussi, chère et lointaine aimée, nos promenades, certains matins de juillet, le long de la route poudreuse, bordée de chèvrefeuilles, de clématites et d'aubépines? Le beau soleil noyait les lointains d'une poussière d'or. Lumière, verdure, éblouissement : les campagnes semées de faneurs en manches de chemise, les bois qui font des îlots d'ombre dans cette mer de rayons, les sentiers qui se dérobent à travers les cultures comme des lacets de soie grise négligemment dénoués sur un manteau merveilleux — et, là-bas, le gros du village, tassé dans le creux du val, les fermes aux toits d'ardoises, enfoncées sous les noyers et le clocher, mi-affaissé dans l'air bleu... Et plus loin encore, les premiers contreforts de l'Ardenne, les larges collines qui s'étagent en gradins et les basses futaies qui dégringolent les versants jusqu'à la plaine.

Combien de fois, tandis que ton bras léger pesait à peine à mon bras déjà fort, ai-je serré précieusement sur ma poitrine, — je ne t'ai jamais dit ce secret-là, Marjolaine ! — un gros carnet de vers que je portais dans ma poche —

un carnet où rime et raison luttaiient d'estoc et de taille, où « amour » échetait à « yeux bleus » — et que j'ai relu l'autre jour, Marjolaine, et qui m'a fait pleurer... si tu savais !

II.

Chaque fois qu'au temps des vacances, je suis revenu, juché sur la malle-poste, et qu'au tournant de la route le village m'est apparu dans le calme de la claire après-midi d'été, une cruelle et ineffable douceur immobilisait mon cœur. Je ne le ressaisissais — pour le sentir battre à grands coups désordonnés — que quand tu paraissais sur le seuil de la ferme, heureuse de vivre, avec ton bon sourire de jeunesse et de tendresse.

Quelles heures j'ai passées là, Marjolaine ! De quel prestige elle s'entourne encore, la vieille maison bénie ! Les maisons heureuses, dit-on, sont celles où l'on rit le matin : mon âme d'enfant se souvient du nombre de fois qu'elle s'éveilla, souriante, dans ta maison ; mes sens d'adolescent ont gardé la mémoire des jouissances qu'ils y trouvaient dès le saut du

lit : mes yeux s'y délectaient à la joie claire des collines baignées d'aurore ; mes oreilles, au beuglement des vaches, musical dans l'air apaisé du matin, au bruissement cristallin du ruisseau ; mon odorat, à la senteur fraîche du pré, au parfum âcre et aromatique des feux de bois allumés dans les chaumières proches... Et nos journées, et nos soirées, vécues d'intelligence, qui les dira, Marjolaine, qui les dira telles que nous les connûmes ?

Pendant des années, tu le sais, j'ai conservé mon amour — fier et clair comme une épée. Et maintenant que notre rêve défunt s'en est allé avec les anciennes lunes et les vieux levers d'aurore, il m'arrive de redresser les chimères d'autrefois, d'écouter dans le soir rose les vieilles cloches aimées me parler de leur voix douce et frêle... Des vers du petit carnet me reviennent alors comme un chant d'exil :

Si nous pouvions, vois-tu, nous aimer à pleine âme...

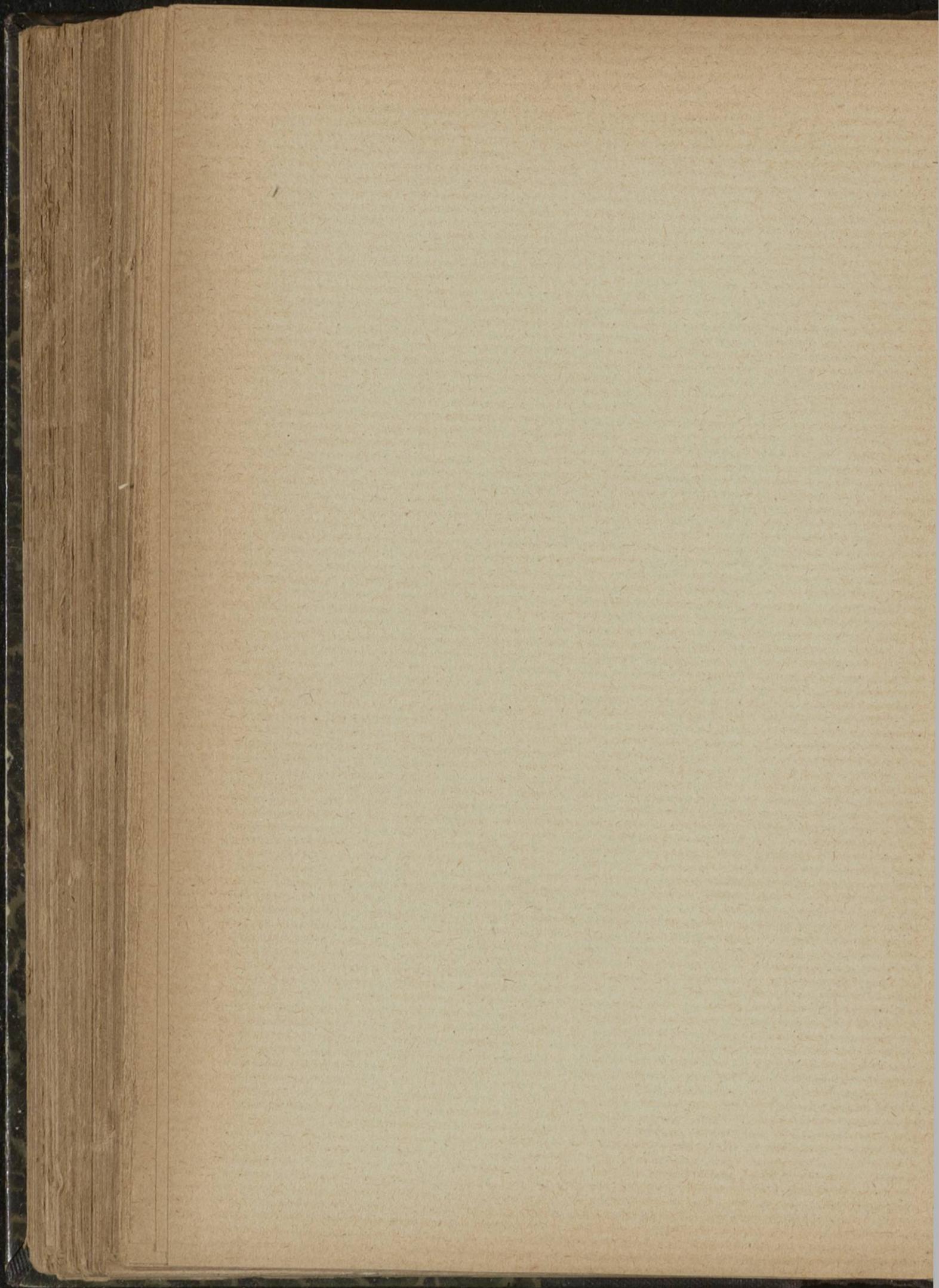
Et mon cœur tremblant, mon cœur aujourd'hui couturé de cicatrices, raccommodé comme un tambour qui a trop battu dans la changeante fortune

des aventures et le tumulte des bagarres passionnelles, mon pauvre vieux cœur meurtri ne sait rien de meilleur que le rappel du puéril amour que nous avions rêvé de promener à travers la vie, avec l'orgueil du prêtre élevant, au village, devant les fidèles agenouillés, le calice d'or empli du Sang Miraculeux, tandis que la voix des cloches, grêle et pieuse, enchante la campagne parfumée...



TABLE

	Pages
Préface	7
La Leçon	15
Le Justicier	27
Conte blanc	57
A Véhaines	71
La Servante	85
L'Hôtel de la Misère	105
Les « Quat' Blancs »	125
L'inutile Tendresse	135
Le Curé Taupin	165
Le Nûton.	177
Madame Henoumont.	193
Les « Vrais Echos du Hoyoux »	201
La petite Fille inconnue	215
La Promenade	223
Choses et Gens de là-bas	241
Vieilles Cloches	253



ACHEVÉ D'IMPRIMER

le quinze août mil neuf cent quatre

par

LA MEUSE, A LIÈGE,

pour

FÉLIX JUVEN

à Paris,

et

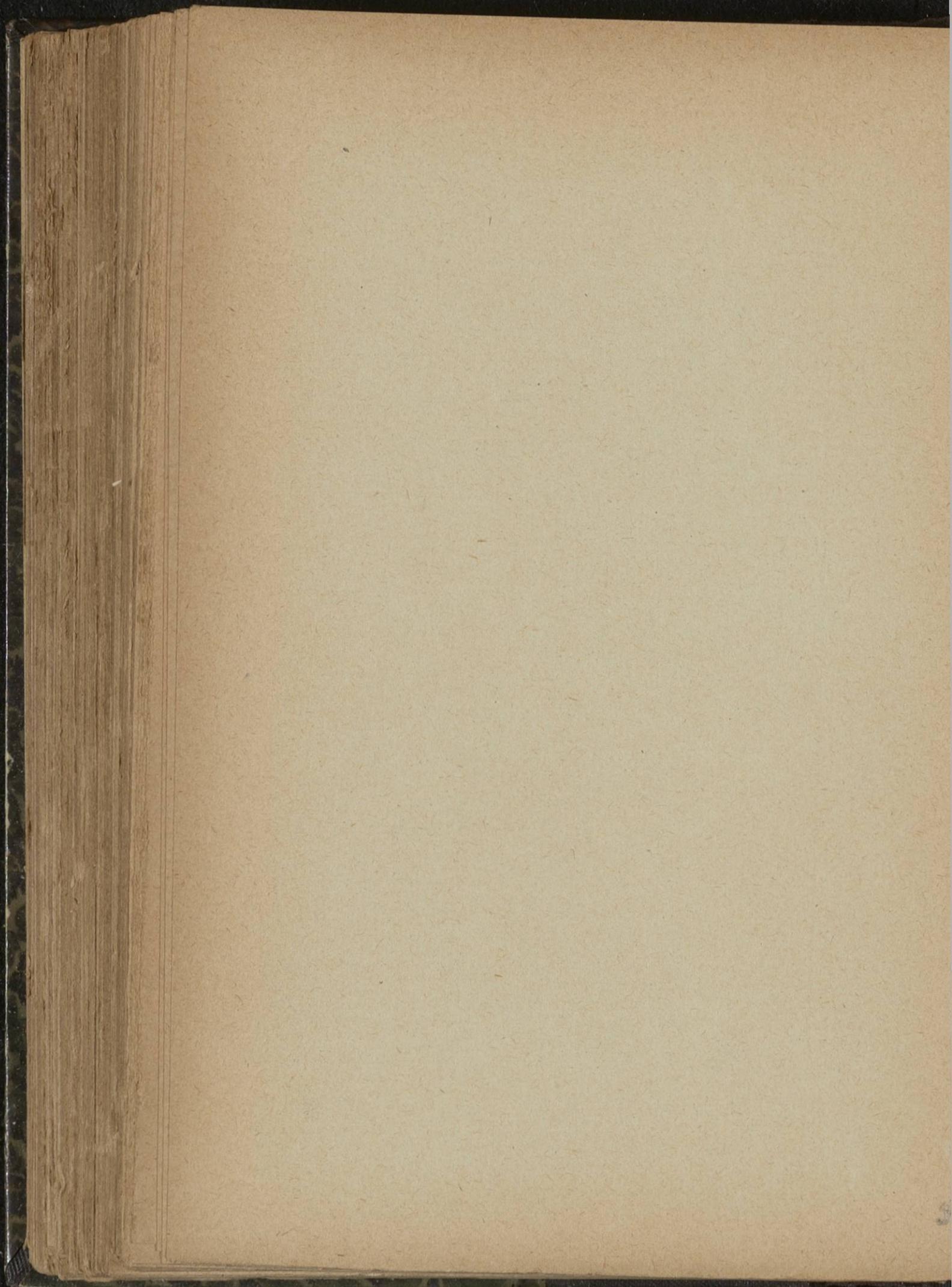
L'ASSOCIATION

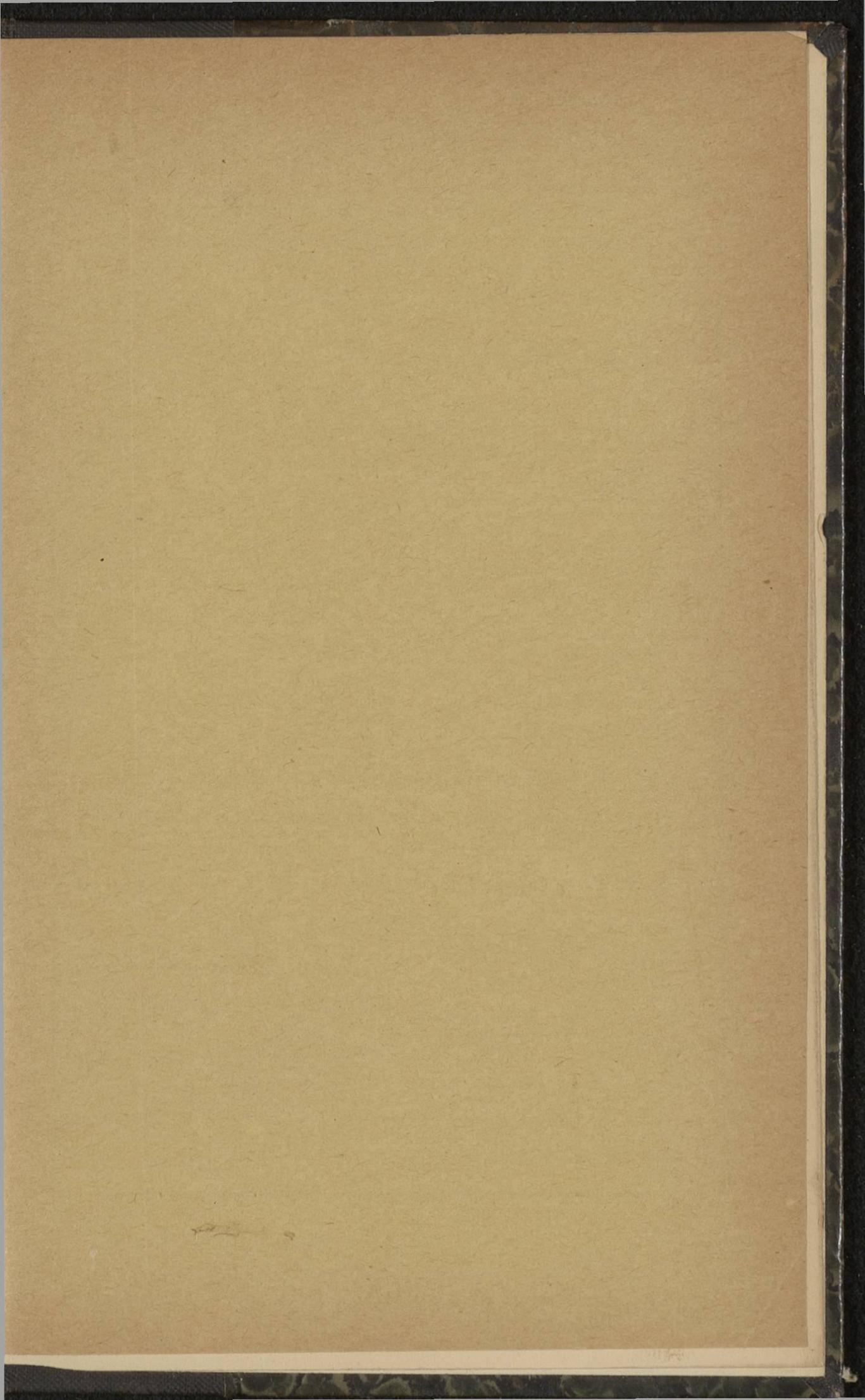
DES ÉCRIVAINS BELGES

(Société Coopérative)

à Bruxelles,

ÉDITEURS.





Félix JUVEN, Éditeur ❀ ❀ ❀ ❀ ❀ DERNIÈRES ❀ ❀ ❀
122, rue Réaumur, Paris ❀ ❀ ❀ ❀ ❀ NOUVEAUTÉS ❀ ❀

Collection in-18 à fr. 3-50 * Romans et Nouvelles

Allais (Alph.) — Le Captain Cap.
Bouvier (Jean) — Le Droit de Vie.
Brada — Terres de Brouillard et de Soleil.
Colette Yver. — Les Cervelines.
Conan Doyle. — Les Aventures de Sherlock Holmes. — Nouvelles aventures de Sherlock Holmes.
Foley (Charles). — Marion Franchet. — Madame de Lamballe.
Gachons (Jacques des). — La Châtelaine. Roman tiré de la pièce d'Alfred Capus.
Gautier (Judith). — Le Collier des jours — Le second Rang du Collier
Gyp. — Sœurette. — Les Chéris.
Hoche (Jules). — Chez les Ilotes.
Keller (Hélen). — Sourde, Muette, Aveugle : Histoire de ma vie.

Lassouche. — Mémoires.
Lesclide (Richard). — Le Roman de deux jolies Femmes.
Marguerite (Paul et Victor). — L'Eau souterraine.
Mimande (Paul). — Le Roman d'Odette. L'Abbé Frénet.
Mérouvel (Charles). — Ville Mau-dite (2 volumes). — Les Vautours (2 volumes).
Ombiaux (Maurice des). — Milien d'Avène.
Petrucci (Raphaël). — La Porte de l'Amour et de la Mort.
Prévost (Marcel). — Lettres à Françoise.
Ricard (L. X. de). — Les Foucades de la Duchesse.
Rosny (J. H.). — L'Héritage.

LE MONDE
MODERNE



LE PREMIER MAGAZINE
FRANÇAIS. — REVUE DE
LA FAMILLE. ❀ ❀ ❀ ❀

Un numéro par mois ; 176 pages de texte ; 120 gravures

LE MONDE MODERNE publie hors
texte Six Grands Romans par an,
représentant la valeur de 6 vol à fr 3.50

ABONNEMENTS D'UN AN. Paris : 18 fr. ;
Départements, Algérie, Tunisie : 19
fr. Etranger, Union postale : 22 fr.

* * * * * LIVRES DIVERS, à 3 fr. 50 * * * * *

Barrès (Maurice). — Amori et Dolori sacrum. — Les Amitiés françaises
Daudet (Ernest). — Conspirateurs et Comédiennes.
Hauterive (Ernest D'). — Le Merveilleux au XVIII^e Siècle.
Jung (Eugène). — Histoire d'un Colon.
Lemaître (Jules). — Un nouvel Etat d'Esprit. (Prix : 1 franc).
Lesclide (M^{me} Richard). — Victor Hugo intime.
Mathey (Michel). — La Traite des Blancs.

Maurras (Charles). — Anthinea.
Niet. — La Russie d'aujourd'hui.
Roosevelt (Président Th.) — New-York.
Théry (Edmond). — Le Péril jaune.
Tissot (Ernest). — Un Monsieur qui passe.
Ular (Alexandre). — Le Empire Russo-Chinois.
Uzanne (Octave). — L'Art et les Artifices de la Beauté.
Van Vorst (M^{mes} J. et M.) — L'Ouvrière aux Etats-Unis.

GEORGE
GARNIER

Nouveaux
Contes
à Marjolaine

Prix : 3 fr. 50

Félix
JUVEN
—
Editeur
—
1904

